

Folle histoire - Les illuminés de l'occulte

Bruno Fuligni

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Sous la direction de BRUNO FULIGNI

FOLLE HISTOIRE



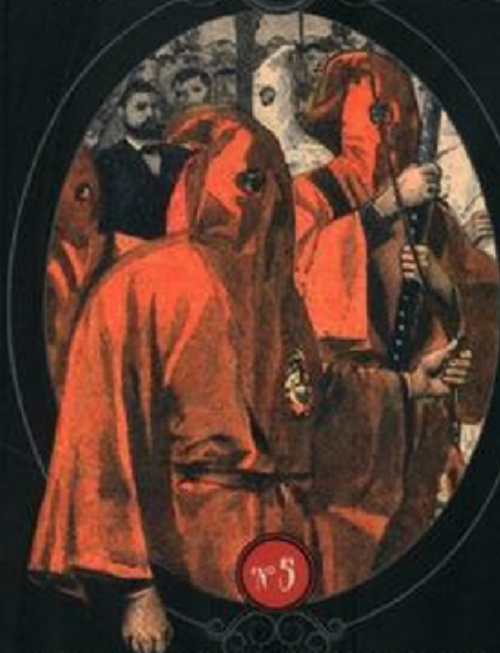
LES ILLUMINÉS DE L'OCCULTE

GRANDS-MAÎTRES. INITIÉS
ET AUTRES ADEPTES
DES SOCIÉTÉS VRAIMENT SECRÈTES

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES MAIS VRAIES

Sous la direction de BRUNO FULIGNI

FOLLE HISTOIRE



LES ILLUMINÉS DE L'OCCULTE

GRANDS-MAÎTRES. INITIÉS
ET AUTRES ADEPTES
DES SOCIÉTÉS VRAIMENT SECRÈTES

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES MAIS VRAIES

Philosophies inconnues

Tout le monde est franc-maçon de nos jours, les rosicruciens courent les rues et quant aux Illuminati, leurs symboles et leurs secrets

s'échangent contre rien dans les cours de récré. Les théories du complot ont popularisé jusqu'au délire les sociétés secrètes, leur attribuant des pouvoirs dont la confusion du monde prouve bien qu'ils ne sont maîtrisés par personne.

Moins les confréries occultes sont opérantes, plus les candidats à l'initiation se pressent, d'ailleurs, et l'historien sait que les périodes troublées sont généralement marquées par le foisonnement des rites et des grades. S'il est téméraire d'expliquer la Révolution française par la prolifération des loges et des obédiences au XVIIIe siècle, cette effervescence de l'occulte annonçait à coup sûr un questionnement et une insatisfaction qui ne resteraient pas sans conséquences politiques. Un habile escroc, Cagliostro, a su en profiter en vendant sa science frelatée aux gogos en perruque poudrée, mais les petits trafics du « Grand Cophte » ne doivent pas rejaillir sur un penseur sincère comme Louis-Claude de Saint-Martin. Surnommé « le Philosophe inconnu », celui-ci a vécu à Paris de 1743 à 1803 et son message ésotérique revêt parfois une certaine clarté : « Il ne suffit pas de dire à Dieu : “Que votre volonté soit faite !” Il faut chercher sans cesse à la connaître, car si nous ne la connaissons pas, que sommes-nous, que pouvons-nous faire ? »

Cette phrase, aujourd'hui encore, sent un peu le fagot, car elle suppose à l'Homme un degré de connaissance que tous les théologiens ne lui accordent pas, et plus encore elle rejette toute supériorité du divin sur la conscience humaine, puisqu'il faudrait savoir et concevoir le dessein du Créateur pour concourir valablement à la Création.

Pour l'occultiste en effet, pas question que l'être humain demeure le jouet du destin ni l'instrument aveugle de la fatalité : il s'interroge, devine, suppose, et s'il prie Dieu, ce n'est pas pour se soumettre à lui mais l'approcher et, peu à peu, insolemment, prendre sa place. « Qu'est-ce que c'est que l'Homme tant qu'il n'a pas la clef de sa prison ? » demande le même Louis-Claude de Saint-Martin, laissant pressentir une libération de l'esprit dans la détention de cette clef d'or.

Cette libération, d'autres abstrauteurs de quintessence l'ont tentée, pour le meilleur et pour le pire. Fondateurs d'ordres initiatiques ou d'Églises dissidentes,

conseillers occultes des puissants, grands-mâîtres maléfiques d'organisations meurtrières ou simples excentriques, ils ont déchaîné les forces élémentaires pour les buts les plus divers – certains parvenant à fonder une école de pensée durable tandis que d'autres s'enfonçaient dans la noirceur et le discrédit.

Mopses, anandrynes, néo-templiers, théosophes, spirites, agathopèdes, swedenborgiens, lucifériens, synarques : plongeons dans l'univers des sociétés vraiment secrètes.

Le mythe

BAPHOMET

Baphomet, idole diabolique, connaît actuellement un regain de faveur dans les milieux occultistes. Tel un buzz dans les réseaux sociaux, ce dieu cornu rencontre en effet depuis quelques années un succès exponentiel chez les satanistes, les sectes démonophiles, les mystiques chroniques et les amateurs de magie noire, jusqu'à la consécration médiatique qu'ont constitué l'interdiction, puis l'autorisation, d'installer sa statue monumentale dans le temple sataniste de Detroit (Michigan) en 2015. Ce bronze de deux mètres cinquante de hauteur représente l'image la plus répandue de la divinité obscure : une créature anthropomorphe ailée dotée d'une tête de bouc, un caducée entre ses jambes caprines, une curieuse torche allumée greffée entre ses deux cornes, laquelle, en plus de la pauvre inspiration imaginative dont elle témoigne, aggrave son bilan carbone. À noter que les Américains l'ont privé de la poitrine féminine dont le XIXe siècle l'avait affublé.

Cet étrange salmigondis à pattes, familier à tous les amateurs d'hermétisme, tient une place particulière dans le monde hétéroclite des mythes. C'est qu'il jouit du prestige de l'Histoire : on lui attribue comme origine les pratiques secrètes prêtées aux templiers, car tout ce qui est occulte et sulfureux est toujours attribué aux templiers. Entre autres turpitudes, ceux-ci auraient voué un culte délétère à ce dieu ramené d'Orient – il est facile d'entendre dans « Baphomet » la consonance de « Mahomet » – lors de cérémonies secrètes, hérétiques et orgiaques, d'où l'Ordre tirait sa puissance militaire et financière.

Cette filiation templière a pourtant une assise bien réelle : elle vient des «

confessions » arrachées sous la torture aux chevaliers du Temple, lors des procès que leur a intentés Philippe-le-Bel quand il a entrepris de détruire l'ordre en 1307.

Dans ces aveux rédigés à l'avance, comme lors des meilleurs procès staliniens, les inquisiteurs n'arrivèrent même pas à se mettre d'accord sur l'aspect de l'idole païenne que les relaps étaient censés vénérer : ils font avouer aux infortunés suspects l'adoration d'un buste en bois

représentant un bouc pour les uns, un barbu à trois têtes pour les autres, une tête de chat pour les troisièmes, ou une statuette ressemblant à s'y méprendre à un satyre de l'Antiquité pour d'autres encore.

Mais il est difficile de trouver, dans les minutes des interrogatoires, la mention écrite « Baphomet ». Le nom comme la créature sont sortis intégralement de l'imagination fiévreuse d'un affabulateur du XIXe siècle nommé Éliphas Lévi, se disant occultiste, à qui revient le mérite d'avoir fixé le dessin du dieu, cornes et torche, tel qu'il est adulé aujourd'hui par les punks et les gothiques métal de Detroit, aux organes mammaires près.

C'est ainsi que Baphomet rejoignit la cohorte grisâtre et improbable des icônes frelatées du folklore occultiste.

SABBATAÏ TSEVI

(1626-1676)

LE MESSIE DES DÖNME

Lorsqu'en 1492, l'ordre est donné d'expulser les juifs d'Espagne, les séfarades prennent une nouvelle fois les routes de l'exil. Les destinations principales des juifs sont les villes du Maghreb et de l'empire Ottoman. Bientôt, des foyers juifs se constituent à Constantinople, Smyrne et surtout Salonique où la communauté devient majoritaire. Cette vie juive attire également des ashkénazes, menacés en Europe centrale.

Malgré ce répit, le traumatisme causé par ce nouveau déracinement est tel qu'une atmosphère de fin du monde règne partout. Toute une littérature de l'exil, du regroupement avant la rédemption se développe. Des maîtres de la Kabbale annoncent la fin du monde pour l'année 1648. Et en effet, cette année-là, se produiront de terribles pogroms en Russie et en Pologne, comme si un plan divin était en marche.

C'est dans cette atmosphère exaltée que naît à Smyrne, en 1626, Sabbataï Tsevi, dans une famille aisée d'origine ashkénaze. Il fait de solides études mais adopte assez rapidement une attitude déroutante pour ses contemporains. Il ne respecte pas les interdits de la religion et surtout, il prononce en public le nom ineffable de Dieu. Son comportement, alternant des phases de dépression profonde et des moments de ferveur intense, attire en outre les regards sur lui. Devant les scandales répétés, le conseil rabbinique de la ville le bannit. Il erre

alors d'une ville à l'autre, perpétuellement chassé.

C'est en Égypte, en 1665, qu'il rencontre son destin en la personne de Nathan de

Gaza, un éminent kabbaliste qui reconnaît en Tsevi le Messie que tous les événements récents annoncent. Après quelques hésitations, Sabbataï se laisse convaincre et se proclame lui-même Messie, « l'oïnt du Dieu de Jacob ». Suite à l'habile propagande de son prophète Nathan de Gaza, le nouveau Messie rencontre une forte adhésion populaire. Malgré l'opposition des rabbins, le petit peuple juif se met en mouvement. Certains abandonnent tout pour le rejoindre.

Le désordre est si complet et les risques de troubles si grands que Sabbataï est arrêté à Constantinople et enfermé dans la citadelle de Gallipoli – où une véritable cour se presse aussitôt autour de lui. L'année 1666 marque l'apogée du sabbataïsme.

C'en est trop pour le sultan Mehmed IV qui le convoque. « L'oïnt du Dieu de Jacob » doit prouver séance tenante qu'il est bien celui qu'il affirme être. Pour ce faire, il lui suffira de survivre à des tirs de flèches décochés par l'archer du Sultan lui-même. Mû par l'instinct de survie, Sabbataï se convertit à l'Islam.

Mehmed IV est satisfait. L'ex-Messie, gratifié d'une petite somme et d'un titre, est aussitôt libéré. En revanche, parmi les communautés juives de l'empire, c'est la consternation.

Encore une fois, Nathan réussit à convaincre quelques centaines de juifs que cette conversion entre dans le dessein de Dieu. Un certain nombre d'entre eux se convertit alors. Ils seront appelés les Dönme, « ceux qui retournent leur veste »

en langue turque.

Les Dönme survivront à Sabbataï qui meurt, misérable, dix ans plus tard. Divisés en plusieurs sectes antagonistes, ils pratiquent encore une double religion secrète, juive à l'intérieur et musulmane à l'extérieur, conformément au sens caché du message divin. Proches des idées libérales à partir du XIXe siècle, ils seront influents au sein du mouvement des Jeunes-Turcs, ce parti qui cherche à dépasser l'organisation ethnico-religieuse de l'empire Ottoman afin de fonder une nation sur le modèle européen, avant de sombrer dans un nationalisme panturc qui aboutira notamment au génocide arménien.

La communauté la plus importante se situera à Salonique. Les Dönme

y pratiqueront une stricte endogamie et y posséderont des écoles, des lieux de culte, des cimetières, et ce jusqu'au grand échange de population consécutif à la guerre gréco-turque de 1924. Le repli, principalement sur Istanbul, sauvera les Dönme de la destruction – la totalité de la communauté multiséculaire des juifs de Salonique étant exterminée par les nazis – mais signera tout de même le début

du déclin, en raison d'une assimilation grandissante au sein de la population turque.

EMANUEL SWEDENBORG

(1688-1772)

LE « FAMILIER DES ANGES »

Peu d'hommes ont eu une vie aussi étrangement duelle que Swedenborg, grand savant et illuminé du siècle des Lumières. Sa personnalité étonnante est sans doute responsable, autant que son œuvre brillante et foisonnante, de l'engouement qu'il a suscité jusqu'au XXe siècle chez les écrivains et les philosophes de toute l'Europe. La longue vie de Swedenborg connaît en effet deux phases, articulées autour d'une date, 1744. Swedenborg a alors cinquante-six ans, et a déjà derrière lui une vie et une œuvre extraordinairement riches.

Né en 1688 dans une famille suédoise profondément religieuse, Emanuel étudie la philosophie et obtient sa thèse à l'âge de vingt et un ans. Esprit inlassablement curieux, il entame alors un voyage de cinq ans qui le mène dans les principales capitales d'Europe et le conduit à côtoyer les plus éminents savants, parmi lesquels Newton, Leibnitz et Halley. De fait, le jeune homme se passionne pour tous les domaines scientifiques et publie des traités très pertinents pour l'époque sur des sujets aussi variés que les mathématiques, la cosmologie, la physique...

Avant quarante ans, il a déjà publié une étude sur le mouvement de la Terre et des planètes, une autre sur le moyen de relever la latitude par l'observation de la lune, une Introduction à l'algèbre, une Cosmogonie sous-titrée « Cause et origine de l'univers »... Il élabore une théorie de l'atome, découvre avant Franklin les phénomènes électriques, s'intéresse au magnétisme... Au total, il publiera dans sa vie soixante-dix-sept ouvrages, presque tous en latin.

Emanuel Swedenborg.

Il est également inventeur, ce qui lui vaut le surnom de « Léonard de Vinci du Nord » : à l'âge de vingt-six ans, il a déjà dessiné les plans d'une machine à vapeur, d'une machine volante à hélice, d'un sous-marin, d'un fusil à air comprimé... Et ce passionné de cosmologie a bien sûr créé lui-même ses instruments optiques... Rapidement, il acquiert une grande renommée dans le monde intellectuel ; il est reçu des sociétés savantes de plusieurs pays, et même anobli en 1719 pour une invention décisive durant le siège de Fredrikshald : le

moyen de faire traverser la terre ferme à la flotte de guerre du roi Charles XII...

Dans les années 1740, le savant s'oriente davantage vers la physiologie, l'anatomie, puis la psychologie. Il a pour cela une raison : il recherche le siège de l'âme... Il découvre le fonctionnement des glandes endocrines, décrit la circulation du sang et même le fonctionnement du cerveau, sans trouver trace de l'âme ! Ébranlé par la mort de son père, Swedenborg est de plus en plus obsédé par cette quête, si bien qu'un glissement psychique se produit, comme l'explique Mario Poirier dans « Le mystère Swedenborg : raison ou déraison ? », article publié en 2003 dans la revue Santé mentale au Québec. Ce qui était au départ une recherche commune à bien des savants des Lumières, l'étude du rapport entre l'esprit et la matière, dévie... À l'âge de cinquante-trois ans, Swedenborg a des visions de lueurs et de flammes, fait des rêves étranges ; en 1744 et 1745, à Pâques, il voit le Christ, qui l'appelle à une seconde carrière : révéler aux hommes une théologie nouvelle.

C'est désormais à cette tâche que s'emploie Swedenborg. Sa théosophie, d'inspiration chrétienne, s'appuie sur l'idée que le monde matériel et le monde spirituel s'interpénètrent, que la frontière entre les deux est incertaine, et que l'esprit peut – comme il en a lui-même fait l'expérience – connaître le monde spirituel par des expériences sensorielles et oniriques. Les êtres spirituels influent sur les choses du monde matériel, le monde matériel regorge de signes renvoyant au monde spirituel – c'est la théorie des correspondances, dont s'emparera Baudelaire. Cette démarche mystique fascinera d'ailleurs les romantiques, de Balzac à Goethe, en passant par Novalis ou Nerval dont Aurélia, en 1855, est largement inspiré de Swedenborg : « Le rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoires ou de corne qui nous séparent du monde invisible. Les premiers instants du sommeil sont l'image de la mort [...]

nous ne pouvons déterminer l'instant précis où le moi, sous une autre forme, continue l'œuvre de l'existence. » Plus tard, Yeats, William

Blake, Borges s'inspireront du théosophe, et Paul Valéry, dans son *Swedenborg* (1957) rendra un hommage poétique à cet homme « pratique et sociable » qui fut en même temps « le familier des anges »...

Figuration de l'univers selon Swedenborg, par un adepte du Nouveau Christianisme.

De son vivant déjà, les dons de seconde vue du savant alimentent les conversations. Kant, dans une lettre de 1758, rapporte les récits de communication de Swedenborg avec les esprits...

Après sa mort, ses textes théosophiques (dont les seize volumes des *Arcanes célestes*, les neuf tomes de glose de *L'Apocalypse*, les *Doctrines...*) poseront les jalons d'une Église nouvelle : la première est fondée à Londres en 1782, et rassemble cinq mille adeptes au début du XIXe siècle. En France, les premiers disciples arrivent en 1850, au moment où l'ensemble de son œuvre est traduit.

Cette Nouvelle Église existe toujours : elle porte depuis 1982 le nom de «

Nouveau Christianisme » et compte aujourd'hui trente-cinq mille adeptes dans le monde.

BERNARD-RAYMOND FABRÉ-PALAPRAT

(1773-1838)

GRAND-MAÎTRE DES NÉO-TEMPLIERS

Lorsqu'il mourut sur le bûcher le 18 mars 1314, par la volonté conjointe du roi Philippe-le-Bel et du pape Clément V, le dernier grand-maître des Templiers, Jacques de Molay, pensait certainement que s'éteignait avec lui, pour toujours, l'ordre des Pauvres Chevaliers du Christ. Eux qui avaient écrit quelques-unes des plus belles pages de l'épopée médiévale étaient condamnés au feu, à la nuit et à l'oubli. Ils disparurent en effet corps et biens, et furent rayés des mémoires pendant quatre longs siècles.

Cependant, quatre cents ans plus tard, au temps de Voltaire et de Rousseau, des groupes secrets prétendent être la survivance cachée de l'ordre du Temple injustement persécuté. Des loges maçonniques affirment en effet que quelques chevaliers ont échappé à la persécution, s'étant réfugiés dans la lointaine Écosse où ils auraient

survécu jusqu'au XVIIIe siècle sous le voile de la franc-maçonnerie. Le mythe de la survivance secrète des templiers est né. Cette idée rencontre un grand succès et beaucoup de rites maçonniques prennent une forte coloration templière, certains se transformant même en ordres de chevalerie calqués sur l'organisation du Temple. Le plus célèbre d'entre eux, la « Stricte Observance Templière », aura une grande influence sur les loges européennes entre 1760 et 1780.

C'est pourquoi quand, en 1804, une loge du Grand Orient de France – les Chevaliers de la Croix – constitue au-dessus d'elle, comme système de « hauts

grades », un Ordre d'Orient dont on révèle au récipiendaire qu'il est en fait l'Ordre du Temple, on n'y voit d'abord qu'une tentative de plus pour mettre en musique maçonnique l'idée templière. Mais, quelques mois plus tard, soit par fantaisie, soit que la loge ait connu une brouille passagère avec le Grand Orient, leur chef, Bernard-Raymond Fabré-Palapat, déclare que les Templiers n'avaient rien à voir avec la franc-maçonnerie et que sa filiation avec les disciples de Jacques de Molay est tout à fait indépendante des loges. C'est la première fois qu'apparaît un mouvement néo-templier prétendant se situer en dehors de la franc-maçonnerie. Fabré-Palapat et ses amis font alors état de différents documents – d'apparences « gothiques » ! – comme cette « Charte de Larménius

» qui donne la liste des grands-mâîtres ayant maintenu secrètement l'Ordre après sa suppression, du XI^e siècle à la fin du XVIII^e. Ils exhibent aussi quelques objets médiévaux censés être l'épée de Jacques de Molay ou le heaume de Guy d'Auvergne, conservés dans le « trésor de l'Ordre ».

Brevet de chevalier du Temple, délivré en latin par Bernard-Raymond Fabré-Palapat.

En 1804, Bernard-Raymond Fabré-Palapat n'est que l'un des trois fondateurs de l'ordre néo-templier et il n'est élu à sa tête que pour un mandat. Mais très vite il prend l'ascendant sur ses frères, modifie les statuts et en devient le grand-maître inamovible. Ses adversaires le brocarderont pour sa prétendue profession de pédicure, alors qu'il est médecin et, semble-t-il, assez reconnu. Sa forte personnalité assure le succès et le rayonnement de l'Ordre mais suscite aussi des oppositions et même, en 1836, une scission conduite par le duc de Choiseul.

Enfin, en proclamant les Templiers dépositaires d'un christianisme oublié et purement spirituel issu de saint Jean, le grand-maître crée «

l'Église Johannite des Chrétiens Primitifs » dont il devient bien sûr le Souverain Pontife. Mais, derrière ce décor un peu théâtral, les conceptions théologiques peu orthodoxes de Fabré-Palaprat contribuent à alimenter l'intense réflexion de rénovation religieuse et politique qui anime toute une partie du XIXe siècle.

Marquées par une atmosphère préromantique, ces premières années du XIXe siècle se sont passionnées pour le destin tragique de l'Ordre injustement condamné. Ainsi, en 1806, la pièce *Les Templiers* de Raynouard rencontre un immense succès à Paris, suscitant même l'intérêt de Napoléon et faisant la fortune de son auteur. Les prétentions du nouvel Ordre du Temple sont donc accueillies avec bienveillance. Même l'austère abbé Grégoire se dit convaincu de son authenticité. L'Ordre affiche des statuts en latin très complets et une

titulature impressionnante, voire un peu pompeuse : au côté du grand-maître Fabré-Palaprat siègent quatre Lieutenants généraux, quatre Vicaires, le Précepteur Suprême et huit Grands Précepteurs, un Primat, quatre Coadjuteurs généraux, etc. Ses cérémonies restaurent ce qu'on imagine alors avoir été les fastes du Temple médiéval. À partir de 1808, l'Ordre fait même célébrer publiquement des offices à la mémoire de Jacques de Molay. La présence d'un régiment d'infanterie rendant les hommages fait même croire à l'opinion que l'Ordre restauré revêt un caractère officiel !

Les quelques chercheurs qui se sont intéressés à l'Ordre néo-Templier ont souvent insisté sur ses traits pittoresques. Cependant, ce qui ne manque pas d'étonner, c'est la qualité de beaucoup de ses membres – l'historien Dulaure, l'historien d'art Duchesne, le kabbaliste Rosenberg – et l'intérêt des travaux historiques ou philosophiques qu'il a suscités. Un temps, les premiers Saint-Simoniens s'organiseront en une « Maison du Temple » : parmi eux, Hippolyte Carnot, le futur ministre de l'Instruction publique de la IIe République.

JOSEPH SMITH

(1805-1844)

SAINT, PRÊTRE ET MARTYR ?

L'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours, nom officiel des mormons, n'est pas considérée comme une secte, du moins en France. De fait, les mormons ne sont pas violents, ne semblent pas exercer de pression sur leurs adeptes, et ne pratiquent plus la polygamie. Pourtant, l'existence de leur fondateur, le surprenant et controversé

Joseph Smith, s'apparente à celle des gourous les plus excentriques.

C'est en 1830 qu'il fait pour la première fois parler de lui, avec la publication du Livre de Mormon, présenté comme une sorte de volumineux addendum à la Bible, la transcription d'un message divin omis par les évangélistes. L'histoire de ce texte est rocambolesque : le jeune Joseph Smith, né en 1805 dans une modeste famille de paysans de l'État de New York, se sent perdu au milieu des nombreux cultes et croyances qui s'offrent aux Américains en cette période de crise religieuse et de renaissance de la foi. La famille Smith prend part à cette ébullition : les parents, très pieux, ont fréquemment des visions, conversent avec les anges... Si bien que dès l'âge de quatorze ans, l'un de leurs neuf enfants, Joseph, se tourne vers la Bible pour y trouver la réponse à cette grande question : que croire ? Qui suivre ? Un verset de la Bible lui fournit la réponse : la vérité est dans la prière.

L'adolescent se réfugie dans un bosquet et prie avec une telle ferveur que deux êtres lui apparaissent soudain dans un rayon de lumière : « L'un d'eux me parla, m'appelant par mon nom, et dit, en me montrant l'autre : Celui-ci est mon fils bien-aimé. Suis-le ! » On est alors en 1820. Trois ans plus tard, c'est l'ange Moroni qui lui apparaît et lui révèle l'existence d'un livre écrit sur des plaques d'or, que Joseph pourra déchiffrer et traduire grâce à des sortes de lunettes cachées au même endroit. Ayant découvert ce trésor en 1827, il traduit le document et le révèle au monde. L'ange Moroni vient alors reprendre les tablettes d'or, si bien que personne d'autre ne les verra jamais...

D'autres apparitions suivront : Jean-Baptiste, Moïse, Élie, puis Pierre, Jacques et Jean, qui confèrent à Joseph la prêtrise. La première colonie mormone se forme alors autour de Smith. Persécutée, elle doit fuir à plusieurs reprises, pour

s'installer à Kirtland, dans l'Ohio, en 1836, puis à Nauvoo, dans l'Illinois. Mais les persécutions continuent, au point que Joseph Smith, emprisonné, sera assassiné en juin 1844 par deux cents émeutiers fous furieux.

Fous furieux pourquoi ? La légende mormone n'est pas très explicite à ce sujet, et présente sans nuance Joseph Smith comme une victime pacifique de l'intolérance. La réalité est sans doute un peu plus complexe : les mormons choquaient, sans doute, par leur opposition à l'esclavage des Noirs, par l'État dans l'État qu'ils constituaient, avec son culte, sa police, ses lois. Mais l'accroissement très rapide de leur communauté pouvait également inquiéter les communes voisines : la communauté regroupe déjà vingt mille adeptes en 1835 ; en six ans, la ville de Kirtland, où s'étaient installés les mormons, passe de mille à

trois mille habitants, ce qui cause une flambée du prix des terres ; de plus, en 1836, les mormons créent une banque qui fait faillite, ce qui vaut à Smith un emprisonnement pour escroquerie. Ses dettes s'élèvent alors à 30 000 dollars, et il ne les paie pas... Partout où s'implante la colonie, les réactions s'exacerbent.

En janvier 1844, lorsque Smith annonce sa candidature à la présidence des États-Unis, une vive hostilité s'empare de la population de Nauvoo où réside alors la communauté ; le Nauvoo Expositor vitupère et appelle au meurtre ; Smith et ses camarades ripostent en brûlant les presses du journal. Smith est emprisonné à la prison de Carthage et assassiné juste avant son procès...

Joseph Smith.

Martyr ou escroc, qui fut vraiment Joseph Smith ? Fut-il ce voyant humble et courtois que décrivent les mormons ? Certains portraits sont plus nuancés : personnage négligé, brusque, grossier et bagarreur, il aurait été mis en accusation dès 1826 comme agitateur, et plusieurs fois remarqué lors de pugilats. Quant à ses visions, Joseph Smith aurait en réalité plagié un manuscrit trouvé par un de ses proches chez un éditeur. Il a soumis une copie du texte gravé sur les fameuses plaques à un éminent professeur de philologie classique de Columbia, Charles Anton. Prié de certifier par écrit leur authenticité, ce savant homme refusa, comprenant tout de suite que ce manuscrit n'était qu'un canular.

Imposteur, Smith l'aurait été aussi dans le domaine de la morale, car loin d'avoir été fidèle toute son existence à la même femme (Emma Hale, épousée en 1827), il aurait été marié 22 fois (d'autres disent 33 voire 48), y compris à des adolescentes et à des femmes déjà mariées. Le discours officiel des mormons est que Dieu ordonna lui-même la polygamie à Smith, domptant ainsi la répugnance

du prophète... La polygamie sera d'ailleurs officiellement autorisée pour les Saints des derniers jours de 1852 à 1890.

Quoi qu'il en soit, le message fait des émules : en 1850, ils sont déjà 50 000.

Toujours plus nombreux, et donc toujours persécutés, les mormons finiront par migrer jusqu'à Salt Lake City, qui est aujourd'hui encore le siège de l'Église mormone. Actuellement, ce culte compte plus de huit millions d'adeptes dans le monde, dont 100 000 en Europe, dont 25 000 en France. Aux polémiques autour de la personnalité du

fondateur, ils répondent que ses faiblesses, bien humaines, ne comptent pour rien par rapport à sa volonté de les surmonter pour le service du Seigneur...

CLOTILDE DE VAUX

(1815-1846)

DÉESSE DU POSITIVISME

De tempérament nerveux, de peau délicate, d'esprit vif, Charlotte Clotilde Joséphine Marie de Ficquelmont voit le jour à Paris l'année de Waterloo, dans ce quartier du Marais auquel, malgré son déclin, les aristocrates restent attachés.

Études à l'école de la Légion d'honneur, mariage avec le sieur de Vaux, Belge, en 1835. Un enfant lui vient, qui meurt avant terme. L'époux, coureur de dettes, prend la tangente vers Bruxelles, abandonnant sa dulcinée. Clotilde de Vaux conserve un patronyme douteux pour blason. Ne pouvant divorcer, elle retourne chez ses parents. De santé fragile, portée vers les sentiments d'un romantisme tout neuf, Clotilde affûte sa plume, rêvant de restaurer son nom dans le monde des lettres. Poétesse entre deux travaux de couture, elle publie *Lucie*, le roman d'une femme séparée de corps et de biens d'un homme qui ressemble à son escroc de mari. Clotilde, à l'image de son héroïne, ronge son frein en attendant des jours meilleurs et une gloire qui tarde à venir : « Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent. »

Au mois d'octobre 1844, elle rencontre chez son frère un certain Auguste Comte, répétiteur à l'École polytechnique. Mari séparé, malheureux père de famille qui peine à refréner un cœur indocile, il s'est jeté par amour dans la Seine, a sombré un temps dans la dépression après avoir fréquenté les filles.

L'amour cristallise entre les deux cœurs sensibles. Clotilde peut-elle recevoir chez elle, au 7, rue Payenne, cet homme marié qui lui adresse des lettres enflammées ? Elle repousse d'abord ses avances. Auguste Comte, amant exalté, est l'ami du prédicateur Lamennais et sectateur du comte de Saint-Simon. Il est l'auteur d'un sévère Cours de philosophie positive, rédigé entre 1830 et 1842, dans lequel il expose sa loi des trois états. Selon lui, l'Humanité doit dépasser l'âge théologique et métaphysique pour aborder l'état positif. L'ordre sera rétabli dans la société troublée par la Révolution française. Le progrès – enclenché par le développement technique et industriel – sera

compatible avec l'ordre. Seule la communauté des savants mettra fin à « l'anarchie mentale » et achèvera le développement social. La société future s'appuiera sur l'altruisme – Comte invente le mot –, dévouement désintéressé pour autrui. Un catéchisme athée se

dessine. Une franc-maçonnerie à l'échelle de l'Humanité.

Clotilde reçoit des lettres de plus en plus exaltées – cent quatre-vingt-trois en une « année sans pareille » – de cet homme qui découvre la passion sur le tard.

Clotilde, en se refusant, excite la ferveur amoureuse du philosophe qui lui doit «

les plus délicates émotions de notre nature ». Quelque chose comme l'amour fou, avec ce qu'il faut de platonique. Grâce à elle, il prend conscience de la dimension religieuse de la condition humaine. Phtisque, Clotilde meurt le 6

avril 1846. Auguste Comte entreprend la glorification de cette défunte qui, après avoir été sa muse à la manière de Béatrice pour Dante, devient la déesse de l'Église universelle. Clotilde fait l'objet d'une adoration fétichiste – allégorie de l'Humanité sur les autels –, après son apothéose officielle en 1852. Le « Grand Prêtre » crée l'office de la « Vierge positiviste ». Le célébrant s'enferme à son domicile, transformé en chapelle. Prosternation devant le Fauteuil rouge où Clotilde daigna s'asseoir, lecture de la « Correspondance sacrée » ritualisent ce culte immuable que le Demiurge entend partager avec « la chaîne éternelle de vivants honorant les morts dans un Grand Être ».

Clotilde, objet d'amour malheureux sur terre, devient dans le Ciel positiviste « la femme la plus éminente de cœur, d'esprit et même de caractère que l'histoire universelle ait jamais présentée ». L'Église universelle a essaimé depuis et fait souche au Brésil, dont la devise « Ordre et Progrès » est inspirée du positivisme.

En 1903, Raimundo Teixeira Mendes, apôtre brésilien, achète à Paris, avec une certaine précipitation, le 5, rue Payenne, devenu – dans l'esprit insufflé par Auguste Comte – la « Chapelle de l'Humanité ». Las, Clotilde habitait la maison voisine. Son fantôme exproprié attire bon an mal an quelques centaines de curieux en quête d'une idylle mystérieuse. « L'Amour pour principe, l'Ordre pour base, le Progrès pour but » : la maxime illumine la façade. Sans Clotilde de Vaux, il eut manqué le premier terme.

Prolongeant leurs dévotions, les fidèles ne manquent pas de visiter la maison d'Auguste Comte – 10, rue Monsieur-le-Prince –, où trône sous une cloche de verre un bouquet fané, séché, que Clotilde offrit à son amant. Dérisoire relique, ce fétiche nous rappelle que « les vivants sont gouvernés par les morts » et qu'à défaut de posséder le corps de Clotilde, Auguste Comte l'a pour patronne dans l'éternité.

HELENA BLAVATSKY

(1831-1891)

VOUS REPRENDREZ BIEN

UNE TASSE DE THÉOSOPHIE ?

Née Yelena Petrovna von Hahn le 12 août 1831, dans un milieu aristocratique d'origine germanique à Yakaterinoslav, aujourd'hui Dnipropetrovsk, cette capiteuse Ukrainienne aux yeux envoûtants doit sa réputation à l'invention d'une nouvelle religion – une secte ? – qui eut son heure de gloire au début du XXe siècle, la « théosophie ». Mais d'où lui est venue une telle idée ? Helena est issue d'une famille fortunée : perdant sa mère, elle se retrouve seule face à un père un peu désarmé qui l'envoie finir ses études en Angleterre. De retour à Odessa, elle tombe sous le charme d'un membre de la famille princière des Galitzine, Alexandre, un boyard épris de franc-maçonnerie, mais aussi de « voyage astral

», d'hindouisme et autres expériences paranormales. Le jour de ses dix-sept ans, par dépit, elle épouse Nikifor Vladimirovich Blavatsky, le vice-gouverneur de la province arménienne d'Erevan : âgé de quarante-cinq ans, il la laisse totalement libre. Son père la couve et lui offre alors la possibilité de faire un « tour du monde éducatif ». Entre 1849 et 1869, elle aurait parcouru en tous sens la planète, rencontrant des représentants de toutes les communautés religieuses imaginables. Problème : rien ne le prouve car il n'en existe aucune véritable trace. Elle prétendra beaucoup plus tard avoir exploré le Tibet, ce qui ferait d'elle la première exploratrice occidentale de cette région, et avoir eu accès à des manuscrits sacrés, qu'elle aurait recopiés et traduits. On est sûr en tout cas qu'elle est au Caire en juillet 1871, qu'elle échappe à l'explosion d'un navire et qu'elle rencontre alors le grand égyptologue Gaston Maspero et une certaine Emma Cutting, disciple d'Allan Kardec. Le lien avec le spiritisme a lieu à l'ombre de la Grande Pyramide, mais Helena, méfiante, rejette les pratiques de cette discipline, qu'elle juge « remplie de fraudeurs et de charlatans ». En juillet 1873, on sait qu'elle débarque à New York, se présentant sous

le nom de « Mme Blavatsky » pour se donner un air franco-russe de grande salonnière. Entre deux ouvrages de coutures et quelques articles pour la presse locale, elle y fonde avec quelques exaltés, dont le colonel Henry Steel Olcott, la première véritable Société théosophique, le 7 septembre 1875 au Miracle Club : on boit du thé, beaucoup, mais entre deux recharges de samovar, émerge un plus vaste programme de réforme morale. Une « théomanie » qui s'illustre bientôt chez elle sous la forme d'un syncrétisme exacerbé, qu'elle nomme la « théosophie », convoquant les mystères d'Isis, le néoplatonisme, l'alchimie, les rites hindous, la

kabbale, *etc.* Cette doctrine part d'un principe unitaire : trouver les points communs de toutes les religions, les rassembler sous la forme d'une loi originelle, « l'Ancienne Sagesse fondatrice », afin d'unir les hommes sous une même doctrine morale et comportementale. La démarche d'Helena et d'Olcott s'inscrit bien dans son temps : au milieu du XIXe siècle, une vaste crise spirituelle coupe l'Occident en plusieurs camps : on trouve des libres-penseurs, à côté de bigots, et entre les deux, des personnes ouvertes à tout ce qui est nouveau. En 1878, à force de prosélytisme, et d'une intense campagne à travers l'Amérique, une vedette comme l'inventeur Thomas Edison rejoint la Société théosophique qui commence à compter près d'un millier de membres cotisants.

L'année suivante, Helena et Olcott partent pour Bombay : ils rencontrent Dayananda Saraswati, le leader du mouvement hindouiste réformiste, qui leur ouvre les portes des milieux intellectuels locaux. Le duo se convertit ensuite au bouddhisme : ils sont les premiers occidentaux d'une longue liste. Les services secrets britanniques commencent à s'inquiéter, surtout qu'Helena lance à Bombay deux journaux dont *The Theosophist* et achète une terre et un domaine, devenu un véritable QG. Revenue en Europe, atteinte par la maladie de Bright qui paralyse progressivement ses reins, ne se déplaçant plus qu'en chaise roulante, elle se fixe à Ostende, puis publie en 1888 le résumé de toute sa quête, *La Doctrine secrète*, mais les attaques tombent en règle cependant que le livre se vend bien. Elle ne fait pas le poids face aux élans laïcs qui parcourent une partie de l'Europe et surtout, la montée du scientisme et des nationalismes la réduit au silence. Déménageant à Londres pour des raisons de santé, elle trouve la force de lancer un nouveau périodique, *Lucifer*, qui profite de la vague spirite magie noire fin-de-siècle. Sans doute exaspérée par les critiques, elle y publie au cours des derniers mois de sa vie des articles de facture fantastique, dans le pur style «

documentaire » d'alors, où elle décrit le continent perdu de Lémuria,

le pays des

« œufs-couchés », où elle prétend avoir connu des êtres hermaphrodites et proto-humains ! Dans La Doctrine secrète, l'on trouve déjà cette tendance à l'affabulation et une certaine fascination pour la sorcellerie et les sciences occultes. En femme de son temps, Mme Blavatsky a d'ailleurs une belle influence sur les créations post-gothiques du début du XXe siècle anglo-saxon, de Bram Stoker (1847-1912) à Howard Phillips Lovecraft (1890-1937). Elle meurt des suites d'une mauvaise grippe le 8 mai 1891, âgée de 59 ans, juste après avoir nommé Annie Besant, une militante socialiste et féministe britannique, comme seule digne de continuer la Société théosophique dont on estime qu'il resterait un million de disciples de par le monde, la plupart en Inde : les Beatles, au milieu des années 1960, trouveront refuge dans l'un de ces temples autrefois fondés par Mme Blavatsky et ils faillirent y laisser toutes leurs

plumes.

HIPPOLYTE LÉON DENIZARD RIVAIL,

DIT ALLAN KARDEC

(1804-1869)

ESPRIT ES-TU LÀ ?

Paris, cimetière du Père-Lachaise, 44e division, avenue Aguado. Un dolmen de granit entouré de fleurs attire l'attention. Une foule d'adorateurs impose les mains au sommet d'un crâne de bronze. Au-dessus du buste, une maxime ne laisse pas d'interroger les vivants : « Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi. » On vient de loin pour se recueillir devant cette sépulture aux vertus magiques. Allan Kardec n'a pas vraiment quitté les siens et tous les autres.

Né en 1804 à Lyon, Hippolyte Rivail – pour l'état civil – est tenu à l'écart des troubles causés par la chute de Napoléon en 1815 et envoyé à Yverdon, en Suisse, pour y suivre un enseignement original. Johann Pestalozzi, disciple de Rousseau, est convaincu du pouvoir corrupteur de la société. Une pédagogie moderne fondée sur la fraternité, l'expérimentation, frappe l'esprit du jeune Hippolyte, qui devient enseignant à son tour. Rivail ouvre une institution à Paris en 1824, écrit de nombreux ouvrages d'arithmétique, de géométrie, de chimie, contribuant à « l'amélioration de l'éducation publique ». Rivail est un pur produit de l'esprit positiviste de son époque. Sérieux, franc-maçon

à ses heures, initié pour tout dire. Pas vraiment farfelu. Le pédagogue, curieux de tout, est appelé un soir de l'année 1855 à superviser une séance de tables tournantes.

La pratique, venue des États-Unis, consiste à « faire parler » les esprits des morts au moyen de coups frappés. Le « télégraphe spirituel » gagne la France post-romantique. Hugo, Nerval, Gautier ou Poe passeront à table. D'abord sceptique, Rivail est transporté par ces communications avec l'au-delà. Un médium lui révèle qu'il fut, dans une vie antérieure, druide sous le nom d'Allan Kardec, qu'il prend comme pseudonyme. Il devient secrétaire de séances, rédigeant –

entre autres œuvres « révélées » – Le Livre des Esprits puis le Livre des Médiûms, bibles spirites, publiées en 1857 et 1861.

Dans ces ouvrages sérieux, Kardec codifie le spiritisme. Comme saint Thomas, pour croire, il veut voir et toucher. Cartésien, il a eu, cependant, la révélation :

l'homme n'est pas seulement composé de matière. « Un principe pensant relié au corps physique qu'il quitte, comme on quitte un vêtement usagé », permet aux morts de communiquer avec les vivants. Selon ces principes multiséculaires, bien connus des Égyptiens et de toutes les religions, l'âme est un être immatériel, un fluide qui réside en nous. Celui-ci nous survit sous le nom de «

périsprit », élément de liaison entre l'esprit et son enveloppe corporelle. Pour Mesmer déjà, l'être humain possédait deux pôles magnétiques.

Il suffit donc aux médiums de s'aimer pour questionner les esprits. Lors de séances de spiritisme, Kardec et les siens entrent en relation avec Socrate, Jules César, Charlemagne, Fénelon ou encore Napoléon, qui conversent outre-tombe.

Les plus téméraires parmi les esprits dubitatifs devinent la supercherie derrière la démarche scientifique. Kardec, paraphrasant Galilée, se défend de tout charlatanisme : « Et pourtant, elles tournent », dit-il des tables. Kardec pose les jalons d'une science expérimentale, s'efforçant de détruire le merveilleux qui séduit l'adepte des séances d'évocation. Le théoricien s'enthousiasme devant les sciences exactes et récuse tout penchant vers l'occulte et le mysticisme.

Pédagogue, Rivail prétend « débarrasser la jeunesse de multiples superstitions qui polluent les esprits juvéniles et malléables ».

Le spiritisme n'est donc ni une secte ni une Église. Positif en diable, Kardec s'appuie sur les principes maçonniques pour unir les Hommes entre eux. « Hors de la charité, point de salut », écrit-il. « La société au milieu de laquelle nous vivons n'est qu'à demi civilisée », énonce la Grande Loge de France. Kardec devra faire face aux déchaînements de l'Église catholique française, qui voit d'un mauvais œil ces expériences paranormales. Pleinement civilisé, philosophe, écrivain prolifique, Kardec devient, à son corps défendant, le chef de file des spirites, qui lui survivront largement, essaimant à travers le monde.

Le 31 mars 1869, Rivail-Kardec se débarrasse de son « vêtement usagé ». Pour l'état civil, il décède. Camille Flammarion prononce son éloge funèbre sur terre.

Ses théories sont violemment mises en pièces par les scientifiques, qui déconsidèrent définitivement les prétentions médiumniques du spiritisme.

Peu importe, les esprits ont la vie dure. Un grand nombre s'efforce, parmi les vivants du moins, de « progresser sans cesse ». Les ouvrages de Kardec croissent et multiplient. Aujourd'hui, les pratiquants du spiritisme sont plusieurs millions au Brésil.

Au Père-Lachaise, ici-bas, on vient consulter l'esprit du maître, capable, dit-on, d'exaucer tous les vœux.

LE PHU CHIÊU ET LÊ VAN TRUNG

(1878-1932 et 1876-1934)

LE YIN ET LE YANG DU CAODAÏSME

Saigon, 1925. Dans les bureaux de l'administration coloniale française du Viêtnam, un petit groupe de secrétaires indochinois se détend le soir en faisant tourner les tables. Les premiers essais sont infructueux, mais leur détermination est payante : un soir, les esprits leur parlent. Et pas n'importe quels esprits : l'un des plus assidus est Ly Thai Bach, un grand sage de l'Antiquité chinoise, l'équivalent d'Homère ; un autre, aux messages troublants de vérité, refuse de se nommer autrement que « AAA ». Il finira par révéler son identité le jour de Noël

: il se nomme Cao Đài, « l'Être suprême » ! Il demande aux jeunes médiums de se rendre chez un spirite de grande expérience, Le Phu Ngô Văn Chiêu, avec qui il pourra communiquer plus facilement qu'avec des novices...

Le Phu Chiêu est lui aussi fonctionnaire, au service de l'Immigration. Né en 1878 à Cholon dans une famille très pauvre, il se signale dès sa naissance à l'admiration des voisins en refusant le lait de sa mère : on doit le nourrir de bouillon de riz. Il pratique donc l'ascèse végétarienne taoïste de naissance ! Par la suite, ses parents ne pouvant subvenir à ses (pourtant maigres) besoins, ils le confient à une tante qui l'envoie à l'école. Sa vive intelligence le fait remarquer, et quand, dès l'âge de douze ans, il demande à l'administrateur de sa province une bourse pour poursuivre ses études, elle lui est immédiatement accordée. À

vingt et un ans, il réussit le concours de secrétaire du gouvernement, une vraie distinction chez les indigènes ! Depuis 1921, cet homme très pieux communique avec les esprits, et vit avec sobriété, dans la prière, conformément à la doctrine taoïste.

Lorsqu'il rejoint le cercle des spirites annamites, Le Phu Chiêu améliore la communication entre eux et Cao Đãi grâce à la technique de la corbeille à bec, panier auquel est fixé un crayon. Cet instrument fort pratique permet à l'esprit Cao Đãi d'énoncer les premiers principes d'un culte nouveau, et d'inciter le cercle spirite à entrer en relation avec un autre de leurs compatriotes : Lê Van Trung. Cao Đãi précise ses volontés en février 1926 : Le Phu Chiêu sera le «

Souverain Pontife » du culte nouveau, aidé par le sage Lê Van Trung.

Ce dernier est bien connu en Indochine : c'est un notable, dont la vie et le caractère sont à l'opposé de ceux de Le Phu Chiêu... Ancien fonctionnaire du gouvernement de Cochinchine, reconverti dans les affaires, il a su construire une belle fortune sur le commerce du riz, dont il fournit la ville de Saigon et les chemins de fer du Sud. Mais il est surtout connu pour sa vie partagée entre les femmes, l'opium et l'alcool... Lorsqu'il apprend par les esprits sa nouvelle mission, Lê Van Trung se convertit du jour au lendemain : plus d'alcool, plus d'opium, plus de femmes, mais de l'eau, des légumes et de la prière. Cette mission nouvelle, d'ailleurs, tombe à pic : après avoir dilapidé presque toute sa fortune en ripailles, Lê Van Trung vient de subir la saisie de ses derniers biens en 1924. Cette conversion, qui retentit dans tout Saigon, va lui donner l'occasion de se renflouer – et d'attirer au caodaïsme de nombreux adeptes. Le bruit de sa conversion et son esprit d'entreprise font en quelques semaines près d'un millier de convertis. C'est trop pour Le Phu Chiêu, l'ascète, qui préfère se tenir désormais à l'écart.

Le gouvernement n'étant pas hostile au mouvement, le culte est

officiellement déclaré le 7 octobre 1926 ; désormais plus rien ne s'oppose à l'essor du caodaïsme, qui compte à la fin de l'année près de 20 000 adeptes, parmi lesquels de nombreux notables indigènes, des personnalités influentes et de riches propriétaires fonciers...

Comment expliquer le succès de ce culte ? Par son syncrétisme : celui-ci mêle bouddhisme, taoïsme, confucianisme, culte des génies et christianisme, témoignant de la fusion réussie des cultures indigène et occidentale, qui n'allait pas de soi dans les autres domaines de la vie indochinoise. Religion pacifiste, elle se tient à l'écart des mouvements insurrectionnels et indépendantistes.

Calquée sur la religion catholique – par l'organisation de son clergé, par la référence au Christ, l'un des grands-maîtres vénérés par les caodaïstes, aux côtés notamment de Jeanne d'Arc, Pasteur, Shakespeare, Mahomet et Victor Hugo ! –, elle réconcilie les différents acteurs de la colonisation cochinchinoise...

Aux grandes fêtes de l'Avènement, célébrées avec faste du 18 au 20 novembre 1926, de nombreux notables indigènes et européens sont invités, dont le gouverneur général de l'Indochine et le gouverneur de la Cochinchine. Suivront l'édification d'un temple, la constitution d'un clergé, et la disparition progressive des séances de spiritisme, devenues inutiles.

Au sommet de cette église, Lê Van Trung, souverain pontife, avec sa robe somptueuse ; à ses fondements, des croyances empruntées à toutes les religions-sources : dieu-créateur unique, principes du Yin et du Yang, réincarnation, communication avec les esprits, devoir de charité... En 1928, le journal L'Illustration consacre sa livraison du 5 mai à cette « nouvelle religion en Indochine », déjà forte d'un demi-million d'adeptes. Aujourd'hui, cinq millions de caodaïstes sont encore répartis dans le monde, pour l'essentiel en Asie.

ERNEST GEORGES ROUX

(1903-1981)

vk.com/club154894262

LE CHRIST DE MONTFAVET

Élevé par sa mère dans la tradition catholique, Georges Roux a la vocation de la prêtrise. Son père, pragmatique et athée, voit en lui un futur ingénieur. Le jeune homme sera postier, inspecteur du tri en Avignon – emploi qui ne le détourne pas de ses vocations littéraire et musicale.

Deux événements bouleversent sa foi : la lecture des œuvres de Platon, l'amitié d'un prêtre. Ce dernier incarne le caractère routinier d'une Église de fonctionnaires détournés du véritable message christique. Georges Roux compose un opéra, *L'Auréole*, joué en 1939 salle Pleyel à Paris.

Concurremment, il écrit des poèmes (*Le Cercle d'airain*), du théâtre (*Les Bienheureux*) et des romans (*Le Toit de paille*). Il épouse en 1928 Jane, qui lui donne six enfants élevés dans les institutions religieuses de la Cité des papes.

En 1947, le « Facteur » expérimente le mysticisme grandeur nature. Il ne croit plus en Dieu mais meurt, en quelque sorte, à sa vie terrestre ; il entre dans une période de détachement où la peur de la mort n'existe plus. Il se découvre également un don de guérison qu'il exerce d'abord sur ses enfants et qu'il va transmettre à ses proches. Sa propriété de Montfavet devient le point de ralliement de plusieurs milliers de malades, sur lesquels ce nouveau médium impose les mains et transmet son fluide. Les voilà guéris, qui d'une angine, qui de dysphasie, qui de coliques néphrétiques. Le soir de Noël de la même année, il annonce aux siens qu'il est la réincarnation du Christ, rien moins. Témoin de Jésus, il est Dieu en personne. La forme humaine qu'il revêt lui permet, à la manière de Moïse ou de Krishna, de transmettre son message d'amour à son prochain.

À la pratique succède la théorie : le « Christ de Montfavet » rédige ses évangiles

: *Journal d'un guérisseur*, *Paroles du guérisseur* et *Mission divine* paraissent au début des années 1950. Selon le nouveau messie, une loi d'Amour – l'Homme n'a d'ennemi que lui-même – rend les individus responsables de leurs actes.

Libres à eux d'aller ou non vers le bien. L'Homme, à la naissance, n'a qu'un germe d'âme, qu'il peut développer ou non, selon sa volonté. L'âme ayant achevé son épanouissement, son porteur rayonne d'amour

et peut dispenser les guérisons. Ayant trouvé le chemin de Dieu, il devient un esprit en union avec le Créateur. Les principes spirites du culte antoiniste ne sont pas loin. Pour Georges

Roux comme pour Louis Antoine (1846-1910), les fluides légers font les bons guérisseurs. Les hommes qui se rapprochent de la nature sont frugivores. Pour imiter leur maître à penser, les adeptes prohibent les matières grasses, le tabac et l'alcool. Ils se passent, autant que faire se peut, du secours de la médecine pour cheminer vers le Ciel.

En 1951, Georges Roux fonde l'Église chrétienne universelle et en dépose les statuts en préfecture du Vaucluse. Ce prêtre thaumaturge, pacifiste chrétien, rend visite à Pie XII en 1954 pour lui annoncer qu'il est le « Christ remanifesté ». Le pape prend acte de la concurrence loyale autant qu'inédite de ce prophète qui l'accuse d'apostasie. Quelques-uns de ses disciples se lancent dans le prosélytisme politique en se présentant aux élections législatives de 1956. Leur programme : un nouvel âge d'or. Leur candidat : Dieu. Quelques milliers d'électeurs nantais sont séduits par ces représentants de Georges-Christ, qui, contre leur voix, leur promet une place au paradis. « Ceux qui se désignent comme mes témoins sont les porte-parole de mon Verbe », précise encore Georges Roux avec conviction. Les disciples du Christ guérisseur multiplient les actions d'évangélisation vers le public laïc : des hommes-sandwiches sillonnent les rues de Paris ou font du porte-à-porte pour dispenser la bonne parole.

L'Église universelle, en effet, n'a pas bonne presse. Les affaires judiciaires se multiplient à l'encontre de ce Christ new-age accusé d'exercer illégalement la médecine. Si aucune plainte n'aboutit, les tribunaux n'en condamnent pas moins certains parents pour non-assistance à personne en danger. En septembre 1955, Joëlle Delay, nourrisson de trois mois, décède faute de soins. Ses parents, sectateurs de Georges Roux, sont incarcérés. Le ministre de la Justice envisage un temps de dissoudre l'Église universelle. « Sectarisme obstiné », danger pour les enfants, enrichissement personnel du gourou sont avancés comme arguments.

Quelques « victimes consentantes » meurent mystérieusement dans la propriété de Montfavet.

Peu à peu, l'Église universelle s'oriente vers une doctrine apocalyptique, prédisant la fin du monde fixée au 1er janvier 1980, date du Jugement dernier.

Georges Roux meurt le 26 décembre 1981, après la date-butoir. Sa

filles reprend le flambeau, créant l'Alliance universelle, qui se substitue en 1983 à l'Église défunte. Les voies du seigneur de Montfavet sont impénétrables.

GILBERT BOURDIN

(1923-1998)

MESSIE COSMO-PLANÉTAIRE

Les promeneurs circulant dans les parages de Castellane, dans les Alpes-de-Haute-Provence, pouvaient apercevoir une statue de trente-trois mètres de hauteur : un évêque portant la tiare et tenant un sceptre. À côté, une statue du Bouddha, un temple en forme de lotus et autres constructions bigarrées faisant penser à un parc d'attractions. Le 6 septembre 2001, après plusieurs années d'un combat juridique acharné, la statue s'écroule, dynamitée sous le contrôle de l'armée. Après avoir été complaisante avec Gilbert Bourdin, dont la sculpture géante représentait les traits, l'opinion publique s'est détournée peu à peu de cet illuminé, chef de secte pour les uns, messie révélé pour les autres.

Tout commence à la Martinique où Gilbert Bourdin est professeur de yoga.

Passionné d'ésotérisme, de philosophie et de spiritualité, ce catholique, après deux divorces, visite la Terre Sainte puis séjourne en Inde dans un ashram. «

Renonçant consacré à Dieu », il s'initie au soufisme, au jaïnisme et jusqu'au Shingon japonais, tout en s'imprégnant des religions africaines. De retour en France, il s'installe dans une grotte du Vaucluse pour y parfaire ses méditations de yogi. Père du désert moderne, il défie le froid sibérien de l'hiver 1962-1963 et les fonctionnaires des impôts. Il fonde l'association des Chevaliers du Lotus, à Carpentras, puis en 1969 la cité sainte du Mandarom, « montagne sacrée », à Castellane, où il acquiert cinq hectares pour accueillir ses adeptes. Autoproclamé Hamsah Manarah – messie cosmo-planétaire – devant la presse internationale, Gilbert Bourdin ceint les sept couronnes du Messie et se présente, le jour de Noël 1990, comme le Christ de retour sur terre et « sur des milliards de planètes habitées ».

Sa doctrine, l'aumisme, « religion universelle de l'Unité des Visages de Dieu », se réclame de toutes les Églises. La première parole de Dieu dans les mantras, après la création de l'univers, fut « Aum ». Pour

remonter à l'origine des temps et prêcher la bonne parole, Bourdin s'appuie sur une philosophie « unitiste », syncrétisme capable de réconcilier Orient et Occident. L'aumisme vise à «

l'équilibre du corps et de l'esprit » ainsi qu'à l'ascèse personnelle de ses adeptes

vers la tolérance, l'harmonie et l'absolu. Les adeptes du Mandarom éprouvent une peur phobique des « forces occultes maléfiques », qui entravent la libération spirituelle, et portent sur eux des « émetteurs de fluides bénéfiques » pour repousser les puissances du mal. Gilbert Bourdin affirme livrer des combats cosmiques permanents contre les milliards de démons qui attaquent la planète en général et le Mandarom en particulier. Pour lutter efficacement contre cette menace invisible, les moines et moniales, transmetteurs divins, visent le ciel, nuitamment, avec des pistolets en plastique en criant « Aum, aum, aum »

plusieurs milliers de fois, selon leur degré de prêtrise. Ces chevaliers modernes,

« guerriers courageux, intrépides, capables d'abandonner père et mère », s'engagent à respecter leur chef spirituel et à lui être loyaux jusqu'au bout.

« Avatar de Synthèse, Seigneur du feu cosmique », Gilbert Bourdin entend sauver la Terre et tout le cosmos d'une autodestruction fatale. Pour ce faire, il lui a suffi de transcender les quatre temps (âge de fer, de cuivre, d'argent et d'or), avoir atteint enfin l'âge de diamant et être devenu Dieu en personne. Grâce à une abondante littérature – vingt-deux livres saints –, il a dispensé son enseignement.

Il a mérité largement l'admiration de ses adeptes et de tous les autres, puisque, comme il le prétend, il a repoussé plusieurs guerres mondiales par la force de la prière, neutralisé les maléfices d'un virus dangereux, fait chuter le mur de Berlin et limité les effets de la guerre du Golfe... On comprend mal, dans ce cas, l'acharnement contre sa personne et le procès en sorcellerie dont il fut l'objet.

Des forces malveillantes ont prétendu qu'il abusait de ses jeunes adeptes. Mis en examen, détenu provisoire de la justice terrestre suite à des plaintes pour viols, Gilbert Bourdin est libéré sous caution en 1995, faute de preuves. Trois cent cinquante moniales témoigneront en sa faveur pour démentir les accusations mensongères. Le Mandarom n'en est pas moins classé comme secte.

En 1998, sa sainteté Gilbert Bourdin décède. Sa mort met fin aux poursuites à son encontre. Une vive résistance populaire et administrative s'oppose à son inhumation dans la région de Castellane. Les restes du gourou sont relégués dans un ossuaire, sa sépulture est scellée dans le béton. Après avoir profité de la Montagne Sainte qui « faisait venir du monde », les protecteurs du site du Verdon entendent faire respecter le code de l'urbanisme. La statue à l'effigie de Gilbert Bourdin avait-elle fait l'objet d'un permis de construire ? Oui ! Les élus versatiles ont la mémoire qui flanche. Les adeptes assistent à la destruction de ce fétiche de mille tonnes. Ils y voient la répétition du dynamitage des Bouddhas de Bamyan, perpétré cette même année 2001 en Afghanistan, par les talibans. Pour l'éternité, en tout cas, Gilbert Bourdin est cosmo-planétairement présumé

innocent.

L'objet

LE BAQUET DE MESMER

Voici le baquet de Mesmer, que conserve précieusement le Musée d'Histoire de la Médecine et de la Pharmacie de Lyon (Université Claude-Bernard).

Instrument thérapeutique du magnétisme animal, le « baquet mesmérique », comme on disait alors, a connu une vogue extraordinaire dans le Paris du début du règne de Louis XVI.

© Éric Le Roux *Communication UCBL*

Dans l'Antiquité déjà, on confectionnait des anneaux aimantés que l'on portait au cou et aux bras pour guérir les maladies nerveuses. Au XVII^e siècle, Paracelse avait théorisé que le corps humain est doué de propriétés magnétiques (d'où le terme de « magnétisme "animal" »). Anton Mesmer soutient sa thèse de médecine sur ce thème, en 1766 à Vienne : les corps célestes exerceraient une influence sur les corps animés et particulièrement le système nerveux par l'intermédiaire d'un fluide qui remplit l'univers et qu'il suffit de diriger.

Nul n'étant prophète en son pays, Mesmer tente sa chance à Paris, la capitale des modes nouvelles, proposant en 1778 des cures de « magnétisme animal ». Le succès survient rapidement auprès de riches oisives affligées de « vapeurs » mais aussi, en moindre nombre, d'hommes hypochondriaques. L'hostilité déclarée de la Faculté ne fait qu'aviver la curiosité. Mesmer a d'ailleurs su rallier à sa cause Charles d'Eslon, premier médecin du comte d'Artois – frère du roi et futur

Charles X –, qui lui ouvre les portes de la Cour en y vantant les miracles opérés par le magnétisme animal.

Le baquet – il y en aura bientôt quatre – que Mesmer met au point permet d'assurer simultanément le traitement d'une trentaine de patients. Dans un appartement élégamment décoré trône une cuve métallique fermée évoquant quelque gigantesque bouteille de Leyde (l'ancêtre du condensateur), dont elle s'inspire. On y a mis un peu d'eau, de la limaille de fer, du verre pilé et des bouteilles rangées dans un ordre cabalistique. Du couvercle partent des tiges de fer coudées et des cordes. Les malades du premier cercle se passent une corde autour du corps et saisissent l'une des tiges de fer. On forme une chaîne de plusieurs cercles en se tenant la main afin que chacun puisse recevoir le fluide magnétique. Un doux concert de clavecin et de harpe prépare le moment où

Mesmer paraît, vêtu d'un habit de soie lilas, jouant de l'harmonica – instrument tout à fait nouveau – et tenant la baguette plus magique que magnétique qui va déclencher la crise salvatrice. « Des femmes haletantes menaçaient de suffocation ; il fallait les délayer ; d'autres battaient les murailles ou se roulaient à terre, comme serrées à la gorge, sentaient circuler des vapeurs froides ou brûlantes dans toute l'économie, suivant la direction tracée par la baguette toute-puissante », raconte un témoin.

Le magnétisme animal fait fortune et Mesmer aussi. Il empoche de surcroît l'énorme somme de 340 000 livres récoltée par une souscription visant à lui faire révéler en contrepartie les secrets du magnétisme. La polémique est à la hauteur du succès. Mesmer est-il un visionnaire, à tout le moins un docteur-miracle, ou au contraire un charlatan ? Les gravures du temps représentent des scènes de magnétisme où de belles dames se pâment tandis qu'œuvre au milieu d'elles un Mesmer figuré en âne...

Le 5 mai 1784, lassé de cette effervescence, le roi désigne deux commissions chargées de procéder à un examen « scientifique » du magnétisme animal. Parmi ses membres, Lavoisier, Jussieu, Benjamin Franklin et un certain Dr Guillotin, professeur à la Faculté de médecine de Paris et réputé pour « son dévouement à l'humanité souffrante ». Les conclusions sont sans appel : « Ayant démontré que l'imagination sans magnétisme produit des convulsions, et que le magnétisme sans l'imagination ne produit rien, ils ont conclu que rien ne prouve l'existence du fluide magnétique animal... » Vingt mille exemplaires du rapport sont diffusés sur ordre du gouvernement. Mesmer ne s'en relèvera pas et quittera la France l'année suivante,

sans oublier d'emporter l'argent de la souscription.

Pour autant, le magnétisme animal ne sombre pas avec son promoteur. Armand-Marie-Jacques de Chastenet, marquis de Puységur, et l'abbé de Faria – un nom qui ne s'invente pas – magnétisent à leur tour, mais se libèrent de la notion de «

fluide magnétique » tout en retenant le rôle essentiel de la volonté et du rapport de confiance qui relie le magnétiseur et son sujet. La voie est ainsi préparée à James Braid, chirurgien de Manchester qui crée en 1843 le terme « hypnotisme »

– et c'est l'hypnotisme qui, en produisant un climat nouveau propre à l'étude des névroses, mettra Freud sur la voie de la découverte de l'inconscient.

THRASYLLE

(Ier SIÈCLE)

LE DEVIN DE TIBÈRE

« Gouverner, c'est prévoir », rappelle à juste titre, en 1830, le patron de presse Émile de Girardin. « Prévoir », donc s'inquiéter de l'avenir de l'État, mais aussi prendre des assurances sur son propre devenir... Bien peu nombreux sont, de fait, les hommes d'État qui échappent à l'irrépressible tentation de sonder l'avenir, et la France se souvient d'un Président, rationaliste en diable, que des méchants accusent d'avoir discrètement recouru aux services d'une pythonisse médiatique. À Rome, sous l'empire, cette tentation existe évidemment mais nul n'est contraint, dans ce domaine, à une discrétion hypocrite. Il faut dire que les mentalités se prêtent tout particulièrement à cette tentation de la divination. Il y a même un corps de spécialistes officiels, les haruspices, auxquels l'État doit, statutairement, faire appel en cas d'incertitude grave, pour leur demander, entre autres, de chercher dans la disposition et la couleur des entrailles d'une malheureuse brebis de quoi le renseigner sur son avenir immédiat. On ne les aime pas, à Rome, on les tue même à l'occasion, lorsqu'on les soupçonne de déloyauté, mais la tradition interdit de s'en passer. Quant aux grands responsables politiques, ils sont aussi superstitieux qu'ailleurs et s'entourent de devins stipendiés qui n'ont pas réellement droit à l'erreur. Leur domaine serait plutôt l'astrologie, science immémoriale connue des Babyloniens ou Égyptiens et codifiée dans de célèbres manuels grecs, comme le Tetrabiblos de Ptolémée, écrit dans les années 140 av. J.-C., et dont le mérite est d'avoir fait passer

l'astrologie de l'état de science générale à celui de science individuelle. Chacun peut donc désormais, à partir du Tetrabiblos, se faire faire son horoscope à lui...

Aux yeux des Romains, pour qui tout, dans l'univers, est signe envoyé par les dieux, c'est une aubaine, et cette science sera dès lors relayée, dans les milieux populaires, par des « Chaldéens », honnêtes charlatans de toutes origines mais à qui le terme « Chaldéens » confère une aura exotique du meilleur effet.

Dans les années 30, l'empereur Tibère, successeur d'Auguste, n'échappe pas à la règle : il a été un général efficace, puis un bon empereur, mais à soixante-sept ans, c'est maintenant un homme aigri, que la mort de son fils a désespéré. Il quitte donc Rome, définitivement, laissant sur place le redoutable Séjan, chef de

la garde impériale, comploteur avéré qu'il fera exécuter en 31. Il se retire dans sa villa de Capri, construite à l'extrémité de l'île, sur un piton rocheux où l'on ne parvient que par une étroite passerelle, au-dessus d'un précipice d'une trentaine de mètres. Précaution indispensable aux yeux de Tibère, persuadé que ses nombreux ennemis romains n'ont qu'une obsession : le tuer.

Rien de tel, alors, pour déjouer les complots, que de trouver les moyens de sonder l'avenir... Tibère est d'ailleurs à la pointe de la science divinatoire, à laquelle il s'est fait initier, à Rhodes, par un maître du nom de Thrasyllé.

Difficile, donc, de le duper. Mais le vieil empereur est inquiet, toujours inquiet, et sans cesse il fait venir de Rome devin sur devin, à qui il demande de lui tracer son thème astrologique. Mais danger, là aussi : chacun des devins en question, finissant par en savoir un peu trop sur l'avenir de l'empereur, devient une menace potentielle. Seule solution : l'empêcher définitivement de parler. De là l'utilité du précipice où un esclave de confiance – et d'ailleurs sourd-muet –

précipite à chaque fois le malheureux... Jusqu'au jour où Tibère a vraiment le sentiment que le devin qu'il vient d'entendre est un savant. Il lui demande donc de tracer les lignes de son propre horoscope. Le devin s'exécute, puis est pris, devant Tibère impassible, de tremblements convulsifs : ce qu'il vient de trouver, concernant son avenir immédiat, c'est une menace terrible ! Convaincu et magnanime, Tibère le laisse alors repartir, après l'avoir couvert de cadeaux. La légende voudrait même que, dans la personne du devin, Tibère ait alors reconnu, avec des transports de joie, son vieux maître Thrasyllé.

Les Romains, malgré tout, ne sont pas les dupes aveugles des astrologues : ils essaient même de temps à autre – comme en 130 av. J.-C. – d'interdire la pratique de l'astrologie. Peine perdue. Et plusieurs empereurs, comme Tibère ou, plus tard, Hadrien, tenteront d'exiger que cette science soit exercée par de vrais professionnels ! Sans succès.

Notre propre code pénal, à l'article R-34-7, a longtemps visé les « gens qui font métier de deviner ou de pronostiquer ou d'expliquer les songes ». Cet article n'existe plus, puisqu'il a été supprimé en 1993. Sous François Mitterrand.

JEAN-LE-GRAMMAIRIEN

(IXe SIÈCLE)

PATRIARCHE, ICONOCLASTE ET SORCIER

Au début du IXe siècle, la querelle iconoclaste déchire l'empire romain d'Orient depuis près de cent ans. Il s'agit de savoir si le culte des icônes relève ou non de l'idolâtrie et cette question provoque de graves troubles. La société est divisée entre partisans et adversaires des images. Les premiers – les iconodules – se recrutent surtout parmi les femmes et les moines, tandis que leurs adversaires –

les iconoclastes – peuplent l'armée et l'administration. Bien entendu, chaque camp considère que le diable inspire l'autre.

À cet égard, Jean Môrocharzanès, dit « le Grammairien », est une figure étonnante. Issu de la puissante famille arménienne des Môrocharzanioi, il est higoumène du monastère des Saints-Serge-et-Bacchus, à Constantinople, et se montre d'abord favorable au culte des images. Pourtant, en 814, l'empereur Léon V l'Arménien le nomme à la tête de la commission chargée du rétablissement de l'iconoclasme. Jean-le-Grammairien s'acquitte habilement de sa charge, sans que l'on sache si son revirement est sincère ou dicté par les circonstances.

En 820, l'assassinat de Léon V, à qui succède Michel II le Bègue, n'interrompt pas sa carrière et, dès 821, on songe à lui pour le patriarcat. Comme il est trop jeune, les autorités préparent l'avenir en le nommant syncelle – sorte de coadjuteur du patriarche. Jean est désigné précepteur du fils de Michel II, le prince Théophile, qu'il convertit à l'iconoclasme.

Monté sur le trône en 829, Théophile l'envoie comme ambassadeur extraordinaire à Bagdad, auprès du sultan Al-Mamoun, fils d'Haroun

al-Rachid.

À son retour, Jean convainc l'empereur d'édifier un somptueux palais, sur le modèle de celui des Abbassides.

Au printemps 838, il succède au patriarche Antoine Kassimatès et, malgré sa modération, doit appliquer la politique de Théophile qui punit cruellement les iconodules. En 839, le courroux impérial s'abat sur deux frères, les moines

Théodore et Théophane. Sommés de renoncer au culte des icônes, ils refusent, sont fustigés et marqués au front de vers injurieux, composés par le souverain lui-même. Les suppliciés y gagnent le surnom de graptoi, les frères « tatoués ».

Les iconodules accusent le patriarche iconoclaste d'abuser de son savoir encyclopédique pour se livrer aux sciences occultes. Brillant intellectuel – d'où son surnom de Grammairien –, il a tout lu, y compris les traités sulfureux des mages de l'Antiquité.

Il cherche à prédire l'avenir, en lisant dans les cieux – l'astrologie – ou dans le foie de victimes animales – l'hépatoscopie. Il a également recours à la lécanomancie, en interprétant le son produit par des métaux ou des pierres précieuses jetés à l'eau. Le bruit court même que, dans un souterrain, véritable «

laboratoire du mal », il invoquerait Satan, en se servant de moniales débauchées et ventriloques comme médiums.

Le chroniqueur Skylitzès rapporte qu'il use de ses dons pour intervenir dans la haute politique. En effet, il prédit un jour à Théophile que, pour arrêter trois armées ennemies, il faut abattre les mâchoires des trois serpents de bronze de la colonne de la Pythie, rapportée jadis de Delphes et installée dans l'Hippodrome.

En pleine nuit, on mutile donc la statue tandis que, en habits laïcs, Jean prononce de sombres incantations.

Les insultes pleuvent contre lui : « Serpent niché au sein de l'Église », « nouveau Simon-le-Magicien », « nouveau Balaam », « chef des devins et des démons », «

précurseur de l'Antéchrist »... Jouant sur les noms, on le compare à Jannès, mage de pharaon et adversaire de Moïse.

À la mort de Théophile en 842, les iconodules n'ont aucun mal à

persuader sa veuve, la très pieuse régente Théodora, de restaurer le culte des images. C'est chose faite le 11 mars 843, date encore célébrée de nos jours par l'Église orthodoxe.

Le dernier patriarche iconoclaste est déposé et relégué dans un monastère où il n'est désormais plus que « Jean-le-Sorcier ». Il y survivra encore une vingtaine d'années, crevant les yeux des icônes pour tromper son ennui.

JEAN DES GALLANS

(?-1568)

L'ART ROYAL DE DUPER

L'essentiel de ce que nous savons de Jean des Gallans tient dans un seul manuscrit de la Bibliothèque nationale : un traité signé par lui, simple « sieur de Pézerolles », avec le roi de France Charles IX, le 5 novembre 1567. Un traité «

promettant audict seigneur roi de transmuer tous métaux imparfaicts en fin or et argent » et ce, en moins de six mois...

Aucun politique ne peut rester insensible aux propositions du savant qui lui ouvre la perspective d'une richesse prochaine et sans limite. Aussi Charles IX ne se montre-t-il pas mesquin : en échange de sa « décoction » magique, l'alchimiste doit recevoir, à l'aboutissement de sa quête, la somme fabuleuse de 100 000 livres tournois en écus d'or, et autant de rente annuelle « en tiltres de marquisatzs, comtés, baronies, ou autres seigneuries »...

Troisième fils de Marie de Médicis, Charles IX est monté sur le trône à l'âge de dix ans. Il n'a que dix-sept ans quand il rencontre Jean des Gallans, qu'on devine convaincant et hâbleur. Outre sa naïveté, le jeune roi est nerveux et influençable

: la même main qui a signé le traité de l'alchimiste paraphra, moins de cinq ans plus tard, l'acte ordonnant les massacres de la Saint-Barthélemy.

Auprès d'un tel monarque, Jean des Gallans n'a pas seulement négocié sa part dans les faramineux bénéfices de la pierre philosophale à venir. Au reste, que vaudront effectivement ces sommes quand le roi de France pourra produire de l'or à volonté ? Plus immédiatement, alors que les finances du royaume n'ont rien de flamboyant, l'alchimiste obtient 1 200 écus en espèces sonnantes et trébuchantes,

pour financer les expériences préparatoires : les premiers crédits de la recherche française, en quelque sorte.

« L'adepte fut placé dans un laboratoire, et il commença ses opérations. Mais au bout de huit jours, il prit la fuite avec l'argent », raconte Louis Figuier dans *L'Alchimie et les Alchimistes*. C'était compter sans les archers du roi, qui arrêtent l'escroc avant qu'il ait pu franchir la frontière.

Selon la légende, Jean des Gallans aurait été pendu sur une potence badigeonnée à la peinture dorée. On savait rire, en ce temps-là.

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

(?-1784 ?)

SANS GE OU NEW-AGE ?

Qui est-il ? De quel pays vient-il, lui qui semble maîtriser toutes les langues ?

Est-il peintre, musicien, alchimiste, médecin, joaillier, diplomate, magicien ou astrologue ? On dit qu'il appartient à de mystérieuses sociétés secrètes. Et quel âge peut-il bien avoir ? Il se murmure qu'il aurait plus de mille ans !

Il se présente comme le comte de Saint-Germain : il faut s'en contenter. Est-il le fils caché de quelque altesse royale ? On parle de la reine d'Espagne ou d'un prince de Transylvanie. Son aisance financière, son éducation, sa culture plaident indéniablement pour une origine aristocratique. Il aurait été un temps violoniste à Londres, puis aurait vécu douze ans en Allemagne. A-t-il aussi voyagé aux Indes ? Au Tibet ? On prétend qu'il connaît l'Orient comme sa poche et que les splendides diamants qu'il porte aux doigts et aux boucles de ses souliers viendraient des lointaines mines de Golconde...

En tout cas, une chose est sûre, il plaît ! Depuis son arrivée en France, en 1758, on ne parle que de lui à Versailles et dans les salons du Marais. À la Cour, où l'on s'ennuie vite, et où l'on se jette avidement sur tout ce qui est nouveau, Saint-Germain fascine : auréolé de mystère, ce personnage hors norme, par ailleurs fort bien fait de sa personne, possède à merveille l'art de raconter, de faire rêver ceux qui l'écoutent. Louis XV le trouve très amusant, surtout quand il se met à parler de François Ier comme s'il l'avait bien connu.

En quelques mois, il devient le familier de Mme de Pompadour et,

pour procéder à des expériences sur les colorants et les teintures, il se fait attribuer les dépendances du château de Chambord comme laboratoire ; rien que ça !

Un certain Gauve tente de ruiner la notoriété montante de Saint-Germain en se faisant passer pour lui et en racontant en son nom toutes sortes de choses aberrantes : il aurait été témoin du combat de David contre Goliath, aurait assisté aux noces de Cana, rencontré Jésus, Charlemagne et Luther... Ce Gauve est un imposteur qui va contribuer à son insu à forger la légende de Saint-Germain dont

la popularité ne connaît bientôt plus de bornes, en particulier auprès des dames, persuadées que les diamants n'ont aucun secret pour lui : il en a plein les poches et sait aussi bien les faire grossir qu'en corriger les défauts.

Ensuite et surtout, il est sans âge, comme s'il connaissait le secret de l'éternelle jeunesse. « Je suis infiniment plus âgé qu'il n'y paraît », laisse-t-il volontiers entendre. Chaque jour, Roger, son valet de chambre, dépose devant lui une théière et une timbale d'argent. Saint-Germain sort alors de sa poche un flacon en or au bouchon d'émeraude, compte sept gouttes, pas une de plus, d'un liquide huileux. Cette potion serait un mélange de bois de santal, de « semence de fenouil » macérée dans de l'esprit de vin et de feuille d'or. Celui qui l'absorbe a la vie éternelle.

Vraiment ? En fait, la longévité et la jeunesse apparente de Saint-Germain ont peut-être une explication bien plus simple : d'après les témoins, il observe des règles alimentaires très strictes, assistant aux dîners mais mangeant très peu, sinon de mystérieuses pilules, un peu de pain et de gruau, ne buvant jamais. En somme, Saint-Germain est peut-être un charlatan en matière de diamants et de vies antérieures, mais, en fait d'hygiène de vie, il semble un authentique précurseur de la diététique moderne et tiendrait plutôt du gourou new-age ! De fait, il meurt à l'âge plus que vénérable de quatre-vingt-treize ans, le 27 février 1784.

Bien des années plus tard, un apothicaire lance les « charmeuses », pastilles de jouvence inspirées des « pilules de longue vie parfumées aux arômes indiens des lamasseries du Tibet » que Saint-Germain aurait consommées quotidiennement.

Des pilules sacrément efficaces car, lorsqu'on s'est avisé d'ouvrir le tombeau de Saint-Germain, quelques années après sa mort, il était vide !

Depuis lors, notre homme aurait été vu dans un monastère tibétain en 1932 et, plus récemment, dans l'entourage de Dalida...

LOUIS-APOLLINAIRE COMTE

(1783-1859)

CONJURATEUR DES ROIS ET DES ENFANTS

Entre 1814 et 1846, Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe Ier, pas moins de trois rois, reçoivent en leurs palais pour audience et à plusieurs reprises Louis-Apollinaire Comte, citoyen de Genève, se disant « ventriloque et magicien des temps présents et futurs à travers toute l'Europe ». Leurs Majestés se laissent totalement mystifier par les spectacles que Comte leur délivre, mélange de lanternes magiques, de fumigènes, alors en vogue, de statues parlantes et d'ombres chinoises. Il est certain que Comte est sollicité pour quelques séances d'exorcisme, et d'ailleurs les mauvaises langues affirment qu'il se pencha sur certaines vaporeuses dames de la Cour et pas seulement pour les désenvoûter...

Témoin des premières heures, Alphonse-Aimé Beaufort d'Auberval publia un curieux témoignage intitulé *Voyages et séances anecdotiques de M. Comte (de Genève) physico-magi-ventriloque le plus célèbre de nos jours, par un témoin auri-auculaire (Paris, 1816)* dans lequel, sous couvert d'anonymat, celui qui n'était que son souffleur (et aussi visiblement son confident) s'amuse à révéler aux lecteurs les secrets du prestidigitateur. Beaufort d'Auberval, neveu d'un aristocrate ruiné sous la Révolution, est embauché dès 1812 par Comte qui, affirmant revenir d'une tournée européenne dont on ne sait rien, reprend le Théâtre des Jeunes-Élèves rue de Thionville (actuellement rue Dauphine), un lieu réservé à des vaudevilles plutôt ennuyeux et corsetés. En réalité, l'intérêt des spectacles de Comte réside surtout dans l'emploi massif qu'il fait des enfants : car ce sont des dizaines de fillettes et de garçonnets que le Suisse forme et dresse comme des caniches à faire semblant d'entendre des voix, à deviner le contenu de lettres scellées, à disparaître par des trappes, à des numéros que l'on appelle alors des « féeries physiennes » où spectres, fantômes et squelettes s'entremêlent et lévitent. Et tout ça ne lui coûte guère puisqu'il ne paie aucun cachet.

En 1814, il transporte sa jeune troupe à l'hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré, où il reste jusqu'en 1820. De là, il migre dans le passage des Panoramas, le dernier endroit à la mode de la capitale, un lieu où les spectacles féeriques se font concurrence. Il y fonde une

qu'il prend en pension. En 1825, son ancien souffleur, Beaufort d'Auberval, meurt dans la plus complète indigence : on dit que Comte ne leva même pas le petit doigt. Toutefois, l'année suivante, Comte, prié de quitter les lieux pour cause de risques d'incendie à force d'utiliser pour ses décors des voiles de gaze et des centaines de bougies disposées sur des déflecteurs, commande, rien de moins, la construction d'un nouveau théâtre, au 65, passage Choiseul. Le «

Théâtre des Jeunes-Élèves de M. Comte, physicien du Roi » est alors à l'apogée de sa gloire... jusqu'en 1846 où une loi interdit l'emploi d'enfants de moins de douze ans sur scène : c'est la catastrophe ! Nommé chevalier de la Légion d'honneur, Comte, qui exploitait une véritable usine de mômes, se retrouve obligé de céder son théâtre à son fils Charles, pour éviter la faillite, qui finit, dix ans plus tard, par le revendre à Jacques Offenbach. Ce dernier y crée le Théâtre des Bouffes-Parisiens (aujourd'hui accessible au 4, rue Monsigny), et célèbre dans la foulée les noces de sa propre fille, Berthe, avec Charles. La postérité se souvient de Louis-Apollinaire Comte sous la plume de Jacques Voignier, le grand spécialiste de Robert-Houdin : ce mystérieux bonhomme excellait dans la publicité et avait inventé pour remplir son théâtre des billets de faveurs et d'abonnements pour les familles (1 billet pour 4 places) qu'il attirait sous prétexte de montrer des spectacles moralement édifiants. Pour preuve, Le Journal pour tous de l'année 1851 rapporte que « de nombreuses familles et des instituteurs conduisent journellement au Théâtre des Jeunes-Élèves une jeunesse qui prend plaisir à ces soirées amusantes et instructives. Une loge entière, aux premières, est mise, chaque soir et pendant toute l'année, à la disposition de l'élève qui aura obtenu aux compositions la première place de sa classe ou le premier prix lors des distributions annuelles dans les collèges nationaux et dans les pensions des deux sexes de Paris et de la banlieue. Cette loge est délivrée sur un bulletin signé du professeur en s'adressant trois jours à l'avance au bureau de location du théâtre, de midi à trois heures ». Artiste de l'illusion, mystificateur des puissants, Louis Comte, au bout de sa vie, invente tout simplement le spectacle pour enfants en faisant passer la prestidigitation, et donc une forme de mensonge, pour éducative et morale. Un tour de magie doublé d'un sens aigu du business.

Herschel Steinschneider,

dit Erik Jan Hanussen

(1889-1933)

La grande alliance entre l'idéologie nationale-socialiste et l'occultisme est un classique de la littérature historique. Périodiquement, on rejoue le complot hitléro-médiumique, mais tout n'est pas faux dans les histoires de personnages troubles qui gravitaient autour de Hitler.

Dans toute affaire de ce genre, il faut une bonne société secrète. En l'occurrence, le groupe de Thulé, fondé en 1912 sur la base du pangermanisme et de la supériorité de la race aryenne. Son nom provient de la ville mythique de Thulé, une contrée de l'époque romaine peuplée d'une race supérieure, qui sombra dans la mer : l'Atlantide des Teutons en quelque sorte. Cette société voit dans les Allemands ethniquement purs les descendants des habitants de Thulé et prône leur réunification.

Les insignes de Thulé sont le glaive germanique et le svastika. Cette croix gammée sera reprise par Hitler, c'est un symbole noir qui rappelle le paradis perdu des surhommes aryens. Parmi les nazis, deux hommes sont adeptes de la société secrète : Rudolph Hess et le théoricien des lois raciales Alfred Rosenberg. Le concept de Lebensraum (espace vital) vient aussi de Thulé.

Hitler prend ce qui l'intéresse dans ce corpus idéologique, mais se hâte de limiter l'influence du groupe : il veut régner seul et sans partage. Il se montre également réceptif à la magie noire et à l'astrologie, ce que tentera toujours de juguler Goebbels. Avant la guerre, un homme a une certaine importance : le mage Erik Jan Hanussen.

Il est né à Vienne en 1889 et se nomme en réalité Herschel Steinschneider.

Homme de spectacle, il commence sa carrière au cirque avant de bifurquer vers le music-hall. Il se dit aristocrate danois, présente un numéro de divination, prétend être médium. Hanussen se produit même à Paris en 1932. L'année suivante il fait un triomphe à Berlin, avec le coup de l'enveloppe : le grand Erik fait écrire une date sur une feuille. Celle-ci est enfermée dans une enveloppe. Le médium applique le tout contre son front et devine non seulement la date, mais ce qui s'est produit ce jour-là !

Hanussen n'hésite pas à donner des consultations très privées et très chères.

Plusieurs dignitaires nazis le rencontrent ; un écrivain, Ewers, le présente à Hitler. Hanussen est au sommet de sa gloire, il édite même

un journal

exclusivement consacré à lui.

Il se dit qu'il donne au futur maître de l'Allemagne des cours de manipulation des foules, d'hypnotisme de masse ! Goebbels n'aime pas ça et lance ses services sur la piste du mage, dont ils fouillent le passé. « Il est juif », assène le bon Goebbels à son Führer. Hitler se méfie, s'éloigne. Hanussen commet alors l'erreur, lors d'une séance de prédiction, de « voir » un grand bâtiment en feu, le Reichstag. Pour les nazis, le médium vient de dévoiler le projet de Hitler d'incendier le Parlement et de faire porter le chapeau aux communistes.

Hanussen vient de signer son arrêt de mort. Le 8 avril 1933, son corps à moitié dévoré par les loups est retrouvé dans une forêt. L'enquête conclut au suicide.

Hitler ne répugnera pas pour autant à recourir aux astrologues. Comme le Suisse Karl Krafft. Mais il ne fait pas bon faire le devin chez les nazis : Krafft est déporté après avoir osé prédire une défaite.

Fin de l'histoire des mages de Hitler ? Non, en 1963 un journaliste de Jours de France, Paul Bonnecarrère, fait une étrange rencontre lors d'un reportage sur Hassan II, roi du Maroc. Au dîner, un personnage à l'allure hindoue est assis à la droite du souverain. Ce dernier le présente : Ham Si Dern est son mage personnel. Gros, chauve, Dern affirme avoir 84 ans et être l'ancien conseiller occulte d'Hitler. Il glisse au journaliste estomaqué : « Vous savez, en 1941, j'avais dit à Adolf qu'il attaquait la Russie trop tard dans la saison, que l'hiver serait terrible. C'est la seule fois qu'il ne m'a pas écouté ! »

Ham Si Dern a un appartement à Paris, Bonnecarrère le revoit, lui propose un reportage, le mage affirme que Life lui a proposé un million de dollars et qu'il a refusé. Dans sa bouche ce n'est que « Adolf » par-ci, « Eva » par-là. Une intimité dont doute fortement le journaliste, persuadé d'avoir affaire à un dingue ou à un escroc. Mais lorsque le médium sort l'album de photos, il est stupéfait : sur tous les clichés, Dern pose avec Adolf, Eva, Hermann et compagnie, caresse Blondie, la chienne de Hitler, et semble au mieux avec le gratin du IIIe Reich.

Dern meurt en 1967, personne ne l'aura jamais interviewé.

FREDERICK LENZ

(1950-1998)

Comment, dans les années 1980, un brillant étudiant en lettres devient-il le principal gourou de toute l'industrie informatique américaine naissante et ce, grâce à un livre totalement délirant ? Escroquerie ou illumination collective ?

Né à San Diego, Californie, le 9 février 1950, élevé seul par un père tour à tour publicitaire, assureur puis maire de Stamford, Frederick Philip Lenz est docteur en littérature anglaise en 1978 à Stony Brook (New York), puis obtient d'enseigner dans différents établissements, dont la prestigieuse université d'Harvard.

Il bifurque quelque peu vers les philosophies orientales, abandonne les écrivains anglo-saxons pour enseigner les fondamentaux des religions non occidentales. Il se laisse séduire par un gourou répondant au joli nom de Sri Chinmoy qui, en 1972, l'accueille pour des séances de méditations un peu spéciales, dans un ashram du Queens.

Pour Chinmoy, Lenz est un recruteur et un orateur hors pair, au point qu'il est envoyé à San Diego, pour créer un « Centre Chinmoy ». Nous sommes en 1979 : Lenz abandonne donc sa carrière de professeur pour fonder une communauté. Il est rejoint par Mark Laxer, un ancien étudiant de Lenz à Stony Brook, qui racontera à la presse en 1993 qu'à cette époque, Lenz et lui vivaient « dans une communauté de cent personnes basée sur l'harmonie et où l'amour était partout

». Lenz commence à se comporter bizarrement avec les disciples de sexe féminin. En janvier 1981, il est convoqué à New York par Chinmoy, qui lui colle une rousse. Humilié, Lenz crée alors sa propre communauté, Lakshmi, et adopte comme nom de baptême « Atmananda ». Il fonde également trois sociétés écrans pour recruter encore et encore : Vishnu Travel, Lakshmi Distribution et New Light Productions. Il part à la conquête de toute la Californie. Il change plusieurs fois de siège social. En 1982, Lenz-Atmananda tombe dans le LSD, et son comportement inquiète : il prône le retour au désert, l'isolement, devient paranoïaque, agressif. En 1983, il s'autoproclame Zen Master Rama et publie

The Last Incarnation et une série d'albums de musiques planantes qui témoignent, selon lui, de ses pouvoirs surnaturels. Le premier incident grave se produit en février 1984 : Donald Cole, étudiant à l'UCLA, se suicide en laissant une note dans laquelle il déplore son incapacité à atteindre le niveau de perfection décrit dans le livre de « Master Rama ». Celui-ci organise en juillet de véritables shows, les Rama Seminars

Inc., et sa secte compte 1 000 membres !

À partir de 1985, Lenz se concentre alors sur la programmation informatique en poussant ses étudiants à s'investir dans ce domaine qu'il dit être bon pour la concentration. En février 1986, il lance Vishnu Systems, qui réunit des développeurs et des programmeurs de tous les coins des États-Unis. Lenz appelle ces gens-là sa « tribu mobile électronique ». En février 1987, Lenz et ses étudiants « élus » partent pour Palo Alto développer un nouveau cycle de «

Rama Seminars ». Le mois est désormais facturé 600 dollars par personne : il y a quatre cents candidats. À son retour, Lenz, abandonné par sa compagne, décide de quitter définitivement l'université de Stony Brook. Il dépense, au cours du seul mois de décembre 1987, un demi-million de dollars en publicité pour ses séminaires. C'est alors que les plaintes commencent à tomber, pour harcèlement sexuel et viol, mais aussi pour spoliation financière : certains étudiants ne possèdent plus rien, le maître leur vole leurs idées et même leurs bourses d'études !

Lenz-Rama change de stratégie : discrétion, infiltration, intégration. Ses sociétés-écrans, Advanced Systems Inc. et Infinity Plus Consulting, infiltrent toutes les sociétés informatiques de la côte Est. Lenz profite de l'aura californienne pour placer ses 250 disciples restants. L'université de New York lui prête même des locaux. En 1992, il réussit à organiser des séminaires «

informatiques et new-age » à 6 000 dollars le mois, tant à l'Est qu'à l'Ouest. Il n'apparaît jamais nulle part, joue la carte du secret : personne ne sait où il se trouve. Aucune enquête n'est diligentée contre lui à cette époque. Il divise pour mieux régner. En 1993, il tente de se débarrasser de ses vieux disciples en les isolant à Chicago, dans un immeuble, les affectant à des tâches inutiles, et, parallèlement, il raconte à de tout nouveaux adeptes, réunis à New York : «

Méfiez-vous d'eux [en parlant des disciples de Chicago], ils ont imaginé que des forces hostiles nous menacent, je ne sais pas d'où ils tiennent ces idées ! »

Plus tard, le FBI découvre qu'il possédait dix voitures de luxe et un jet privé. «

Plus vous faites d'argent, mieux vous méditez », tel est d'ailleurs le thème d'un de ses derniers séminaires... Rama-Lenz devient le gourou

de milliers de

patrons de PME informatiques naissantes. En 1997, paraît *Surfing the Himalayas: A Spiritual Adventure*, recommandé à l'époque par Bob Frankenberg, PDG de Novell, et Phil Jacksons, entraîneur des Chicago Bulls : son livre pourtant le plus ridicule, qui alors qu'il n'était qu'un tissu d'évidences, de notules tantriques et faussement profondes, fait un incroyable carton. La même année, Lenz publie la suite, *Snowboarding to Nirvana* : viennent à lui quantité de jeunes gens, étudiants adeptes des sports extrêmes. Le livre est suffisamment ambigu pour accréditer Lenz en champion de snowboard, ce qui est faux. Il y écrit que « le plus grand écrivain c'est Joyce » et que «

Snowboarding to Nirvana s'inspire des techniques d'écritures d'Ulysse ».

Comme souvent aux États-Unis, cette vie délirante est menacée par le fisc : depuis dix ans, l'Internal Revenue Service collecte et entrecroise de multiples renseignements, auxquels s'ajoutent des centaines de plaintes... L'étau se resserre autour du gourou numérique.

En juillet 1998, manquant un tournant, sa voiture pique dans Conscience Bay, non loin de sa maison de Long Island. Lenz se tue à quarante-huit ans.

L'autopsie révélera une dose massive de valium dans son corps. On a longtemps parlé d'un suicide.

Dans la maison de Lenz, peu après l'accident, une femme comme possédée, hurlante, fut retrouvée errante, ayant perdu la mémoire...

Le document

UN FAIRE-PART ANTIMAÇONNIQUE

Bordée de noir, cette carte postale revêt l'apparence d'un faire-part de deuil, mais celui qui l'a reçue a certainement esquissé un sourire.

Le triangle et les trois points, symboles maçonniques bien connus, pourraient à la rigueur orner l'annonce d'une tenue funèbre, en l'honneur d'un frère passé à l'Orient éternel.

Or, c'est d'un gouvernement dont on annonce le trépas : celui de Maurice Rouvier, Président du Conseil au moment où est adoptée puis appliquée la loi de 1905 portant séparation des Églises et de l'État. Aristide Briand, surnommé ici «

Son Éminence Aristide », l'homme au « Brillant » secours, a été le rapporteur de cette réforme capitale qui met fin à un siècle de Concordat avec Rome, mais que

la droite catholique considère comme l'œuvre maléfique des francs-maçons.

Rouvier est un « frère » en effet, initié à la loge « La Réforme », Orient de Marseille. Plusieurs de ses ministres partagent son engagement fraternel, comme Jean-Baptiste Bienvenu-Martin à l'Instruction publique (« La Clément Amitié

», Orient de Paris) ou le ministre de l'Intérieur Fernand Dubief, membre du Conseil de l'Ordre du Grand Orient de France de 1902 à 1905 : tous trois sont ainsi fusionnés en ce personnage mystérieux de «

Bienvenurouviermalvenumartindubief », dont le faire-part précise qu'il est « né Mimile ». C'est d'ailleurs un « Milistère » qui est mort et non un ministère.

Autant d'allusions au Président du Conseil antérieur, Émile Combes, le grand bouffeur de curés dont la politique anticléricale a rendu le Concordat inapplicable : on le retrouve un peu plus loin sous le surnom de « Sa Sainteté Comcombe Ier », antipape laïcard assisté de ses cardinaux « Jaurès-Crû »

(Jaurès), « Clément-le-Sceau du Bloc » (Clémenceau, figure du « bloc des gauches ») et « André de Lafiche » : le général André, ancien ministre de la Guerre, qui a provoqué la chute du cabinet Combes en janvier 1905, quand on a su qu'il fichait les officiers qui allaient à la messe.

Un dernier cardinal républicain, « Brisson Lesportes », renvoie directement au contexte dans lequel a été imprimé ce faire-part satirique : le très laïc Henri Brisson (« L'Écossaise », Orient de Paris), haut dignitaire de la Grande Loge et membre du Suprême Conseil du Rite écossais ancien et accepté, vient d'être élu président de la Chambre des députés en 1906, quand en application de la loi du 9

décembre 1905 les agents de l'État viennent procéder aux inventaires des églises, devenues biens communaux. Dans certaines paroisses, les cléricaux résistent et se retranchent, si bien qu'on fait appel aux pompiers pour briser les portes à coups de hache !

C'est justement cette crise et ces violences qui font tomber le gouvernement Rouvier, en mars 1906, « à l'âge de 13 mois et 10 jours

à la suite d'un embarras inventermielatoire »...

Utilisant le calembour et l'à-peu-près, ce document typique de l'antimaçonnisme et de l'antiparlementarisme pratiqués sous la IIIe République ne fait pas de détail, mêlant implicitement toutes les figures radicales et socialistes dans un vaste complot contre l'Église.

Or, aussi anticléricaux qu'ils soient, les républicains sont très divisés sur la

Séparation. Ni Combes ni Rouvier n'en étaient partisans, préférant utiliser le Concordat de Bonaparte pour contrôler et entraver les prêtres, et Jaurès a voulu une loi si modérée que son ami Briand et lui ont été traités de « socialistes papalins » par leurs alliés radicaux...

C'est d'ailleurs « Son Éminence Aristide » qui va sortir la République de la crise des Inventaires en appliquant la loi de 1905 avec souplesse, devenant le ministre des Cultes des gouvernements suivants – et le père de la laïcité à la française.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE

(XIe SIÈCLE)

LE TEMPS DES ASSASSINS

« Je ne vois plus son visage, mais seulement sa silhouette massive d'empereur de bronze, immobile devant le costume blanc de l'infirmière... Au-dessus, un avion brillant passe en ligne droite. Avec le geste millénaire de la main en visière, le Vieux de la Montagne le regarde s'éloigner, en protégeant ses yeux du soleil. »

Ainsi Malraux rend-il un hommage ému, dans son Miroir des limbes, à l'empereur qu'est désormais pour lui le Président Mao Zedong... Mais cette vénérable figure du Vieux apparaît en fait bien plus tôt, en 1298, chez Marco Polo, dans son Livre des merveilles. En Perse, dit-il, « entre deux montagnes, dans une vallée, le Vieux de la Montagne avait fait fortifier le plus grand jardin et le plus beau qui fût jamais vu, plein de tous les fruits du monde. Il y avait là les plus beaux palais et maisons qui jamais fussent vus, tout dorés et peints très joliment de tout ce qu'il y a de beau. Il y avait des conduits où couraient vin, lait, miel et eau. Le jardin était plein des damoiselles les plus belles du monde qui savaient sonner de tous les instruments, chantaient et dansaient si bien que c'était un délice. Et le Vieux laissait entendre que c'était là le Paradis. »

Un Vieux qui soigne sa légende : « Le Vieux dont je vous ai parlé a une cour grande et magnifique ; il fait croire à ces gens simples qui l'entourent qu'il est un grand prophète et c'est ce dont ils sont sûrs et certains. » Ces gens simples sont des enfants et adolescents transportés dans ce paradis après avoir été drogués. A-t-il besoin de « faire occire » tel de ses ennemis que le Vieux en fait sortir un de ces Hasisins – ainsi les nomme Marco Polo – après l'avoir endormi par un mystérieux et stupéfiant breuvage avant de le ramener dans la vie réelle.

Au malheureux ainsi revenu sur terre, il promet alors qu'il retrouvera ce Paradis une fois sa mission accomplie, dû-t-il y laisser la vie : « Par ce moyen, il a tant inspiré à son peuple le désir de mourir pour aller en Paradis, que celui à qui le Vieux ordonne d'aller mourir en son nom, il se juge bienheureux, ayant la certitude d'aller en Paradis. » C'est dire le dévouement aveugle de ses jeunes sbires, prêts à « assassiner » qui leur désigne leur grand-maître, rivaux politiques ou mécréants...

Le Vieux de la Montagne.

Pure légende ? Peu probable puisque le chroniqueur Joinville, lui-même Croisé et ami de Saint-Louis, donne un portrait précis du décorum dont s'entoure le

sheikh el-djebel lorsqu'il se risque hors de son repaire : « Quand le Vieil chevauchait, il était précédé d'un héraut portant une hache danoise à long manche, toute décorée d'argent, dans laquelle une grande quantité de couteaux étaient fichés et il annonçait : “Écartez-vous devant celui qui porte la mort des rois entre ses mains.” » Quelle part de réalité cette mise en scène morbide recouvre-t-elle ? Selon toute vraisemblance, à la fin du XI^e siècle, des membres d'une secte ismaélienne, sous la conduite de leur chef charismatique Hassan-i-Sabbāh, s'emparèrent de la forteresse d'Alamūt (le « repaire des vautours »), dans les montagnes de Perse : de là, ils se seraient taillé une zone d'influence couvrant Syrie et Iran. Leurs grands-maîtres y auraient alors régné en faisant planer sur leurs vassaux la constante menace de leurs Hasisins, tueurs fanatisés, aussi dangereux pour les musulmans que pour les chrétiens. Au point d'inquiéter Saladin lui-même, et jusqu'à Louis IX, de qui le Vieux exige tribut après la défaite des Croisés à Mansourah, en 1250. Saint-Louis ne se laisse pas impressionner, refuse de payer quoi que ce soit et réussit à nouer des liens d'amitié avec ce dangereux allié. Ce royaume ismaélite disparaît, semble-t-il, au XIII^e siècle, sous les coups des envahisseurs mongols, mais la figure du Vieux est définitivement imprimée dans la mémoire occidentale, d'autant que, la secte cachant à chaque fois le trépas de

son grand-maître, le mythe de l'immortalité du Vieux a fini par se répandre.

Quant aux terribles Hasisins, Croisés et pèlerins médiévaux les tiennent pour des tueurs fanatisés par ce breuvage du Vieux, et la tradition française, jusqu'à l'orientaliste Silvestre de Sacy, en 1806, verra dans le haschisch la source de l'inspiration funeste de ces assassins. Nombre de poètes du XIXe siècle français exaltent les vertus inspiratrices ambiguës du haschisch, du célèbre « club des Haschischins » de Baudelaire et de Nerval jusqu'à Rimbaud, annonçant sans ambages « le temps des assassins »...

On nous propose depuis quelque temps une meilleure étymologie pour ce mot : le terme assas, « assise », « fondement », les Assassiyoun étant alors des fondamentalistes musulmans décidés à défendre leur foi jusqu'au meurtre... Le fanatisme aussi est une drogue, surtout s'il ouvre les portes d'un paradis peuplé de vierges offertes.

SAVONAROLE

(1452-1498)

DU BON USAGE DE L'INNOCENCE ENFANTINE

« Laissez venir à moi les petits enfants », intime le Christ à ses disciples au moment où ceux-ci les écartent de lui. Forte parole, qui allait durablement alimenter, chez les chrétiens, l'idée de l'essentielle pureté de l'enfance, voire de son rôle messianique. Ainsi la désastreuse Croisade des enfants, menée, au début du XIIIe siècle, par un Nicolas de treize ans. Et la querelle qui, dans les années 1270-1280, traverse l'Église occidentale, avec Thomas d'Aquin lui-même comme protagoniste, sur la place des enfants dans l'Église et plus précisément l'âge où ils peuvent prononcer leurs vœux. Pour entrer en religion, conclut-on alors, l'enfant doit être capable de « savoir, vouloir agir », il doit être aussi capable « de détour », c'est-à-dire d'une forme d'astuce, et surtout, il doit avoir

« la liberté et le droit de pourvoir à son propre salut ». Treize ans, quatorze ans ?

Mais c'est bien vieux, aux yeux de Fra Gerolamo Savonarola, quand, deux siècles plus tard, dans la Florence agitée de la fin du Quattrocento, il entreprend d'appliquer au pied de la lettre la consigne christique pour appuyer sa politique de purification interne : dix ans suffisent pour faire partie de son auditoire.

Savonarole.

Certes porteur d'une naturelle inclination au péché, heureusement redressée par le baptême, l'enfant est avant tout vecteur de pureté, fait-il savoir. Le message passe : de deux à trois mille fanciulli assistent à ses prêches avec, selon les témoignages du temps, une vraie ferveur, qui tire des larmes de leurs auditeurs, ses partisans, d'ailleurs surnommés les piagnoni – les pleurnichards.

Hasard providentiel : cette tradition biblique est relayée par une autre, locale cette fois, qui fait des enfants les intercesseurs de la Cité auprès de Dieu. Double raison, donc, pour les placer en tête de procession, déguisés en anges, lors des grandes fêtes florentines, Pâques et Rameaux. Et c'est encore à eux qu'il revient, lors des carnivals de 1497 et 1498, d'alimenter les « bûchers des Vanités » avec instruments de jeux et de musique, parures, masques, livres impies, sculptures, tableaux malhonnêtes ou légers, que les enfants doivent confisquer, de maison en

maison, à Florence puis dans la campagne environnante – bûchers de pénitence dont les bienfaits doivent retomber sur la ville !

Pour discerner tant d'innocence dans les enfants de Florence, Savonarole est sans doute animé d'une foi indiscutable : les rues de Florence, en cette fin de siècle, étaient mises en coupe réglée par de tout jeunes voyous qui les barraient de perches pour rançonner les passants, quand ils ne se battaient pas à mort entre clans rivaux. Ces délicieux fanciulli disposaient d'ailleurs, dans l'Italie de la Renaissance, d'un assez curieux privilège qui leur permettait, entre autres exactions, de promener les cadavres de condamnés dans les rues de la ville, pour les exposer à une ultime humiliation publique, avant de les dépecer et les jeter au fleuve : ainsi à Florence en 1478 avec le corps de Jacopo Pazzi, à l'origine d'une conjuration contre les Médicis ; ou en 1476 à Milan, avec celui de l'assassin du duc de Milan, Gian Andrea Lampugnani, ou bien encore celui d'un usurier anonyme à Piacenza, pendant l'été 1478.

L'intuition de Savonarole, en ces années 1495-1498, est donc de canaliser – ad majorem Dei gloriam – la férocité des bambins. Fort habilement, il garde leur hiérarchie en la convertissant : on ne parle plus maintenant de chefs de bande mais de responsables d'unités de quartiers, d'arbitres, de prévôts... Les sinistres péages – les stili – sont transformés en collectes d'aumônes, les chants paillards se transmutent en hymnes religieux, les batailles de pierres laissent place à des rondes fraternelles... C'est que les enfants du Frère n'ont pas pris le « mauvais

pli » de leurs parents aux vêtements efféminés et aux cheveux longs. Devenus le

« fouet de cordes » qui écarte le mal, ils peuvent se substituer aux magistrats contre les blasphémateurs, joueurs, courtisanes... Et dans cette entreprise de moralisation forcée, leur est accordé le droit suprême, celui de désobéir à leurs parents « quand il s'agit d'affaires de religion »...

Mais le naturel, on le sait bien, revient en général à grande allure et les fanciulli de Savonarole retrouveront bien vite leur tempérament premier : quand le Frère, en 1498, lâché par les Florentins excédés, sera condamné à mort, ils essaieront de dépendre son cadavre, de façon à pouvoir, comme d'habitude, le dépecer.

Heureusement, le bûcher sauvera Savonarole de cette infamie...

La leçon, toutefois, ne sera pas perdue ; lors de sa révolution culturelle à lui, le Président Mao semble l'avoir eu en tête au moment de lancer ses jeunes gardes rouges à l'assaut des communistes qui avaient pris, eux aussi, le « mauvais pli ».

La « Confrérie italienne »

(XVII^e siècle)

UN RÉSEAU GAY SOUS LOUIS XIV

Dans les premières années du règne de Louis XIV, le vice ultramontain est l'apanage de l'aristocratie et la Cour devient une « petite Sodome ». Des diplomates, tels le vénitien Primi Visconti ou l'allemand Spanheim, des mémorialistes et des épistoliers, comme la Grande Mademoiselle et la princesse Palatine, en parlent à mots couverts. « Ce sont des choses qu'on voudrait ne pas savoir », écrit la cousine du roi, Mlle de Montpensier.

Pourtant, les noms des principaux « bardaches » sont connus : le prince de Condé, le duc de Gramont et son frère le comte de Guiche, le duc de Vivonne, le marquis de Manicamp, le marquis de Biran, le chevalier de Tilladet – cousin de Louvois – ou encore le chevalier Colbert, fils du ministre... Rien que du beau linge : selon un contemporain, il semble qu'il n'y ait que les gens du commun pour aimer les femmes...

Dans son Histoire amoureuse des Gaules, au chapitre « La France devenue italienne », Bussy-Rabutin explique que les dames sont si

faciles que les jeunes gens ne les regardent plus... Même si certains, beaux comme des dieux, s'amuse avec perversité d'être vainement recherchés par elles.

Vers 1678, Gramont, Guiche, Tilladet, Manicamp et Tallard décident de fonder une société secrète pour défendre et étendre une stricte homosexualité. Quatre «

grands prieurs » doivent établir les règles de l'Ordre et veiller à son bon fonctionnement. Ils sont vite choisis : Gramont, car il est duc et pair, Manicamp

« parce qu'il a plus d'expérience que quiconque dans le métier » et Tilladet en tant qu'ancien chevalier de Malte. On leur adjoint Biran qui a l'esprit délié...

Les quatre amis se retirent ensuite pendant deux jours à la campagne pour y élaborer les statuts de l'Ordre, avant de présenter le fruit de leur labeur à leurs amis.

Il est décidé que les membres porteront un insigne représentant un homme foulant une femme, parodie de l'ordre de Saint-Michel dont l'insigne montre le saint terrassant un dragon. Chaque candidat à « l'admission » devra être « visité

» par les quatre grands prieurs. Les candidatures affluent et, en 1681, le jeune comte de Vermandois, fils illégitime de Louis XIV et de Mlle de La Vallière,

demande à être reçu. Il a été perverti par le chevalier de Lorraine, principal mignon du duc d'Orléans, frère du roi. Compte tenu de son rang, Vermandois souhaite être dispensé des rites d'initiation, mais, comme il doit montrer l'exemple, il lui faut se plier. Il obtient cependant de pouvoir choisir le grand-maître qui doit le visiter et jette son dévolu sur Biran, au grand dam des autres.

Malheureusement, Vermandois se pique de prosélytisme et l'affaire parvient aux oreilles de Louis XIV qui le roue de coups et le somme de dénoncer ses complices. Gramont échappe à l'orage... À ceux qui s'en étonnent, Louis XIV

répond que le duc lui est devenu si méprisable que tout ce qu'il peut faire lui est indifférent !

La confrérie invertie ploie sous l'orage, mais ne rompt point. Peu de temps après, dans un bordel, Tilladet, le chevalier Colbert, Biran et La

Ferté sodomisent une prostituée, la ligotent et lui introduisent un feu d'artifice dans le vagin. Complètement ivres, ils partent ensuite à l'aventure et brisent un crucifix.

L'affaire est étouffée par Colbert qui a tout intérêt à faire oublier les frasques de son fils.

En juin 1682, une nouvelle affaire éclate dans une maison close de la rue aux Ours, où les mêmes comparses, « saouls comme des cochons », tentent de violer et tuent un petit marchand de gaufres. En pleine affaire des Poisons, la magistrature et l'Église pressent Louis XIV de sévir. Le roi, qui déteste le vice italien, est enclin à la sévérité mais la princesse Palatine rapporte que Louvois le fait changer d'avis. Le ministre fait valoir que ces messieurs, femmes au lit, sont de vrais lions sur le champ de bataille et que la France ne peut se priver d'officiers d'une telle bravoure.

Le roi cède, exile pour un temps certains pédérastes libertins, et condamne Biran à se marier...

CHARLES MANSON

(NÉ EN 1934)

TUEZ ! JE LE VEUX !

Qui est le plus coupable : celui qui tient la hache, ou celui qui la lui a placée entre les mains ? Cette question classique de criminologie résume parfaitement le cas de Charles Manson, qui n'est pas un tueur au sens strict du terme, mais celui qui pousse au crime, qui manipule : son arme à lui c'est l'esprit, la domination mentale.

Les grands génies du mal ont rarement des enfances dorées. Manson n'échappe pas à la règle. Sa mère a seize ans lorsqu'elle le met au monde, son père est un militaire afro-américain qu'il ne connaîtra jamais. Il n'a que cinq ans lorsque maman se lance dans un braquage qu'elle rate lamentablement. Manson est envoyé chez son oncle et sa mère ne le récupérera pas. La justice estime qu'elle est trop dépendante de l'alcool pour s'occuper de son enfant. Direction le centre spécialisé.

À quatorze ans, Charles tente quant à lui de braquer une épicerie : il est arrêté et envoyé dans sa première cellule. Il affirmera y avoir été violé.

Son existence de petit voyou le ramène souvent en prison. Après avoir

tâté du proxénétisme, sans succès, l'émission d'un banal chèque sans provision l'a renvoyé derrière les barreaux.

C'est au pénitencier de McNeil Island qu'il rencontre Alvin Karpis, un ancien ennemi public no 1 des années 1930. Karpis, dit Creepy (Flippant) en raison de son sinistre sourire, est un des seuls survivants de la bande Barker (voir Folle Histoire no 2). C'est aussi un bon musicien. Il apprend à Manson la guitare.

Preuve que l'on trouve de tout dans les prisons américaines, Charles va aussi faire la connaissance de Phil Kaufman, futur assistant des Stones, producteur, qui travaillera avec Emmylou Harris, Frank Zappa et Joe Cocker, entre autres.

Kaufman est un brin allumé puisqu'il volera le corps du musicien country Gram Parsons pour le brûler solennellement dans le désert en 1973.

Kaufman encourage Manson à persévérer dans la musique : il pense que le jeune homme ferait un bon songwriter (auteur interprète) et lui trouve du charisme. Il lui donne même le nom d'un producteur à Los Angeles. Mais lorsque Manson retrouve la liberté en 1967, c'est l'été de l'amour en Californie, tout est permis.

Il est un hippie, fréquente le quartier en vogue de Haight-Ashbury à San Francisco, puis va à Los Angeles, où il fonde une petite communauté baptisée «

la Famille ». Les voisins ont trouvé un autre surnom : « the garbage people » (les gens des ordures) car ses membres fouillent les poubelles pour se nourrir.

Manson use de son charisme pour recruter des adeptes : il leur affirme être la réincarnation du Christ, clame que la fin du monde est proche, qu'elle sera provoquée par les Noirs. Ceux-ci perdront tout en voulant prendre le contrôle du monde, ils se tourneront vers lui, Charles Manson, pour qu'il les guide.

Manson attire des jeunes femmes, pioche son message dans les œuvres des Beatles. Il est Jésus, tout est écrit dans l'album blanc du quatuor anglais !

Manson voit sa carrière frémir, il compose un titre pour Dennis Wilson, le batteur des Beach Boys, Neil Young lui trouve du talent. Or sa chanson est réécrite par Wilson, et il n'est même pas crédité sur l'album des Beach Boys...

Amer, furieux, il squatte une maison avec « la Famille », offrant comme loyer une des filles ou un disque d'or des Beach Boys qu'il a reçu en cadeau.

C'est un être manipulateur, doué, qui séduit en composant une chanson pour chaque membre de « la Famille ». Il enregistre un disque en 1969, *Lie : the love and terror cult*, trente-six minutes de ballade folk.

Manson se drogue, apparaît de plus en plus halluciné. Il persuade ses disciples que la guerre raciale va éclater, décrypte l'album blanc des Beatles : « Tout est là

», dit-il, les yeux fous. Il veut la gloire, il a une adresse, un contact : Terry Melcher, le fils de l'actrice Doris Day, un producteur qui a vaguement envisagé de produire son disque et de tourner un documentaire sur « la Famille ». Melcher a lancé les Byrds aux États-Unis, il vit au 10050 Cielo Drive avec sa compagne Candice Bergen.

Manson s'y rend, il insiste, veut voir Melcher. Le gardien s'agace, repousse ce hippie chevelu au regard inquiétant. Il tente de lui expliquer que le producteur n'habite plus ici, que la maison est désormais occupée par M. Roman Polanski et Mme Sharon Tate. Manson s'en va, le gardien avertit Melcher qu'un homme quelque peu exalté le cherche, Sharon Tate est inquiète. Le producteur pense

calmer Manson en assistant à un concert du prophète et de « la Famille » dans leur ranch en ruine de la Vallée de la Mort. Manson est fou de rage : Melcher n'a amené aucun équipement pour enregistrer la session.

Alors, son prêche se fait plus violent. Il en est sûr, il faut frapper les premiers, obliger les Noirs à se démasquer, les provoquer, déclencher le Grand Soir. « Tue

! Tue », lance-t-il à ses ouailles. Il a choisi sa cible : ceux qui vivent au 10050

Cielo Drive.

Le 9 août 1969, dans la nuit, Charles Tex Watson, Susan Atkins, Linda Kasabian et Patricia Krenwinkel entrent dans la villa. Sharon Tate passe la soirée avec des amis, son mari est en tournage. Watson hurle : « Je suis le diable, je suis ici pour faire le boulot d'un diable. » Cinquante coups de couteau, dont seize pour la seule Sharon Tate enceinte de huit mois, une dizaine de balles, pour quatre morts. En

partant, avec une serviette trempée dans le sang d'une victime, ils tracent le mot « Pigs » (Cochons) sur la porte d'entrée. Le lendemain soir, Manson envoie encore ses tueurs gavés de LSD dans une autre villa : un couple est sauvagement assassiné.

Il faudra que Susan Atkins soit arrêtée pour un autre motif et qu'elle se vante de ces tueries pour que la police interpelle Manson et « la Famille ». Linda Kasabian, qui n'a pas tué mais faisait le guet, négocie ses aveux contre une peine légère. L'Amérique découvre à la une des journaux le visage de Charles Manson.

Celui-ci et ses tueurs sont condamnés à mort, mais la Californie vient de bannir la peine capitale et toutes les sentences antérieures à 1972 sont commuées en prison à vie.

Manson va obtenir la gloire. Un chanteur va accoler la légende glamour et la face noire de l'Amérique pour se faire un beau pseudonyme : Marilyn Manson, qui pousse même la provocation jusqu'à enregistrer son album dans la maison du drame.

Le prophète donne des interviews, se grave une petite croix gammée entre les deux yeux. À quatre-vingts ans, il a failli se marier, mais lorsqu'il a compris que sa fiancée, de cinquante-trois ans plus jeune que lui, espérait récupérer et exposer son corps après sa mort, il a rompu : « Elle n'a rien compris, je suis immortel. » En mai 2015, une série télévisée, Aquarius, retrace la carrière de Manson, l'homme qui murmurait à l'oreille des tueurs !

JIM JONES

(1931-1978)

vk.com/club154894262

LE PAPE ROUGE

Les évangélistes américains ont, dès le XIXe siècle, trouvé le bon filon.

Enflammés, malins, convainquants, ils prêchent inlassablement la bonne parole et le don. Le don sonnante et trébuchant bien sûr, celui qui va sur leur compte bancaire. Il y a eu des guides spirituels de toutes sortes : des miraculés, des miraculeux, des possédés, des possessifs, des adeptes de l'Amérique blanche ou du Black power... Mais la trajectoire du Révérend Jim Jones est à part, singulière, tordue jusqu'à la mort.

Le futur prédicateur n'a pas eu l'enfance chaotique de bien des génies du mal.

Non, il est né dans une famille normale. Il a grandi normalement dans l'Indiana, Jones. Tout juste enjolive-t-il un peu ses origines en prétendant descendre des Indiens Cherokee par sa mère. La religion l'attire ; il fonde sa propre Église, jugeant qu'on ne sert jamais mieux Dieu qu'en étant chez soi. Sa communauté est baptisée le « Temple du peuple ».

Jim Jones, en effet, est un progressiste : il a même été proche du Parti communiste américain, ce qui en 1951 est très mal porté. Son credo relève autant du marxisme que du christianisme. Il prône la réconciliation des races, l'égalité, la justice sociale. Son influence croît, son pouvoir sur les membres de son Église aussi. On commence à parler de lui, des personnalités de la gauche américaine s'intéressent à ce pasteur aux prêches enflammés qui remplit chaque dimanche son temple d'Indianapolis.

De 1961 à 1963, il séjourne au Brésil comme missionnaire, va et vient dans tout le pays, visite les tribus reculées, les orphelinats. Revenu aux États-Unis, il est ordonné pasteur d'une congrégation majeure, « les disciples du Christ », une Église très sociale, en pointe sur le combat pour l'égalité raciale. Indianapolis est trop petite pour lui, il goûte de plus en plus à la célébrité, il aime ce pouvoir qu'il détient lorsqu'il fait son sermon et que la communauté entière l'écoute. C'est à cette époque que Jim Jones devient le prophète, le maître : il se fait appeler

«

Père ».

Vers l'Ouest, jeune homme ! L'apostrophe des pionniers est pour lui. Il

embarque une centaine de disciples et va établir son Église en Californie.

Comme la religion rapporte des centaines de milliers de dollars, il achète un

temple, des immeubles, affrète des cars pour que ses ouailles recrutent de nouveaux fidèles et quêtent dans les rues de San Francisco. Ceux qui n'ont pas d'argent travaillent gratuitement pour la gloire de Dieu et de Jim Jones, les autres contribuent généreusement.

En ce début des années 1970, Jones fait le bonheur des journaux en prêchant un

« socialisme apostolique ». Il s'affiche avec le gouverneur de Californie, reçoit des messages d'amitié du vice-président des États-Unis. On le nomme à la tête de la commission des Droits de l'Homme d'Indianapolis. En Californie, on lui confie la tutelle de pupilles de l'Aide sociale : il siège au conseil d'administration des services d'assistance. Ses sermons sont retransmis à la télévision. On y découvre un beau brun à la mâchoire carrée, aux épaules larges, un pasteur qui porte des lunettes noires comme une rock-star.

Il décide de donner dans le miraculeux, met en scène des extractions de glandes cancéreuses à mains nues ! En fait, il s'agit d'un tour de passe-passe à base d'entrailles de poulet. Il crie « Lève-toi et marche » à une fausse paralytique. Et ça marche : le « Temple du peuple » rassemble 20 000 fidèles. Jane Fonda lui écrit, c'est la gloire !

Mais la gloire attire autant les naïfs que les sceptiques. La presse s'en mêle, le magazine New West publie une enquête sur « l'Église à Jim » et montre l'envers du décor : les adeptes sont maltraités, ils doivent subir les interminables sermons du « Père », sont séparés de leurs enfants, humiliés, escroqués, spoliés. Des adeptes qui ont réussi à fuir le « Temple du peuple » témoignent : Jones organise même de grandes séances publiques d'autocritique avec confessions et larmes, façon Staline !

Sale temps pour le prophète. D'autant plus que l'État décide de mettre son nez dans toute cette affaire. Un petit contrôle fiscal pour le Temple est diligenté en 1977. Ça sent le roussi, mieux vaut mettre un peu de distance entre les États-Unis et la lucrative entreprise du gourou.

Jim Jones et 900 adeptes vont donc s'établir au Guyana, l'ancienne Guyane britannique, devenue république progressiste en 1970. À

partir de 1973, Jim Jones prépare l'installation d'une communauté agricole, sociale et chrétienne dans un morceau de jungle. En toute humilité, il la baptise « Jonestown » et prédit qu'elle seule sera épargnée par l'apocalypse nucléaire qui ne saurait tarder, même si le FBI, la CIA et les nazis conspirent à la perte du « Temple du

peuple »... D'ailleurs pour être sûr que ses adeptes partagent son point de vue, il leur a retiré leurs passeports et leur argent. La secte, qui perçoit les pensions des fidèles, est riche à millions. Isolés au milieu d'une jungle hostile, à des kilomètres de la civilisation, les adeptes de Jones sont à sa merci.

Mais les familles restées aux États-Unis réclament une enquête. Leo Ryan, membre de la Chambre des représentants, décide de se rendre sur place, avec des journalistes. Le 15 novembre 1978, il arrive au Guyana et finit par accéder à Jonestown. Durant trois jours, il partage la vie des adeptes : ces gens-là ont l'air heureux, même si Jones est un peu bizarre... Ryan et les journalistes ne sont pas loin de considérer les plaintes des familles comme exagérées. Mais de nombreux adeptes viennent voir le représentant, demandent sa protection, veulent rentrer aux États-Unis avec le congressman. Jones est furieux, il hurle : « Mensonges, mensonges ! » Un de ses sbires tente de poignarder Leo Ryan.

Les candidats au départ rejoignent le représentant sur un petit aérodrome. Mais parmi eux, s'est glissé un fidèle qui abat Leo Ryan. Un groupe armé arrive et tire sur tout le monde, achevant même les blessés.

Jones le sait, il ne lui reste que quelques heures avant que l'armée américaine ne débarque. Il ordonne le suicide collectif qu'il avait déjà répété en faisant ingérer du faux cyanure à ses adeptes. Lorsque l'armée arrive à Jonestown, elle découvre 908 corps, dont ceux de 300 enfants. Jim Jones est assis sur une chaise, une balle dans la tête, le revolver à côté de lui.

L'affaire suscite des interrogations : des victimes ont été abattues, n'ont pas absorbé le mélange fatal de jus de raisin et de cyanure. Les thèses fleurissent : la CIA aurait utilisé le camp comme un centre d'expérimentations médicales. Sur les lieux, le FBI trouve un magnétophone. La bande est terrifiante : on y entend Jones prêcher une dernière fois. « N'ayez pas peur, la mort est une amie ! » Des gens pleurent, Jones les fait taire, puis il conclut : « Nous commettons un acte de suicide révolutionnaire en protestation contre les conditions de ce monde inhumain. » Le reste n'est que râles d'agonie suivis d'un long

silence.

DAVID KORESH

(1959-1993)

WACO, TEXAS

Après cinquante et un jours de siège, une secte, barricadée dans une ferme, finit par partir en fumée lors de l'assaut : 86 morts, dont 21 enfants et 4 agents de l'ATF (Bureau fédéral des alcools, tabacs, armes à feu et explosifs), 20 blessés et seulement neuf survivants.

Tels sont les faits bruts. Derrière ces chiffres dramatiques, il y a un homme, une personnalité étrange, celle de David Koresh. Son vrai nom est Vernon Wayne Howell.

Notre messie est né dans un foyer chaotique. Sa mère a quinze ans, son père est inconnu, il est élevé par ses grands-parents. Dyslexique, mauvais élève, il est viré de plusieurs écoles. Les autres enfants se moquent de lui, le surnomment «

Vernie », ce qui signifie « le Retardé ». Il se réfugie dans la lecture de la Bible, dont il est à douze ans capable de citer des livres entiers. Une Bible dont, en bon adventiste, il ne retient que l'Ancien Testament et ses principes quelque peu rigides : la possibilité de vendre sa fille cadette en esclavage (Genèse), celle de tuer un footballeur car toucher la peau d'un porc mort rend impur (Lévitique)...

Howell-Koresh tente de devenir une rock-star, mais échoue complètement. En 1981, il rejoint les Davidiens, un groupe religieux issu de l'Eglise adventiste du Septième Jour, à Waco, Texas. Fondée en 1935 par un certain Houteff, la communauté repose sur la croyance que la fin du monde aura lieu le 22 avril 1959. Ce jour-là, mille Texans se rassemblent au Mont-Carmel. Déception ! Pas de pluie d'étoiles, ni de lune noire, et encore moins de retour de Jésus sur un chariot de feu. Chacun rentre chez soi ou suit un nouveau prédicateur, Ben Roden.

Lorsqu'il rejoint les Davidiens, Howell prend le nom de David Koresh : nom de baptême ambitieux car Koresh est la forme hébraïque de Cyrus, le roi de Perse qui conquiert la Mésopotamie et permet aux juifs exilés à Babylone de rentrer dans leur pays. Le jeune adepte tente de devenir le nouveau prophète. Il séduit Lois, la

veuve de Roden, déclare avoir le don de double vue. Mais Roden

junior, qui se verrait bien reprendre le job paternel de guide spirituel, le vire révoluer au poing

! Koresh embarque 25 disciples et va bouder à deux kilomètres de là.

En 1987, Roden fils défie Koresh dans un concours de résurrection des morts : Koresh gagne en investissant Waco avec ses fidèles armés. Roden II déguerpit, avant d'être interné dans un asile psychiatrique. Koresh est le nouveau messie. Il se déclare polygame, décrète qu'il a droit à 140 femmes et rachète la ferme de Waco.

Koresh est le roi du prêche. Durant toute une nuit, il vocifère en scène, accompagné de sa guitare : mélangeant allègrement la musique métal et la Bible, il agresse le bon goût et les oreilles, hurle, brandit fusil et livre sacré. Il transforme la ferme en camp fortifié, assène qu'il faut se préparer à l'Apocalypse. Pour ses adeptes, la vie est rude : travaux des champs, séparation stricte des hommes et des femmes, pas de climatisation, pas d'eau courante et tous les biens reviennent à la secte... Seule distraction, la projection en boucle sur grand écran des trois films préférés de Koresh : Platoon, Hamburger Hill et Full Metal Jacket. Ambiance joviale assurée !

Koresh est un malin. Pas question, pour lui, de subir ce régime spartiate. Quel est l'intérêt d'être le gourou si on doit vivre comme un vulgaire disciple ? Il s'érige en Jésus pécheur ! C'est une technique imparable : pour pouvoir combattre le mal, il faut bien savoir de quoi on parle, donc tester soi-même tous les péchés, surtout le pire, celui de chair. D'ailleurs, il décrète qu'il est le seul autorisé à coucher avec les Davidiennes, le seul à avoir le confort, la télévision, le seul à manger ce qu'il veut... Un gourou qui se permet tout !

En 1992, le temps se gâte pour David. D'abord parce qu'il est contesté, certains disciples voulant devenir prophètes à la place du prophète. Et ensuite parce que la police commence à s'intéresser aux Davidiens. Se préparer à l'Apocalypse est bruyant et des voisins se plaignent des bruits d'armes automatiques. Ce n'est pas discret non plus : transformation des bâtiments, sécurisation, achats d'armes...

De plus, quand l'ex-mari d'une Davidienne alerte le gouverneur du Texas en vue de récupérer sa fille, les autorités envisagent d'aller jeter un œil chez les fous de Dieu. Après quelques mois d'enquête, la conclusion des investigateurs est nette : les Davidiens constituent une menace pour la société.

Le 28 février 1993, les agents de l'ATF investissent en nombre les

alentours de

la ferme. Ils se présentent à la porte. Koresh et son beau-père officiel – les 139

autres ne sont pas dûment répertoriés par l'état civil – ouvrent la porte. C'est à partir de là que les versions divergent. Selon les Davidiens, les fédéraux ouvrent le feu immédiatement ; selon les autorités, Koresh claque la porte et des coups de feux éclatent depuis la ferme.

Nul n'imagine alors que cette journée marque le début d'un siège qui va durer cinquante et un jours. Un premier assaut a lieu, appuyé par un hélicoptère : huit agents tentent d'entrer dans les bâtiments, quatre sont tués. Des Davidiens ont été abattus aussi et la controverse va s'amplifier.

Les négociations sont difficiles. Les professionnels de l'ATF ne savent comment raisonner Koresh, un mystique exalté, un gourou qui tient fermement ses ouailles. Des enfants et des femmes sont relâchés. Ils sont débriefés par les fédéraux. Ceux-ci se rendent compte que Koresh est un redoutable manipulateur

: il a persuadé les Davidiens que Dieu lui parle, qu'il lui a demandé de ne pas sortir, que le combat contre les forces du mal a commencé. En T-shirt blanc, mal rasé, le regard dur, Koresh accorde une interview à CNN. Le FBI décrète ensuite le black-out complet.

Le 19 avril 1993, c'est l'assaut final. Les grands moyens ont été déployés : chars d'assaut, hélicoptères et gaz lacrymogènes. La ministre de la Justice, Janet Reno, a autorisé l'action sous la pression du FBI, craignant un suicide collectif de la secte. Lourdemment armés, disposant de réserves de vivres, de groupes électrogènes et d'eau, Koresh et ses disciples soutiennent un siège qui met à mal l'image de l'État.

Le feu se déclare : en quelques minutes, Waco n'est plus qu'un brasier. La dépouille de David Koresh est identifiée à quinze heures quarante-cinq, parmi des dizaines de cadavres plus ou moins calcinés. Les Davidiens survivants entrent en prière et pleurent leur messie. Tout est réuni pour qu'éclate un scandale et que se répandent les plus folles théories.

Dans un pays où l'intervention de l'État fait bouillir le sang héréditaire du pionnier seul face à la nature, le défunt Koresh prend rapidement figure de martyr. Même Bill Clinton affirme regretter d'avoir autorisé

l'opération. Les moyens disproportionnés mis en œuvre pour réduire la secte sont dénoncés, on raconte un peu n'importe quoi du côté des amis de Koresh : il aurait été achevé d'une balle dans la tête, le gaz employé aurait mis le feu à la ferme, les tanks ont

écrasé des enfants...

Par-delà la mort, David Koresh aura poursuivi son œuvre. Il inspire un certain Timothy McVeigh qui fait exploser le building fédéral d'Oklahoma City le 19

avril 1995, jour anniversaire de l'assaut final à Waco : 168 morts, 680 blessés (Voir Folle Histoire no 3). « J'ai vengé Koresh », déclarera McVeigh.

LUC JOURET

(1947-1994)

CRIME SOLAIRE

Depuis leur élimination en 1314, les Templiers hantent les imaginations, au point que certains s'emploient à les faire renaître. L'Ordre Rénové du Temple est ainsi fondé en 1970 : il a pour ambition de relancer l'authentique ordre du Temple et se déclare le « gardien de l'Ésotérisme Chrétien, c'est-à-dire de l'Ésotérisme universel ». Quant à leur doctrine, elle mélange esprit new-age, mysticisme chrétien, symbolisme et volonté de purification.

En 1983, l'Ordre Rénové du Temple est présidé par le Belge Luc Jouret.

L'homme est né en 1947 au Congo belge. Médecin homéopathe, féru et ardent défenseur de médecines alternatives comme la naturopathie et la macrobiotique, Jouret donne des conférences dans le monde entier. Gourou de l'écologie et des médecines parallèles, il défend la méthode de guérison à mains nues des sorciers philippins. Mais son accession à la tête de l'ORT est éphémère : un de ses concurrents l'attaque, lui reproche de ne pas avoir été initié. Il est exclu de l'Ordre et se tourne vers un de ses amis, le sulfureux Joseph Di Mambro, dit « Jo

», né à Pont-Saint-Esprit en 1924.

« Jo » est horloger, mais il se dit médium. Il appartient à l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix. Il affirme que Jacques de Molay, le

grand-maître des Templiers brûlé en 1314, parle à travers lui. Plus prosaïquement, il a été poursuivi en 1971 pour émission de chèques sans provision... Il s'est réfugié en Suisse où il a fondé diverses communautés sectaires comme la Golden Way.

Jouret n'a plus d'Ordre à diriger, Di Mambro a des structures mais veut aller plus loin. Les deux s'unissent et fondent « l'ORT-Tradition Solaire », qui deviendra « l'Ordre du Temple Solaire ».

Jeter un œil sur l'épais règlement de l'OTS expose à un sévère mal de tête : «

Hormis l'enseignement donné [...] aucun autre enseignement, doctrine, théologie, philosophie, théorie ou concept à caractère spirituel, initiatique, ésotérique ou métaphysique, ne peut être propagé, dispensé ou introduit par quiconque à l'intérieur de l'Ordre TS.

« L'Ordre reconnaît et rassemble une élite spirituelle afin de la préparer, par l'étude des Hautes Sciences, à participer à des Travaux en vue de perpétuer la

Conscience UNE et la VIE dans le temps et l'espace. »

Au travers des divers commandements, les adeptes de l'OTS sont « invités » à remettre leurs biens matériels pour faire triompher l'Ordre dans le monde. Ils se rendent d'un pays à l'autre sur ordre, de la Martinique, lieu de refuge, au Canada, lieu de sauvetage quand la fin des temps viendra. Ils entassent provisions et armes, construisent des abris souterrains pour passer le cap de l'Apocalypse. Au Jour de l'Appel décidé par le couple Di Mambro-Jouret, les chevaliers convoqués se rendront en Suisse.

Di Mambro est l'ordonnateur du Temple, Jouret en est « l'illuminé », tous leur doivent obéissance. Les comptes de l'OTS sont florissants. Jouret recrute et cible ses proies : des gens aisés mais manipulables, bien installés dans la société, considérés. L'estimation haute du nombre de membres de la secte est de 350

affiliés à travers le monde. L'un d'entre eux est Michel Tabachnik, célèbre chef d'orchestre suisse, passionné d'ésotérisme et de mysticisme. Ce sont ses écrits, les Archées, qui constituent l'enseignement réservé à l'élite de l'Ordre. Di Mambro organise de grandes cérémonies dans lesquelles se produisent des apparitions – en fait c'est sa femme avec quelques fumigènes. « Jo » affirme fertiliser une jeune toxicomane avec une « épée christique ». Elle est sa

maîtresse et il l'a mise enceinte, pas de « conception théogamique » là-dessous...

En 1991, des voix commencent à se faire entendre et elles n'ont rien de divines : la dérive sectaire de l'OTS inquiète le Canada qui enquête en France. De riches donateurs se demandent où va l'argent, exigent des comptes. Accusés de s'enrichir, de dépouiller les adeptes, Jouret et « Jo » décident de tirer le rideau.

Ils ont préparé leur coup, parlent depuis un an d'un « transit cosmique » qui ne peut s'accomplir que par le suicide. Au début du mois de septembre 1994, un message est adressé à plusieurs disciples sélectionnés : ordre leur est donné de se rendre dans un endroit précis pour une cérémonie rituelle liée au solstice d'hiver.

Le 30 septembre 1994, à Morin Heights (Québec), dans une cabane incendiée grâce à un dispositif de mise à feu par téléphone, cinq corps sont retrouvés, carbonisés. Trois adeptes ont été assassinés, deux se sont suicidés.

Le 5 octobre, à Salvan et à Cheiry en Suisse, ce sont quarante-huit cadavres qui sont retrouvés. Même forme de suicides-assassinats : les meurtriers exécutent leurs victimes avant de s'asperger de white-spirit et de se jeter dans le feu en se tirant une balle dans la tête. Parmi les corps gisent Joseph Di Mambro et Luc

Jouret. Les guides spirituels ont fait envoyer trois cents lettres à diverses personnalités dont Charles Pasqua, alors ministre de l'Intérieur. La missive, qui commence par « très cher Charlie », accuse le gouvernement français de persécution.

Le 16 décembre 1995, seize corps gisent encore, disposés en étoile, au Val d'Enfer, un lieu-dit du massif du Vercors en Isère. Parmi eux, se trouvent Édith Vuarnet, fille du champion de ski Jean Vuarnet, et son fils. Les élus du voyage cosmique ont été aspergés d'essence, tués puis brûlés, leurs meurtriers se sont suicidés.

Un quatrième sacrifice a lieu en décembre 1997, à Saint-Casimir au Québec : cinq membres de la secte se suicident.

C'est à partir de cette affaire que la question des dérives sectaires a été prise au sérieux. Le niveau socioculturel des victimes a joué. Difficile de comprendre comment la femme d'un ancien champion de ski bâtisseur d'Avoriaz, un inspecteur de la PJ parisienne, un haut fonctionnaire des douanes, aient pu se laisser manipuler ainsi.

Michel Tabachnik sera le seul à comparaître devant un tribunal. Le guide spirituel sera relaxé.

LA CARICATURE

UN BANQUET CAGOULARD

Peu de sociétés secrètes utilisent réellement la cagoule, qui est plutôt l'apanage des confréries chrétiennes de pénitents et des mouvements semi-clandestins comme le Ku Klux Klan. Mais cet accessoire qui dissimule le visage des adeptes est devenu à ce point l'emblème du secret qu'il sert à tous les dessinateurs pour figurer un conspirateur. Très présente dans la presse satirique des années 1930, cette figuration vient tout naturellement sous le crayon du caricaturiste amateur chargé d'illustrer le menu du banquet annuel de la Sûreté, en 1937.

L'ancienne Sûreté générale, devenue Sûreté nationale en 1934, est véritablement la police politique de la République, comme le rappellent les deux poulets en chapeau melon au-dessus du personnage cagoulé. Elle s'est d'abord occupée des bombes anarchistes et des tentatives de restauration royaliste, avant d'étendre son activité aux menaces nouvelles : menées bolchévistes, espionnage international, ligues factieuses et groupuscules séditionnels qui puisent leur inspiration dans le Reich hitlérien ou l'Italie mussolinienne. Le régime fasciste, en particulier, se montre très généreux envers un groupe dissident de l'Action française, qui trouve le vieux mouvement monarchiste trop passif en ces temps de Front populaire et de grèves menaçantes : l'Organisation secrète d'Action révolutionnaire nationale (OSARN), devenue OSAR puis CSAR sur les vieilles machines à écrire du ministère de l'Intérieur. Ce prétendu « Comité secret d'Action révolutionnaire » prépare une prise du pouvoir par la force, stocke des armes et rend épisodiquement service à Mussolini en éliminant physiquement des opposants italiens réfugiés en France, comme les frères Rosselli, abattus le 17 juin 1937. Le CSAR est également soupçonné dans le mystérieux assassinat de l'ingénieur Navachine, financier franc-maçon et prosoviétique, exécuté lors de sa promenade quotidienne le 25 janvier 1937. C'est encore une machination du CSAR qui aboutit à l'attentat dirigé contre la Confédération générale du Patronat français, le 11 septembre 1937, manipulation visant à retourner l'opinion contre les fauteurs de troubles marxistes...

Les membres du CSAR non plus ne portent pas de cagoule, mais leurs intrigues secrètes et leur goût du complot leur ont valu le surnom de « cagouleurs » et la

Sûreté a passé l'année à perquisitionner leurs caches d'armes. « N'était pas cagouleur qui voulait. Les impétrants étaient d'abord l'objet d'une

enquête, sévère. Ils devaient ensuite prononcer un serment rituel. Deux membres de l'organisation allaient les chercher dans un endroit convenu, leur bandaient les yeux, les conduisaient, en automobile, en pleine nuit, dans un lieu qui leur était caché. Leur bandeau leur était alors enlevé et ils devaient jurer théâtralement, sur deux épées croisées et un drapeau tricolore, "fidélité, obéissance et secret absolu à l'association". Tout manquement à ce serment était immédiatement puni de mort », témoigne le commissaire Belin dans son autobiographie, Trente Ans de Sûreté nationale.

Avec ses collègues de la « Surtanche », il a sans doute l'impression d'avoir bien mérité ce banquet de fin d'année dont le menu tourne ainsi en dérision la Cagoule. Pourtant, les policiers n'ont arrêté que des comparses et le principal animateur du mouvement n'a guère été inquiété : le polytechnicien Eugène Deloncle, homme d'affaires et homme de réseaux, qu'on retrouvera dans les milieux collaborationnistes dès 1940, puis à la tête du Mouvement social révolutionnaire (MSR) dont il rêvera de faire le parti unique de la France pétainiste.

Sous l'Occupation, la proximité des anciens cagouleurs et des milieux d'affaires va faire naître la rumeur de la Synarchie, ou Mouvement synarchique d'Empire, société occulte ambitionnant de contrôler tous les leviers du pouvoir, étatiques et économiques. Restrictions alimentaires obligent, aucun menu de la Sûreté n'évoquera, fin 1941, les ripailles secrètes des synarques.

SÉNÈQUE

(Ier SIÈCLE)

UN ADO PYTHAGORICIEN

Dans la Rome du Ier siècle apr. J.-C., la philosophie est d'abord l'affaire des aristocrates, à qui la concentration du pouvoir dans les mains de l'empereur et de ses affidés laisse désormais des loisirs. Eux qui, pendant des siècles, ont fermement tenu les rênes de la puissance politique, doivent maintenant apprendre la résignation. Qu'ils vont camoufler derrière un masque digne et respectable, celui de la recherche de la sagesse. Depuis toujours, certes, les jeunes patriciens ont coutume de parachever leurs études par un séjour auprès d'un ou de plusieurs maîtres de philosophie grecque, de préférence à Athènes où ils font, une fois pour toutes, le tour des Écoles les plus prestigieuses : Lycée, Académie, Portique... On peut ainsi, en deux ans maximum, y puiser les savoirs et les techniques nécessaires à

l'éloquence politico-judiciaire avant de rentrer à Rome se livrer définitivement aux seules affaires vraiment sérieuses, celles de la politique. Mais maintenant que le cursus honorum traditionnel – la carrière des honneurs – s'est vidé de son sens et que l'empereur distribue à son gré les charges qui, il y a peu, faisaient l'objet de terribles joutes électorales, ces jeunes aristocrates peuvent être tentés de s'investir plus longuement dans leurs études philosophiques.

C'est ainsi que se prend au jeu, dans les années 20 apr. J.-C., le jeune Lucius Annaeus Seneca, fils d'une excellente famille : père professeur d'éloquence, oncle préfet... Et le plus grave, c'est que le jeune Sénèque ne trouve rien de mieux que de s'enticher d'une philosophie étrange, celle des disciples de Pythagore, vieille secte à prétentions mathématiques qui s'appuie en particulier sur une doctrine mal vue à Rome, celle de la métempsycose... Avec pour corollaire des interdits alimentaires compliqués, dont le plus spectaculaire est l'interdiction de manger de la viande. Pour éviter, disent les Pythagoriciens, de tomber, selon les mots mêmes de Sénèque, dans « l'horreur du crime et du parricide, puisqu'on peut, sans le savoir, menacer l'âme d'un père, et porter un fer ou une dent sacrilège sur une chair habitée d'un membre de la famille », les âmes humaines pouvant habiter n'importe quel corps animal.

Bien qu'originale de Grande Grèce, c'est-à-dire du sud de l'Italie, la secte n'a pas bonne réputation dans la péninsule, comme l'ont montré dès le Ve siècle av.

J.-C. les habitants de la ville de Crotone, en massacrant les Pythagoriciens qui avaient réussi à s'y emparer du pouvoir. Il faut dire que leurs exigences sont bien

étranges, les néophytes devant, par exemple, observer cinq années de silence...

Et l'interdit alimentaire sur la viande, à Rome, passe mal, même si l'un des rares pythagoriciens locaux, un certain Sextius, s'efforce d'en faire plus un élément de morale que de métaphysique : s'en prendre aux animaux, « faire du déchirement des sens un moyen de jouissance », c'est, selon lui, faire l'apprentissage de la cruauté, alors qu'il « existe assez d'aliments pour l'homme ». Le poète Ovide y voit un rappel des temps de l'âge d'or où l'homme se contentait, chaque jour, des nombreux fruits et légumes que lui offrait la nature.

Quant à Sénèque, il avouera bien plus tard qu'il « s'est enflammé » pour Pythagore, qu'il a pratiqué ce fameux régime végétarien et qu'il

ne s'en est pas porté plus mal : « Un an de ce régime me l'avait rendu facile, agréable même.

Mon esprit m'en paraissait devenu plus agile, et je ne jurerais pas aujourd'hui qu'il ne le fût point. » Mais le pouvoir, à Rome, se méfie de pareilles extravagances : une âme humaine dans un animal ? Virgile a bien montré, quelques années auparavant, dans son immortelle Énéide, les âmes des défunts, aux Enfers, en attente d'un corps, mais d'un corps humain ! Et justement il se trouve que l'empereur Tibère a envie de purifier Rome de tous ces cultes qui détournent le Romain des dieux de la tradition que les premiers empereurs remettent au goût du jour. En l'an 19, en particulier, il s'en prend aux juifs et aux Chaldéens. Mais pas seulement. De l'aveu même de Sénèque, sa famille prend peur quand les services de l'empereur se mettent à enquêter sur les régimes sectaires, et le refus d'ingérer de la viande en fait manifestement partie : «

L'époque de ma jeunesse tomba sous le gouvernement de Tibère : on proscrivait alors des cultes étrangers, et l'on mettait l'abstinence de certaines viandes parmi les indices de ces superstitions. À la prière de mon père, qui n'était pas ennemi de la philosophie mais qui craignait les délations, je repris mon ancien genre de vie, et ce fut sans peine que je me laissai persuader de faire meilleure chère. »

Sans doute... Mais nous savons par ailleurs que le jeune Sénèque, exactement à cette époque, tombe gravement malade, et que sa tante et sa mère l'emmènent sans délai se refaire une santé sous le chaud soleil d'Égypte, où – heureux hasard

– l'oncle Galerius est préfet. Il ne reviendra qu'en 31, soit une dizaine d'années plus tard, lavé de ses croyances anciennes, mais gardera de l'épisode un emphysème tenace. En 31, donc, le pythagorisme est loin : Sénèque, maintenant, pourra commencer, six ans plus tard, une carrière à la cour du nouvel empereur, Caligula. Philosophiquement, il est désormais stoïcien, doctrine qui prône l'adaptation du sujet au monde. Tant que c'est possible.

Sinon, reste le suicide...

WILHELMINE DE BAYREUTH

(1709-1758)

LA PREMIÈRE CHIENNE DE GARDE

Frédérique Sophie Wilhelmine de Prusse, margravine de Bayreuth, est

la sœur du grand roi Frédéric II. Comme lui fascinée par les mystères de la franc-maçonnerie, elle a été très fortement impliquée dans la création d'un ordre initiatique extrêmement original : les Mopses.

Née dans la tradition d'une assemblée d'hommes travailleurs, la franc-maçonnerie s'est très vite organisée comme un ordre exclusivement masculin –

par tradition, non par choix. Gageons que ce soit par estime – et non pas par envie ou jalousie – que des femmes, sensibles au cheminement symbolique, se sont elles aussi constituées en assemblées dès les premiers temps historiques de la franc-maçonnerie. L'ordre des Mopses est l'une d'elles.

L'historique même de cet ordre a été révélé peu après sa constitution dans un ouvrage publié anonymement à Amsterdam en 1745 : L'Ordre des Francs-Maçons trahis, et le secret des Mopses révélé. On y apprend que son institution doit son origine à un scrupule de conscience de Wilhelmine : le pape Clément XII ayant excommunié les francs-maçons en 1736, beaucoup de catholiques allemands, épouvantés par la bulle papale, renoncent au dessein d'entrer dans ces cercles d'initiés, mais forment des associations qui, sans les exposer aux foudres du Vatican, pourraient leur procurer les mêmes agréments... À

l'imitation des francs-maçons, Wilhelmine copie le rituel suivi par son propre frère dans ses réunions en loge : elle édicte des statuts, invente un mot et des signes de reconnaissance, établit des cérémonies pour la table et pour les réceptions, et nomme des officiers. Cela fait, se pose le problème de prendre un symbole et de se donner un nom... Et là, on ne peut pas dire que Wilhelmine soit particulièrement inspirée... Comme la fidélité et l'attachement constituent le but essentiel de cette nouvelle société, elle choisit pour emblème le chien, et donne aux membres le nom de Mops, qui en allemand signifie « dogue ». Cette sorte de chien est alors très à la mode à la cour de Prusse...

Pour se concilier le Vatican et ne pas être mise à l'index, elle institue que tous les

membres doivent être catholiques romains. Mais surtout – véritable révolution !

– elle admet les femmes dans cette société secrète. Il faut savoir qu'au XVIIIe siècle, les femmes s'étaient déjà rebellées contre leur exclusion de la franc-maçonnerie. Comme le mentionne l'ouvrage cité plus haut : « Les Mopses ont craint, avec raison, de s'attirer des ennemis si

formidables [les femmes].

L'intérêt de leurs plaisirs s'est joint à celui de leur réputation : ils ont compris que les douceurs qu'ils se flattaient de goûter dans leurs assemblées seraient toujours insipides s'ils ne les partageaient pas avec ce sexe enchanteur. Ils les ont même admises à toutes les dignités, excepté celle de Grand-Maître dont la charge est à vie : de sorte que dans chaque loge, il y a deux Maîtres de loge, dont l'un est un homme et l'autre est une femme, et ainsi de tous les autres officiers. »

Parité complète, donc, mais aussi imitation : tout, depuis les signes, les attouchements, les paroles sacrées, les tableaux de loge et même les réceptions propres aux Mopses, a véritablement été calqué sur ceux de la franc-maçonnerie.

Le tableau, par exemple : on trace un cercle sur un carré, dont un des angles est à l'Orient. Une bougie à chaque coin indique les points cardinaux. Un dogue, la tête tournée vers l'Orient, la queue retroussée. À droite, une colonne, la Fidélité, ayant pour base la Sincérité. À gauche, une autre colonne, l'Amitié, a pour base la Constance. Le pavé sur lequel sont posées ces colonnes est semé de cœurs unis ensemble par le lien du Plaisir, qui prend naissance dans le vase de la Raison. Une porte triomphale est placée en avant du palais de l'Amour, placé à l'Orient ; la cheminée de ce palais s'appelle l'Éternité.

Le signe : appuyer le médius sur le bout du nez, deux autres doigts sur les coins de la bouche, le pouce sous le menton, le petit doigt étendu et écarté, et faire sortir le bout de la langue par le côté droit de la bouche. Pas évident...

Pas de maillet sur les plateaux, mais des sifflets, comme pour le dressage.

Pour entrer en loge, il convient de gratter trois fois, et même de hurler à la manière des chiens.

La réception se fait ainsi : le conducteur, appelé Fidèle, met aux mains du ou de la récipiendaire une chaîne, et au cou un collier de cuivre, emblème de la servitude du chien. Le nouveau venu a les yeux bandés. On gratte, mais il n'est introduit qu'après des hurlements. Le Fidèle, le tenant par la main, lui fait faire neuf voyages autour des assistants, qui, debout, environnent le tracé du tableau,

et font un bruit discordant avec les épées, chaînes et bâtons qu'ils ont dans la main, tandis que des voix lugubres crient sur tous les tons : Memento mori !

(Souviens-toi que tu vas mourir !).

S'engage alors ce dialogue entre le grand-maître et le premier surveillant : « Que signifie ce bruit que je viens d'entendre ? – C'est qu'il est entré ici un chien qui n'est pas Mopse et que les Mopses veulent mordre. – Demandez-lui ce qu'il veut. – Il veut devenir Mopse. – Comment se peut faire cette métamorphose ? –

En se joignant à nous. – Demandez-lui s'il a peur du diable. – Il répond oui ou non, cela ne fait rien à l'affaire. – Voyez s'il a ce qu'il faut avoir pour être Mopse. »

Le surveillant demande alors au récipiendaire de tirer la langue autant que possible. S'il s'y refuse, il n'est point reçu. S'il obéit, on la prend avec les doigts, on l'examine ; il est même question de le marquer d'un fer chaud, pour effrayer le patient.

Vient enfin la question cruciale de l'initiation : « Demandez-lui s'il veut baiser le c... du Mopse ou celui du Grand-Maître ? » Alors s'élève une altercation dont s'amuse fort l'assemblée. Mais, de gré ou de force, on applique le derrière d'un dogue, fait en cire, en étoffe ou en porcelaine, sur la bouche du récipiendaire.

Enfin, celui-ci prête son obligation de ne point révéler le secret des Mopses, la main droite sur une épée, si c'est un homme, ou sur une toilette, si c'est une femme.

Wilhelmine de Bayreuth s'éteint en 1758 et, privé de sa protection, l'ordre des Mopses finit par disparaître de lui-même à la toute fin du XVIII^e siècle, alors que la franc-maçonnerie régulière reprend un nouveau souffle...

MLLE RAUCOURT

(1756-1815)

LA MYSTÉRIEUSE LOGE DE LESBOS

Dans les dernières années de l'Ancien Régime, le saphisme se développe et les lesbiennes n'hésitent plus à se montrer au grand jour. Le fait est rapporté par les notes de la police et certains chroniqueurs, d'abord par Bachaumont, puis par Pidansat de Mairobert et Mouffle d'Angerville. Les scandaleux Mémoires secrets affirment que « le vice des tribades devient fort à la mode » et que celles-ci ont leurs petites loges, où elles pratiquent leur culte et leurs mystères.

En novembre 1775, la Correspondance littéraire, gazette liée aux encyclopédistes, mentionne l'existence d'une société secrète lesbienne, aux règles calquées sur la franc-maçonnerie. L'auteur de l'article prétend avec gourmandise qu'« il existe une "Loge de Lesbos", mais ses assemblées sont plus mystérieuses que l'ont jamais été celles des francs-maçons... Il faudrait être Juvénal pour oser décrire le reste. »

Faisant fi des barrières de classe, la loge regroupe des aristocrates, des bourgeoises et des comédiennes qui se côtoient « dans la simplicité de la colombe ». Cette proximité déchaîne les imaginations masculines qui mélangent érotisme et démarche philosophique. En 1780, dans un livre délirant, Mirabeau décrit ainsi l'initiation d'une jeune tribade dans le salon ovale d'un temple orné de la statue de Vesta ainsi que des bustes de Sapho et de la chevalière d'Éon...

Cependant, fait révélateur : Mirabeau ne parle pas de la « Loge de Lesbos », mais d'une prétendue « secte des Anandrynes », c'est-à-dire des « Femmes sans hommes ».

Il est vrai que, pour pimenter leurs jeux, des tribades de haute volée se procurent des jeunes filles chez la Gourdan, une maquerelle réputée. « Je vous avertis que j'ai à votre service le plus beau clitoris de France », fait savoir cette «

appareilleuse » à l'une de ses clientes.

En 1784, une publication déclare que la grande-maîtresse de la Loge de Lesbos n'est autre que la flamboyante Mlle Raucourt, étoile de la Comédie-Française.

Belle, douée, voluptueuse, elle mène une vie scandaleuse, après avoir vendu son pucelage à prix d'or. Entretienue d'abord par de riches amants dans le quartier de la Chaussée d'Antin, « la Raucourt » méprise tellement les hommes qu'elle en vient à déclarer ne pouvoir plus être prise que par des homosexuels. Elle se choisit alors comme protecteur le marquis de Villette, inverti notoire, ce qui fait beaucoup rire.

Mlle Raucourt a également recours à la Gourdan pour avoir des jeunes filles dociles à qui elle demande de l'appeler « papa ». Habillée en homme, elle les emmène dans les quatre maisons qu'elle possède dans les faubourgs de Paris.

Parmi les autres « femmes qui font joujou entre elles », l'opinion distingue Élisabeth de Fleury. Séparée de son mari, procureur au Parlement de Paris, elle mène une vie désordonnée en son hôtel particulier du faubourg Saint-Honoré.

Mettant un point d'honneur à ne pas avoir d'homme dans sa domesticité, elle emploie les femmes de chambre les plus complaisantes. Elle couche avec la duchesse de Villeroy, la chevalière d'Éon et la baronne de Broca, une aimable aventurière que lui a procurée le parfumeur Tombarelli. Mme de Fleury s'offre aussi des gloires de la scène comme la Guimard, célèbre danseuse et protectrice du peintre Fragonard, ou la spirituelle cantatrice Sophie Arnould, une ex-amante de la Raucourt.

Les lesbiennes seraient-elles à la veille de prendre le pouvoir ? À Versailles, la comtesse de Provence, belle-sœur du roi, se console de ses déboires conjugaux dans les bras de sa lectrice. On raconte que Marie-Antoinette fait de même avec ses favorites, mesdames de Lamballe et de Polignac.

La Révolution met fin au règne des tribades et leur fait payer cher leurs débordements. Ne sont-elles pas le symbole de la crise du pouvoir masculin et de la décadence des mœurs, intolérable à un régime qui se veut viril ? Emprisonnée à Saint-Lazare, Mme de Fleury est guillotinée la veille de la chute de Robespierre. Également arrêtée, Mlle Raucourt sauve sa tête et poursuit sa carrière – mais de façon plus discrète et sous la protection de Joséphine de Beauharnais.

ÉTIENNE-GASPARD ROBERT,

DIT ROBERTSON

(1763-1837)

AVEC DES HAUTS ET DES BAS

Seule trace de sa présence sur Terre, son tombeau constitue un véritable monument : situé au centre du cimetière du Père-Lachaise, haut de plusieurs mètres, surplombé par un sarcophage ajouré de chauves-souris et de têtes de mort formant des bas-reliefs et légendé d'un titre pour le moins énigmatique – «

Robertson Étienne-Gaspard : physique, phantasmagories, aérostats » –, le monument funéraire ne laisse pas indifférent le visiteur en quête de curiosité.

Grâce aux savoureux travaux du chercheur Jérôme Prieur publiés dans Séances de lanterne magique en 1985, nous en savons aujourd'hui un peu plus sur cet homme aux mille tours. Né dans la principauté épiscopale de la très catholique ville de Liège, Étienne suit d'abord le petit séminaire : ordonné prêtre, se présentant comme abbé, il

s'intéresse aux sciences de son temps. Les phénomènes physico-chimiques le fascinent. Il est à Paris quand le premier vol aérien habité a lieu. Il entend parler d'Anton Mesmer et de son fameux baquet électrifié. Il décide bientôt de s'autoproclamer « physicien », autrement dit adepte de physique amusante, divertissante mais surtout éducative : rien à voir avec la magie et les superstitions, Robertson est un enfant du matérialisme enchanté, doublé d'un bel orateur. Il a une mission. Il semblerait que l'idée de se produire lors de performances curatives et civiques lui soit venue lors d'un voyage à Londres où un certain Paul Philidor offrait à domicile des séances de lanterne magique un peu spéciales... Revenu dans la capitale française après la Terreur, Étienne, qui a pris comme nom de scène « Robertson », loue le couvent des Capucines, près de l'actuelle place Vendôme, et s'amuse donc à faire peur aux braves gens. Appelé « phantasmagore », son show anticipe de façon troublante les futures séances du premier cinématographe, un siècle plus tard. En effet, l'idée de réunir une trentaine de personnes plongées dans le noir complet, de leur projeter des images animées terrifiantes composées de démons et autres squelettes, au milieu de sons démoniaques, tient du nouveau. Durant un peu moins de quatre ans, l'entreprise Robertson est florissante : protégeant le secret du « fantascopie », un rétroprojecteur comprenant un système optique et des plaques de verres peintes permettant de réaliser de petites histoires macabres sur un grand rideau noir, il se met en tête de guérir les foules de leurs peurs

maladies, de leurs angoisses accumulées depuis les désastres de la Révolution, et bientôt de ressusciter les morts : des apparitions ! des spectres familiers ! on le lui réclame à cor et à cri, ça tourne à l'hystérie, aussi la police y met-elle un bon terme.

Prenant la fuite, il se retrouve en Allemagne où la mode, venue de France, est aux vols aérostatiques : aidé par un assistant, il réussit à construire un ballon porté, autrement dit une montgolfière. Un jour, il accomplit une montée de sept mille mètres et, de là, lâche un chien équipé d'un parachute. La presse européenne s'en fait l'écho et le voici célèbre. Dès lors, l'entreprise Robertson va bon train : de tournées en tournées, il est même reçu par le Tsar, accomplissant le premier vol depuis le sol russe : les cosmonautes soviétiques le considéreront comme un pionnier ! Robertson ne s'arrête pas là : il franchit l'Atlantique, certains disent pour fuir quelque créancier, arrive à New York et offre aux Américains ébahis des spectacles multimédias comprenant vol habité et séances de phantasmagore pétaradantes et macabres à souhait.

Au début des années 1830, la presse newyorkaise considère son

spectacle comme l'un des plus en vue de Broadway. C'est alors que notre Liégeois, sans doute fatigué, revient à Paris, s'attelle à ses Mémoires qu'il publie bientôt en deux tomes et qui contiennent de nombreux extraits de presse et un long éloge de sa propre personne, de sa mission : « Je n'ai eu de cesse de vouloir ouvrir les yeux des foules, écrit-il en substance, de les aider à vaincre leurs peurs et, au fond, de ne plus avoir peur. » Pour sûr que l'Amérique reçut le message cinq sur cinq : on dit que le jeune Phineas Taylor Barnum, inventeur de l'industrie de l'entertainment, fit partie de ses plus grands fans. Robertson meurt aux Batignolles le 2 juillet 1837, oublié de tous : depuis plusieurs mois, les premiers photographes occupaient le devant de la scène.

ANTOINE SCHAYES, DIT GRONDART Ier

(1808-1859)

GRAND-MAÎTRE DES AGATHOPÈDES

Le président de la Société Pantechnique et Palingénésique des Agathopèdes porte le titre de « Grand-Maître des Ordres de l'Huître d'or et du Porc d'argent »

». L'éminent dignitaire est également qualifié de « Sa Transcendance » et de «

Pourceau »... Il porte un collier de treize écailles d'huîtres cousues sur un ruban

de moire, de couleur rouge comme son chapeau.

Mais qui sont les Agathopèdes – littéralement les « Bons Enfants » ? La société, fondée à Bruxelles en 1846, est une société bachique, mais si poésies et chansons fusent à l'occasion de banquets, publications singulières et canulars ne sont pas en reste. Poètes et musiciens, mais aussi nombre de notables non dupes de leur rôle social s'y rassemblent et divertissent. La société est organisée de façon précise : à sa tête, la Ménagerie, sise à Bruxelles ; les succursales s'appellent des « Cages » : une au moins, à Mons, a été active. Il existe aussi des commissions, tel le « bureau des Plâtitudes et des Ephémorroïdes » chargé de calculer la sottise d'été et la sottise d'hiver, ainsi que le nombre d'os rongés par les sociétaires lors des repas.

« Pourceau » préside la Ménagerie. Il ne faut pas voir là une appellation désobligeante, au contraire. La société honore le digne animal : sa devise est «

Amis comme cochons » et bien des chansons le célèbrent tel l'Hymne au cochon qui commence ainsi : « Cochon auguste et vénéré *Aux oreilles pendantes* Pour chanter ton groin sacré / Soutiens nos voix défaillantes. » Un énorme cochon, dressé sur ses pattes, large serviette autour du col et brandissant couteau et fourchette, trône au frontispice de la plus notable des publications de la société : l'Annuaire agathopédique et saucial. Les membres de la société portent le qualificatif de « Voraces » et ont des surnoms d'animaux tels Goupil-le-Renard qui cache un receveur des contributions ou Tybert-le-Chat, un commissaire d'arrondissement.

Deux Grands-Maîtres se sont succédé : Grondart Ier, en fait Antoine Schayes, historien et archéologue, conservateur du musée de la porte de Hal à Bruxelles, spécialiste du folklore et de l'histoire de l'architecture, puis le Dr Cloetboom, de son vrai nom Guillaume Gensse, capitaine de la garde urbaine, administrateur chargé des forêts du royaume et auteur de brochures réjouissantes – on lui doit ainsi une *Physiologie morale du bouton*. Il n'hésite pas à annoncer une édition de ses œuvres complètes imprimée sur du fer-blanc et laisse volontiers croire que son pseudonyme cache Guizot, l'austère ministre de Louis-Philippe !

Les Agathopèdes ont leur propre calendrier. L'année, appelée « cycle », est divisée en douze menstrues ou mois aux noms évocateurs : crêpôse, truffôse, boudinal, huîtrimaire, melonidor... Un calendrier républicain envahi par la gourmandise. Chaque jour célèbre quelque délicatesse de gueule comme le lapin, le turbot ou la bécasse, à moins qu'il n'honore des personnages tels Rabelais et

Brillat-Savarin. Le 2 novembre, nuit de deuil, est consacré aux fossiles et animaux « très-passés ».

L'Annuaire agathopédique et saucial comporte plusieurs dissertations du Dr Cloetboom dont une *Histoire pathologicothérapeutique de la maladie des pommes de terre* dans laquelle il propose la vaccination à la main de chaque tubercule ! Autre exemple des sujets de composition chers aux Agathopèdes : «

Les Romains portaient-ils des parapluies à leur arrivée en Belgique ? Prouvez votre opinion par des documents archéologiques ou numismatiques. »

La société lance de nombreuses mystifications : brochure sur ses médailles anciennes censées prouver son existence depuis plusieurs siècles, fausses découvertes scientifiques annoncées dans la presse

dont un ancêtre du futur phonographe, canular dit de la « floraison instantanée » mené en plein Bruxelles, où une bouture devient en quelques jours une plante de taille respectable.

Née en toute discrétion, la société des Agathopèdes est victime de son succès.

Elle attire l'attention des autorités qui voient là un nid de comploteurs et elle se dissout prudemment en 1853.

PASCHAL BEVERLY RANDOLPH

(1825-1875)

GRAND-PRÊTRE DU SEXE

C'est d'abord l'histoire d'un véritable Américain : dans les veines de Paschal Beverly Randolph coule le sang de colons planteurs anglais, d'Indo-américains et d'anciens esclaves venus de Madagascar. Métis, il n'a de cesse dans les années 1845-1850 de s'interroger sur l'émancipation du peuple noir, l'abolition de l'esclavage dans les États du Sud et l'égalité des droits à travers toute une série de voyages autour du monde, de Paris à Bombay, du Caire à Téhéran ; le jeune homme observe et accumule une quantité impressionnante de savoirs sur tous les folklores.

Sa mère parle plusieurs langues et son père a été membre du Congrès. Paschal est donc un homme cultivé, qui a grandi dans les beaux quartiers de New York.

Que s'est-il donc passé pour que ce militant de la cause noire de la première heure finisse par s'égarer dans d'obscurs groupuscules mélangeant sexe, magie et occultisme ? Bien avant le début de la guerre de Sécession, il se met d'abord en tête de parcourir les États-Unis afin de répandre une « mauvaise nouvelle » : la « race africaine » va disparaître du sol américain, tel est le résultat de ses observations à travers le monde. On l'écoute, on se mobilise, on le questionne : que faire ? Réponse de Paschal : émigrer massivement en Inde. Quand on étudie ses premiers discours, on sent une grande fascination pour les thèses de Darwin : mais la théorie de l'évolution est ici mal interprétée, car bientôt, le voici se proclamant haut et fort docteur et spécialiste des forces occultes, c'est-à-dire qu'il met à la fois au service des foules sa science du corps et de l'esprit, et verse dans l'élaboration d'une nouvelle religion. Si son savoir médical est réel ? l'on ne sait. Toujours est-il qu'il est suffisamment cultivé pour s'en sortir face à toute sorte de situation : on veut l'arrêter et le lyncher à maintes

reprises mais l'homme est malin. En 1857, à San Francisco, il prend la tête d'un groupuscule sectaire appelé « Le Troisième Temple de la Rose-Croix ». Les rites sont synchrétistes, mélange de tout un fatras de pratiques observées sur le terrain par notre globe-trotter, l'ensemble reposant sur le livre de Christian Rosenkreutz publié, dit-on, en Allemagne, en 1614. C'est la première formation rosicrucienne de l'histoire américaine et celle-ci existe toujours, comptant quelques milliers

d'adeptes. Lorsqu'il monte sur scène, Paschal pousse des hurlements, puis entre en transe et se libère d'imprécations mi-démoniaques mi-apocalyptiques. Il est la révélation des temps futurs : s'il convoque les esprits, c'est que les esprits l'ont choisi pour une mission bien précise : l'esclavage ne sera pas aboli, les Noirs ne seront jamais acceptés, il faut donc partir vers une nouvelle terre promise, et du coup, il rejette le Liberia comme étant un État fantoche. Il rencontre ensuite Abraham Lincoln : celui-ci se montre fortement impressionné par ce preacher capable de galvaniser les foules de Noirs. Le voici devenu un animal politique.

Mais seule la pédagogie l'intéresse : en 1863, il publie un essai sur les origines de l'homme avant Adam, dans lequel il est l'un des rares à considérer que la race humaine existait bien avant l'apparition d'Adam et que ces hommes n'étaient en rien des monstres. Mais ses deux ouvrages les plus populaires sont aussi les plus bizarres : d'abord *Dealing with Deads* (« S'entretenir avec les morts ») qui est une compilation de tous les rituels spirites connus, publié en 1861, et surtout *Eulis*, *l'Histoire de l'Amour*, publié en 1874. Son groupuscule, dissous durant la Guerre civile, est autorisé à se reformer. Brillant orateur, un regard magnétique, de haute taille et non sans charisme, il raconte dans ce livre l'essentiel de sa méthode. Il y décrit des sortes de spectacles mystiques où débauche et drogues font très bon ménage. D'immenses miroirs sont disposés sur la scène, face auxquels ses fidèles entrent en transe, s'attouchent, moyennant une consommation préalable de haschisch. Dans ses discours, il use d'injonctions qui ressemblent à celles, si souvent caricaturées, des évangélistes d'aujourd'hui : les mots qui reviennent en boucle sont « Love is the Law ! » (*L'Amour est la Loi*). Il dit tenir sa sagesse, son savoir et son pouvoir d'Égypte, de Syrie et de Turquie.

Cette année-là, à Nashville, il cofonde *The Brotherhood of Eulis* (« La Fraternité d'Eulis ») et se proclame « Suprême Hiérarque, Maître Templier, Chevalier, Grand Prêtre, Sâr du Triple Ordre ». Il mélange rites vaudous, préceptes protestants pré-adventistes, spiritualisme et Rose-Croix. Il détourne à son profit les thèses de Darwin, qui divisent

déjà l'Amérique, et celles des premiers psychologues sexualistes mais aussi celles des premiers ethno-explorateurs qui publient à cette époque, dans la presse populaire, quantité de récits sur les pratiques sexuelles et magiques de peuplades encore peu connues. Quelques mois avant de mourir, il a l'idée de vendre une pilule miracle appelée la New Orleans Magnetic Pillow, produit qui semble sorti de la pharmacopée d'un charlatan du Far West, destiné à restaurer la virilité et le désir. Il est sans doute assassiné par l'un de ses adeptes le 29 juillet 1875 à Toledo (Ohio) : il n'avait que quarante-neuf ans. Son personnage inspira de nombreux écrivains, dont Mark Twain, et sans doute, par certains côtés, la série télé américaine Les Mystères de l'Ouest.

LE PRINCE NAPOLEON-JÉRÔME,

DIT PLON-PLON

(1822-1891)

LE BANQUET DES LIBRES-PENSEURS

En aidant le Piémont-Sardaigne dans sa lutte contre l'Autriche, Napoléon III acquiert Nice et la Savoie, mais s'aliène le soutien des catholiques qui craignent le rattachement des États pontificaux au nouveau royaume d'Italie. Franc-maçon et sceptique, l'Empereur essaie vainement de persuader Pie IX de renoncer à son pouvoir temporel, mais il est tenu à la prudence, d'autant plus que son épouse, la très pieuse Eugénie de Montijo, représente le parti ultramontain aux Tuileries.

En revanche, son cousin germain, le prince-sénateur Napoléon-Jérôme, surnommé « Plon-Plon », chef de file des bonapartistes de gauche, est un grand contempteur des conservateurs cléricaux. Il est aussi un ami du critique et libre-penseur Sainte-Beuve qui l'invite à dîner chez lui pendant la Semaine Sainte.

Plon-Plon n'est libre que le vendredi précédant Pâques, mais assume la transgression car il n'a guère envie de faire maigre en compagnie de sa dévote épouse, la maussade Clotilde de Savoie. « Il faut bien célébrer les fêtes catholiques entre philosophes et libres-penseurs à notre manière ! » écrit-il à Sainte-Beuve.

En son nom, celui-ci convie Flaubert, Renan, Taine, About, Marcelin Berthelot et Charles Robin – un positiviste dont l'élection à l'Académie des Sciences a récemment soulevé l'ire du parti-prêtre. Rivalisant de bons mots, tous répondent à l'appel, ravis de se retrouver pour bouffer

du curé. About se déclare prêt à manger « ce qu'il y a de plus impalpable au monde... l'esprit des cardinaux... ».

Amusé, Taine demande à Sainte-Beuve, qui a été récemment malade, si ce souper sacrilège doit fêter sa résurrection. Ces messieurs invitent la maîtresse de Plon-Plon, la courtisane Jeanne de Tourbey qui, en bonne catholique, refuse.

Le 10 avril 1867, pour le Vendredi Saint, Flaubert, About, Renan, Robin, Taine et Plon-Plon se retrouvent donc chez Sainte-Beuve, au 11, rue Montparnasse. La cuisinière a préparé un repas exquis, arrosé de vins fins. Bien allumés, les fêtards disent pis que pendre de tout et notamment de l'Église. Après cette agréable soirée, ils rentrent chez eux sans se douter du scandale qui menace.

En effet, peu de jours après et à la suite d'une indiscretion, un journal étranger relate le souper qu'il transforme en orgie. Ravi, le parti cléricale saute sur

l'occasion et stigmatise les fêtards qui auraient organisé une pantagruélique cochonnaille. La presse catholique compare Sainte-Beuve et ses amis aux libertins débauchés de jadis. Dans L'Univers, Louis Veuillot dénonce Sainte-Beuve, qualifié de « cacochyme » et de « vivandière de la libre-pensée ».

La presse libérale ne tarde pas à réagir : Le Temps, le Figaro et L'Avenir national prennent fait et cause pour les banquetteurs de la rue Montparnasse. Principal intéressé, Sainte-Beuve commence par plaisanter : « Voilà bien du bruit pour une omelette au lard », écrit-il, faisant allusion au plat typique que les célibataires de gauche mitonnent dans leur garçonnière.

Fort ennuyé, Plon-Plon envoie un démenti à Troplong, le président du Sénat. En vain, car, le 7 mai, alors qu'il prononce un discours sur la liberté de la presse, ses collègues se déchaînent et l'insultent. En fait, à travers lui, les conservateurs visent la politique italienne de l'Empereur qui ne s'y trompe pas et manifeste son irritation. L'impératrice Eugénie fait d'aigres remontrances à la sœur de Plon-Plon, la princesse Mathilde qui, n'y étant pour rien, se rebiffe.

Le scandale est rapidement étouffé, mais le parti cléricale se trompe lourdement s'il croit triompher. Dès l'année suivante, exaspérés par le tapage de la prêtraille, les libres-penseurs lancent la mode des « banquets gras », insolente transgression du jeûne du Carême. D'abord parisienne, la mode gagne la province : le rite «

saucissonnier » est né, il va durer longtemps.

LE SR PÉLADAN

(1858-1918)

MAGE FIN-DE-SIÈCLE ET LOUFOQUE

Joseph Péladan naît à Lyon en 1858, dans une famille férue d'occultisme, entre un père mystique exalté et un frère aîné rose-croix. Grand amateur de Wagner, il veut, comme celui-ci, unir poésie, musique et peinture.

En 1881, il fait la connaissance de Léon Bloy qui lui demande d'écrire des articles pour sa revue. En 1884, il rencontre le succès en publiant un surprenant roman mystico-érotique, *Le Vice suprême*, dans lequel sa poésie raffinée alterne avec une prose recherchée. Enthousiasmé, Barbey d'Aurevilly le compare à Balzac et accepte de préfacer son livre.

Rejetant la modernité et sa laideur, Péladan puise son inspiration dans l'occultisme et l'esthétisme, ce qui séduit tous les déçus du matérialisme, comme Jean Lorrain et d'Annunzio qui cherchent à l'imiter. Chef de file du mouvement catholique-esthétique, il veut rénover le catholicisme en s'appuyant sur l'ésotérisme contenu dans cette religion.

En 1888, il fonde avec le marquis Stanislas de Guaïta « l'ordre kabbalistique de la Rose-Croix », ressuscitant une société mystique apparue jadis en Allemagne.

Le mage Gérard Carrère, dit Papus, les compositeurs Satie et Debussy adhèrent au mouvement.

Toutefois, Péladan n'accepte pas l'œcuménisme de ses camarades et crée en 1891 « l'ordre de la Rose-Croix catholique et esthétique du Temple et du Graal »

dont il se proclame le chef. Certains esthètes le suivent, comme Gary de Lacrose, Élemir Bourges ou Saint-Paul Roux, tandis que d'autres, comme Papus, restent fidèles à Guaïta. Les deux chapelles s'anathémisent, se qualifiant mutuellement de schismatiques, au grand amusement des journaux qui parlent de « guerre des Deux-Roses ».

Le Sâr Péladan.

Pour mettre en pratique ses théories artistico-musico-littéraires, Péladan crée le Salon des Rose-Croix. En 1892, le premier salon rosicrucien est inauguré à la galerie Durand-Ruel, au son des trompettes d'Erik Satie. Le comte Antoine de La Rochefoucauld finance l'événement ainsi qu'une revue, Le Cœur, chargée de répandre les théories rosicruciennes.

Le Salon est un triomphe, même si les trois artistes que Péladan admire le plus –

Gustave Moreau, Odilon Redon et Puvis de Chavannes – n'ont pas voulu venir, échaudés par le tapage mondain. Six salons rosicruciens se succéderont ensuite, de 1892 à 1897.

Péladan est sans conteste un écrivain de talent qui donne droit de cité à deux thèmes que les symbolistes reprendront : le mage et l'androgynie. Cependant, sa volonté de renouer avec une tradition hermétique ne se fonde sur aucune recherche sérieuse qui aurait pu constituer un corps de doctrine valable.

Péladan se discrédite comme à plaisir : se définissant comme « l'homme-affiche de l'Au-delà », il adopte le prénom de « Joséphin », reflet de ses fumeuses théories sur l'androgynie. Il prend le titre royal assyrien de Sâr Merodac, ce qui

lui permet de s'affubler dans les salons d'un accoutrement grotesque. Maurice Barrès se moque de ses jabots de dentelle, ses gants de daim, ses hautes bottes et son parapluie vert porté en baudrier.

Il se brouille avec tout le monde : avec les spiritualistes, mais aussi avec la hiérarchie ecclésiastique pour qui son catholicisme sent le soufre, ou avec Léon Bloy et Huysmans avec qui il a pourtant de nombreux points communs.

Ses ennemis s'en donnent à cœur joie et multiplient les surnoms : « le mage pédalant », « Platon du Terrail », « Artaxerfesses »... Les défenseurs des impressionnistes pourfendent la peinture spiritualiste comme « une flosculeuse ornementation à la Gustave Moreau, sous un margouillis monticellien à teinte claire ». Octave Mirbeau raille cet « art mystique – mystico-larviste – mystico-vermicelle »...

Décus par son embourgeoisement, ses disciples abandonnent progressivement le Sâr. Il meurt en 1918, bien oublié.

ERIK SATIE

(1866-1925)

CHACUN POUR DIEU ET SOI POUR TOUT

Au commencement Satie s'excommunia.

Il n'y peut rien, c'est son caractère. Il est de ces hommes à jamais insolubles dans l'institution. Un peu à la manière de Groucho Marx, refusant d'appartenir à un club qui l'accepterait comme membre, Erik Satie supporte mal les contraintes d'une appartenance et la compagnie d'autres personnes que lui-même.

C'est pourquoi, « le 14 du mois d'août de 92 », le compositeur envoie au journal mondain le Gil Blas une lettre médiévalo-burlesque et sublimement calligraphiée que la rédaction n'hésite pas un instant à publier : Monsieur le Rédacteur,

Suis fort surpris que Moy,
pauvre homme quy n'ay d'autres pensées
que dedans Mon art, sois toujours
poursuivy avec le titre d'initiateur
musical des disciples de monsieur
Joséphin Péladan.

Cela me fait grand'peine et désagrément
car sy dois être l'élève de quiconque,
croys pouvoir dire que ce n'est de nul
autre que de Moy...

Né dans une famille franco-britannique, ballotté entre anglicanisme et catholicisme, le jeune Satie a d'abord étanché sa soif de mysticisme en rejoignant l'ordre de la Rose-Croix fondé par l'occultissime et illustre Sâr Péladan. Renonçant par la présente à son titre de « maître de chapelle de l'Ordre

», Satie respire enfin.

Cependant, un simple regard sur les compositions de ces années-là, et se dessine un jeune homme tout en son œuvre emplie de sacré,

s'enveloppant dans le mystère de ses titres : il y a les Gymnopédies et les Danses gothiques, le Prélude à la Porte héroïque du ciel et les Préludes du Nazaréen, la Première pensée Rose-Croix et les Sonneries de la Rose-Croix, Uspud « ballet chrétien en trois actes »

et Le Fils des étoiles, « Wagnérie kaldéenne en trois actes »...

Ainsi « Esotéric Satie » – surnom dont l'affuble son ami Alphonse Allais –

promène-t-il sur la butte Montmartre son ardent mysticisme de cabaret en cabaret, entretenant avec Dieu des rapports complexes certes, mais exaltés. C'est la raison pour laquelle, maintenant divorcé de Péladan, goûtant les délices de sa solitude, Satie décide de fonder sa propre doctrine. Le 15 octobre 1895, naît L'Église métropolitaine d'art de Jésus-Conducteur. Autoproclamé « Parcier & Maître de chapelle », le compositeur, seul fidèle de son culte, décide de pourfendre à coups de missives tous les impurs impies du monde de l'art.

Calligraphiant nuit et jour, du haut de son humble logis de la rue Cortot devenu «

abbatiale », il envoie à tous les « sordides mercenaires » d'inquiétantes lettres ornées d'une double croix couleur sang.

Il promet l'enfer à Camille Saint-Saëns, de donner une leçon à Lugné-Poe, le directeur du Théâtre de l'Œuvre. Il incite « au silence et à l'humiliation »

quelques notoires rédacteurs en chef et maudit l'écrivain Octave Mirbeau...

Mais dans ses véritables chefs-d'œuvre de mépris au style alambico-gothique, sa cible de prédilection est Henry Gauthier-Villars, connu sous le nom de Willy, célèbre critique à L'Écho de Paris.

C'est Willy qui a commencé ! Il a traité Satie « d'ex-pianiste du rez-de-chaussée du Chat », allusion au cabaret du Chat noir où le compositeur a ses habitudes, et son Fils des étoiles ne serait qu'une « musique de marchand de robinets »...

Laissant refroidir trois ans le plat de sa vengeance, Satie répond. Profitant d'un maigre héritage sitôt transmué en denier de son culte, il édite en mai 1895 un Cartulaire dans lequel il répond à son ennemi juré « contre l'enflure de son

Esprit et en protection des Choses magnifiques ». Insulté, flatté, Willy encadre les lettres du « sagouin ésotérique » mais s'en prend encore aux « musiques putrides » du « pou mystique », « faux maboul et véritable idiot »... Tout finit un dimanche de 1904, quand une rencontre fortuite dans le promenoir des Concerts Lamoureux s'achève par un coup de canne vainqueur de Willy. Satie est évacué manu militari par les gardes municipaux.

Et pourtant, si l'on en croit la hiérarchie de l'EMAJC qu'il a lui-même établie, Satie aurait dû écraser son adversaire. Auraient dû lui prêter main-forte les grands dignitaires – Parcier, Grand Définitiveur, Grand Penedent, Grand Cloistrier, Grand Peneant –, les 75 dignitaires à robe violette et capuce rouge ou blanc, sans compter les 40 200 officiers claustraux et les chevaliers : 8 000 000 de Peneants noirs profès, avec en plus, dotés de cottes de mailles, d'une épée et d'une lance de cinq mètres, les Peneants noirs convers, au nombre de 1 600 000 000.

Triste comme l'escorte de vertige d'un homme seul...

GABRIEL-ANTOINE JOGAND-PAGÈS,

DIT LÉO TAXIL

(1854-1907)

LA SOCIÉTÉ LUCIFÉRIENNE

Léo Taxil, pseudonyme de Gabriel-Antoine Jogand-Pagès, est l'exact contemporain d'un autre farceur, Alphonse Allais. Ce Taxil est avant tout un vengeur masqué, motivé par le ressentiment, un peu obsessionnel mais pas méchant au fond car sauvé par un rire bien gras : exclu d'une loge maçonnique pour une affaire de plagiat en 1881, il n'aura de cesse, pendant dix ans, de propager de fausses rumeurs sur le Grand Orient dans une France déjà bien ouverte à ce genre de bêtises, une France assoiffée de « bouc émissaires ». Sa vie tout entière est marquée par la religion, les ordres, et les combats qu'elle lui inspire. En 1876, il parvient à se mettre à dos le gouvernement de Mac-Mahon et l'Église en publiant À bas la calotte ! puis, pendant près de dix ans, depuis une librairie qu'il fonde à Paris, il publie des centaines de pamphlets antireligieux dont, en 1881, Les Amours secrètes de Pie IX qui lui vaut une nouvelle condamnation.

Le trublion se met aussi à dos ses seuls alliés : les francs-maçons, qui l'avaient

accueilli, impressionnés par sa précoce virtuosité. Le Grand Orient de

France le chasse cette même année et notre homme se réfugie à Narbonne, se présente aux élections législatives contre un franc-maçon avec le programme suivant : séparation de l'État et des religions, nationalisation des biens ecclésiastiques, liberté d'association, reconnaissance des syndicats. Beau perdant, mais sûr de son droit et de son combat, il prend son bâton de pèlerin et fonde partout en France et en Algérie des « groupes de libres-penseurs ».

En 1885, il prétend revenir à l'Église, comme si sa « crise religieuse » devait prendre fin avec son entrée dans la maturité, et publie ses (fausses) confessions repentantes. Pendant dix ans, ce seront autant de publications sensationnelles qu'il écrit ou diffuse sur le dos des loges françaises : révélations de listes de noms, de réseaux, de magouilles politiques, etc. Le succès arrive et il choisit d'enfoncer le clou en lançant, en 1892, *La France chrétienne antimaçonnique*, journal qu'il remplit, pendant trois ans, de fausses informations, élaborant là un énorme canular visant à la fois à discréditer la franc-maçonnerie et le Vatican. À

partir du 20 novembre 1892, et avec la complicité de son ami médecin Charles Hacks, Taxil fait paraître *Le Diable au XIXe siècle*, sous le pseudonyme collectif de « Dr Bataille » : un feuilleton extraordinaire, révélant que les loges adorent en secret le Démon à travers des rites pornographiques et préparent un coup d'État mondial.

La maçonnerie luciférienne selon Léo Taxil.

En 1894, se faisant toujours passer pour Léo Taxil, il est reçu par le pape Léon XIII qui décide d'enquêter sur le cas Diana Vaughan. L'ouvrage complet sorti en avril 1895 attaque ad hominem l'Américain Albert Picke, personnalité très haut placée dans la hiérarchie maçonnique outre-atlantique qu'il dit recevoir ses ordres du Diable en personne, mais surtout, il invente une galerie de personnages dont Diana Vaughan qualifiée de « Grande Prêtresse luciférienne du rite palladique ». La réaction de Rome ne se fait pas attendre : un concile est ordonné et Taxil doit s'y rendre pour apporter des preuves à l'existence de ce «

palladisme » inquiétant qui menacerait l'ordre mondial. Un congrès antimaçonnique doit se réunir à Trente en 1896 : Taxil y délègue Miss Vaughan, mais son témoignage laisse dubitatif quelques jésuites, qui ne sont pas entendus.

La fièvre enfle. Des journalistes français décident de contre-enquêter. Taxil entreprend alors de désamorcer lui-même la bombe en

organisant une conférence de presse à Paris, le 19 avril 1897, dans l'amphithéâtre de la Société de Géographie : l'assistance, très nombreuse, compte des représentants du clergé,

des émissaires du Vatican, des membres du Gouvernement et de nombreux journalistes. Taxil fait un discours bref et précis : Miss Vaughan existe bel et bien mais elle n'est qu'une dactylo, une amie, qui s'est prêtée à un petit jeu de dupe.

Tout cela n'était qu'une farce, lance Taxil, il n'a fait que vouloir se moquer des religions, des croyances, des superstitions, ses propres journaux et feuilletons n'affirmant le faux que pour mieux démontrer la bêtise des prêtres de toute obédience et ridiculiser les cocasseries de la foi. Il termine en s'exclamant : «

Tuons-les par le rire ! »

La foule s'emporte, on l'admoneste, la police doit s'interposer, et l'homme trouve refuge dans un café : le soir même, il quitte définitivement Paris.

Discrédité, abîmé par l'absinthe, devenu simple correcteur chez un imprimeur à Sceaux, il meurt à cinquante-trois ans. Surtout, Léo Taxil s'est sacrifié pour rien

: loin d'être tuées par le rire, les rumeurs de complots et les thèses conspirationnistes n'ont cessé de fleurir depuis cette mémorable farce de 1897.

EHRICH WEISZ,

DIT HARRY HOUDINI

(1874-1926)

C'EST PAS SORCIER !

Quelle destinée que celle de Ehrich Weizs ! Le nom ne vous dit rien ? Normal, c'est le vrai patronyme de Harry Houdini, le plus grand magicien de tous les temps. Il naît à Budapest, à l'époque seconde ville de l'empire Austro-Hongrois.

Son rabbin de père, trouvant que la capitale hongroise n'est pas d'une hospitalité folle pour les juifs, décide d'émigrer vers les États-Unis.

Précoce, Ehrich donne à douze ans ses premiers spectacles de magie

sous le nom de « Eric le magnifique ». Il a déjà le sens du show-business ! Très vite Ehrich devient Harry, mais il lui faut un nom de scène : il choisit Houdini, en hommage au magicien le plus en vue de l'époque, le Français Robert Houdin.

Harry Houdini.

Son père désapprouvant sa passion pour la magie, le jeune homme tente d'apprendre un vrai métier, celui de serrurier. Ce qui lui sera bien utile pour devenir « le roi de l'évasion ». À quinze ans, il se lance sur les planches, se produit dans les fêtes foraines, les foires avec comme assistant son frère, Théo.

Lors d'une tournée, il se retrouve avec trois frères, des artistes burlesques, les Keaton. Le plus jeune est très drôle, tombe à merveille, multiplie les cabrioles et Harry s'exclame : « What a buster ! » (Quelle belle chute en argot). Le jeune comique reprend la formule, il sera Buster Keaton !

Harry a le génie de la publicité : il offre cent dollars à celui qui arrive à lui enfiler des menottes dont il ne puisse se libérer, et gagne à tous les coups. Les tournées et les coups d'éclats s'enchaînent. Il devient le roi de l'évasion. Houdini a trouvé un truc qui rend fou de jalousie les autres magiciens : dans chaque ville où il se produit, il demande à être enfermé dans la prison locale. Cinq minutes après, il est dehors. Un exploit à faire pâlir n'importe quel magistrat !

Sa renommée est internationale. À Paris en 1900, il se fait précipiter dans la Seine, menotté. Il en ressort, tranquille, et rejoint le bord à la nage. Son tour le

plus fameux ? Se faire immerger couvert de chaînes dans un caisson rempli d'eau, et réapparaître mouillé mais libre après de longues minutes d'angoisse.

La grande mode du spiritisme lui offre un moyen d'accroître sa réputation. Il se fait une joie de démontrer les escroqueries, les ficelles des charlatans qui prétendent lire l'avenir ou communiquer avec les esprits. Houdini va plus loin : il se déclare capable de deviner le truc d'un tour, après l'avoir vu trois fois. Une fois pourtant, un de ses confrères lui présente un numéro huit fois et Harry le magnifique doit piteusement s'avouer vaincu.

Houdini devient même une vedette du cinéma muet : il incarne le personnage principal des films Master Mystery (Le Maître du mystère), jouant son propre rôle. Il est au sommet de sa gloire, lorsqu'il reçoit la

visite d'étudiants dans sa loge, à Montréal, le 22 octobre 1926. L'un de ses admirateurs lui demande : «

Est-ce vrai que vous ne ressentez aucune douleur lorsqu'on vous tape dans le ventre ? »

Houdini, qui joue à ce petit jeu depuis longtemps, hoche la tête. Le jeune coq lui décroche aussitôt une série de coups de poing sévères. Le magicien s'effondre.

L'étudiant, un certain Joselyn Gordon Whitehead, fait le beau : il ne devrait pas.

Houdini meurt d'une péritonite le 31 octobre. Il souffrait de maux de ventre depuis plusieurs jours. Pourtant, il a assuré un spectacle à Detroit le 24 octobre, avant de s'effondrer, livide, à la sortie de scène. Son enterrement, le 4 novembre, est suivi par plus de deux mille personnes.

Il fallait un mystère posthume. Ce sera fait dès l'annonce de sa mort, des rumeurs se propagent et l'affirment : Houdini a été assassiné par des médiums qu'il avait confondus ! C'est un complot spirite !

En 2007, un de ses descendants demande l'exhumation du corps pour vérifier cette thèse, ce que la justice lui refuse. Il n'y aura pas de dernier acte pour le plus célèbre évadé du monde.

SIR ARTHUR CONAN DOYLE

(1859-1930)

LES ESPRITS ÉLÉMENTAIRES DU DR WATSON

Il subsiste une énigme chez le créateur de Sherlock Holmes : la plupart des aventures du détective sont traversées par sa froide logique scientifique, sa rigueur, son refus de toute explication irrationnelle. « C'est de la magie ! – Non, Watson, de l'illusion ! »

Or, sir Arthur Conan Doyle, médecin de son état, homme pétri de science, positiviste et cartésien, est aussi un dingue du paranormal, un adepte des tables qui tournent, un gaga de l'esprit frappeur.

Ce rejeton d'une famille catholique écossaise d'origine normande est un typique gentleman de l'époque victorienne. Il étudie la médecine, se passionne sous la férule de son professeur Joseph Bell pour la déduction, l'observation. C'est un esprit curieux qui adopte le point de

vue des positivistes : la science donne la solution de tout, elle explique tout et le progrès ne peut que faire avancer la société dans le bon sens. Avec cela, un esprit sain dans un corps sain : le Dr Doyle pratique le football, le cricket, et sera même un pionnier du ski.

La société est en plein bouleversement, le gaz, l'électricité, le radium, le vaccin, l'industrialisation, sont en plein essor. Tout doit être rationalisé, même l'irrationnel ! Mais au début de sa carrière de romancier, il s'attache surtout à défaire le mystère, à appliquer au crime les méthodes les plus modernes de la criminalistique, des sciences médico-légales. En 1887, il écrit et publie une nouvelle, avec un étrange personnage, un détective hors du commun, un certain Sherlock Holmes. Une Étude en rouge est la première aventure du plus célèbre investigateur de la littérature mondiale.

Quoi de plus éloigné des médiums, voyants, tables qui tournent et autres sciences occultes que ce Holmes ? Sherlock raisonne froidement, ne voit aucune bête maléfique dans le chien des Baskerville, aucune manifestation de l'au-delà dans ses enquêtes. Pourtant, son créateur est un adepte du spiritisme, un homme persuadé de l'existence d'une vie après la mort, d'une possibilité de communiquer avec les esprits de ceux qui ont quitté ce monde.

Étonnant paradoxe qu'un homme imaginant le détective le plus cartésien, le plus froid, puisse être un fervent tenant de l'occultisme. Sir Arthur Conan Doyle a été frappé par une série de deuils cruels : sa première femme, son fils, son frère.

Agnostique, détourné de la religion depuis ses études, le romancier a-t-il cherché du réconfort dans ces communications spirituelles ? Probablement. L'époque est férue de paranormal, on se pique de spiritisme, on fait tourner les tables dans les salons les plus chics du Royaume-Uni. C'est un patient qui parle au Dr Doyle de la doctrine spirite et du mesmérisme, en 1897.

À partir de 1916, et jusqu'à la fin de sa vie, il va se consacrer à l'étude du spiritisme. Il devient pourtant en 1920 l'ami du magicien Houdini, qui dénonce les médiums. Doyle est persuadé que Houdini est doté de pouvoirs surnaturels : l'illusionniste a beau lui jurer qu'il n'est qu'un homme de spectacle, sir Arthur arbore un sourire entendu. Il court le monde, de congrès spirite en expérience médiumnique, donne des conférences sur le sujet. Toute la famille Doyle s'y met

: sa seconde femme se découvre médium, ses enfants participent à des

séances de spiritisme. Le magicien d'Holmes est fasciné par des photos qui montrent l'âme quittant le corps des défunts, un nuage, un fluide, un esprit ! Il publie une histoire du spiritisme en deux volumes et un livre, *Le Temps des fées*, où il affirme que les elfes et fées sont une réalité (voir l'article suivant).

Sir Arthur Conan Doyle.

Le 7 juillet 1930, il meurt d'une crise cardiaque et va vérifier dans l'Astral la vérité de ses croyances.

ELSIE WRIGHT

(1904- ?)

LA MAUVAISE FÉE D'ARTHUR CONAN DOYLE

Noël 1919 : le célèbre magazine britannique *The Strand* annonce en un article inédit de sir Arthur Conan Doyle, l'inventeur de Sherlock Holmes et de son fidèle Watson : le maître du roman policier à clef raconte sur plusieurs pages l'histoire du « petit peuple des forêts » et notamment des fées. La plupart des lecteurs ne voient là qu'un simple conte destiné à être lu aux enfants lors de la veillée ; d'autres, plus rares car placés dans la confidence, savent que pour l'éminent écrivain, quelque chose a changé depuis ce funeste jour de 1916, que son fils unique, blessé dans les sinistres tranchées de Picardie, a fini par être emporté par la grippe espagnole. Une profonde mélancolie assèche tout élan, toute envie d'écrire chez Doyle ; désespéré, le père meurtri se raccroche à une forme exacerbée de mysticisme qui confine à l'illumination. Il consulte des spirites, des médiums, des nécromanciens qui lui promettent d'entrer en relation avec son défunt fils via des photographies.

De cette discipline appelée « psychographie », il est si convaincu qu'il ne réfléchit pas une seconde quand, au détour d'une page du magazine spécialisé dans la parapsychologie, *Light*, il découvre en avril 1920 une série de photos montrant deux jeunes filles entourées de jolis petits spectres ailés, des « fées ».

Le vieil écrivain s'empare du téléphone : il veut qu'on lui apporte ces clichés, il souhaite en avoir le cœur net. Une série d'expertises, dont une menée par la société Kodak, ne révèle aucune forme de trucage : sur l'une d'elles, on voit Elsie Wright et Frances Griffiths, âgées respectivement de seize et dix ans, drapées de blanc, accompagnées de quatre petites fées voletant à la manière de Clochette dans le fameux roman *Peter Pan*.

Doyle écrit à l'éditeur de Light, souhaite rencontrer les deux cousines, qui vivent à Cottingley dans le Yorkshire. Le 28 juillet 1920, il est reçu par Elsie et ses parents ; Frances est absente, elle habite à une trentaine de miles. Le vieil homme se montre séduit et surtout convaincu : il se rend sur les lieux où ont été pris les clichés durant l'été 1917, examine l'appareil photo, un Midg à plaque de verre, sous le regard angélique de la jolie Elsie qui lui donne du baume au cœur,

ne cessant de lui donner des détails extraordinaires sur « leurs amies les fées ».

Quelques jours plus tard, sir Oliver Lodge télégraphie un avis circonspect au père de Sherlock Holmes : selon l'éminent physicien, qui travaille à cette époque sur les phénomènes paranormaux, il s'agit là d'une troupe de danseurs masqués, gravée en surimpression sur la plaque argentique par un habile artisan de l'image. Doyle refuse d'entendre le scientifique mais s'inquiète de ce qu'aucune nouvelle photo n'ait été prise depuis l'été 1917 : de nouveaux clichés sont donc produits mais cette fois, le développement est supervisé par un certain Harold Snelling qui fait parvenir le tout à Doyle le 6 septembre. Celui-ci répond : « Mon cœur s'est réjoui [...] : j'ai pris connaissance de votre note et de la publication des trois magnifiques photos qui confirment les résultats que nous avons publiés.

Quand la réalité de nos fées sera admise, les autres phénomènes psychiques trouveront une meilleure acceptation... » Il publie un compte rendu officiel en novembre 1920 dans *The Strand*, qui tire à plus d'un million d'exemplaires, illustré de reproductions desdites photos : « Les fées existent, en voici la preuve.

» Les réactions provoquent globalement une moue de perplexité, voire de l'hilarité : le lecteur voit dans Doyle un maître de la fiction, il n'est pas un scientifique, son autorité ne peut outrepasser le champ des sciences.

Immédiatement, de nombreux journaux londoniens publient des témoignages de gens ayant vu des elfes, gnomes et autres créatures des forêts. Le pragmatique Bertrand Russell convoque les théories de Jung : on parle là d'hallucination collective, on en appelle aux jeunes filles, les conjurant de « révéler leurs trucs ».

Le temps passe mais Doyle ne désarme pas. Début 1922, il publie avec grand battage un essai illustré *The Coming of the Fairies* (Le Temps des fées), qu'il conclut par un chapitre soulignant les « preuves incontestables de l'existence des fées » et un témoignage de membres

de la Société théosophique chez qui Doyle a trouvé refuge. Le livre couvre l'écrivain de ridicule : même son grand ami James Matthew Barrie, l'auteur de Peter Pan, rompt avec lui.

Il faudra attendre quarante ans pour que la vérité éclate. Comment les deux cousines réussirent-elles à tromper autant de monde ? Comment s'y sont-elles prises ? Régulièrement harcelées par des journalistes à sensation, Elsie et Frances finirent par craquer en 1966 : les images de fées, issues de magazines pour enfants datés de 1915, étaient découpées et suspendues par une série de fils

; le dispositif était photographié dans les bois par un cousin photographe complice.

Au moment où Frances Griffiths admet enfin la supercherie organisée par sa

cousine Elsie Wright, tout le monde a oublié cette affaire. Les fées ont cédé la place au monstre du Loch Ness, aux soucoupes volantes et autres Yéti, dont de nouveaux livres assurent l'existence certaine.

LE FILM

THE WICKER MAN

Chers adeptes, avez-vous remarqué les points communs entre le cinéma et une société secrète ? La salle obscure est un lieu sacré où le silence et le recueillement sont de rigueur. La congrégation des cinéphiles préférera toujours que la messe soit dite en latin, pardon, en VO. Et un film vénéré par un petit cercle – trop de disciples et cela dérive en blockbuster – devient, au fil du temps, un film « culte ». Le plus culte étant, bien entendu, celui qui reste méconnu de la masse, invisible aux yeux des impies. Dans le genre, on ne trouve guère mieux que *The Wicker Man*, objet filmique britannique non identifié réalisé par Robin Hardy en 1973.

Un catholique fervent, le sergent Neil Howie, débarque sur la petite île écossaise de Summerisle dirigée par un étrange lord qui obéit au culte des anciens dieux celtes. Oh my god, pense ce croyant quand il découvre les mœurs particulières des autochtones : fornications en plein air, profanation de cimetière, pédagogie leste de l'institutrice, villageois qui arborent des masques d'animaux et sacrifices païens pour aider aux récoltes ! Des jeunes filles sautent nues par-dessus un brasier ? Explication d'un habitant de cette île sous le vent libertaire : « Si elles portaient des robes, celles-ci prendraient feu... » CQFD.

Film « d'antihorreur » scénarisé par Anthony Shaffer, auteur du *Limier* pour Joseph L. Mankiewicz et de *Frenzy* pour Alfred Hitchcock, cette production tardive des célèbres studios de la Hammer est tout à la fois : un manifeste hippie inondé de soleil, une comédie musicale paillardes sous l'influence de Lewis Carroll, et une étude comparative des religions qui aurait provoqué un renouveau du paganisme en Grande-Bretagne à la fin des années 1970 ! Au début de cette décennie, Hardy et Shaffer, lassés de produire ensemble des pièces de théâtre filmées et des documentaires, décident de se lancer dans le « fantastique » (in French dans le texte), car Hardy, qui fut étudiant aux Beaux-Arts à Paris, admire Marcel Aymé. Pas question pour eux d'exploiter à nouveau le vampirisme et le gothique, les deux veines épuisées par la Hammer, dont la mort est proche, précipitée par les sorties de concurrents américains diaboliques comme *Rosemary's Baby* (1968) et *L'Exorciste* (1973). Hardy et Shaffer se plongent

donc dans les écrits relatifs au paganisme pré-chrétien, au druidisme celtique, encore en pratique en Écosse, et notamment dans *Le Rameau d'or*, l'étude comparative de la mythologie et de la religion de l'anthropologue écossais sir James George Frazer. À tout seigneur, tout honneur, ils choisissent tout de même Christopher Lee, le Dracula

maison, pour incarner leur lord païen. Emballé par le scénario, l'acteur refuse d'être payé pour alléger le financement du film. Lors de sa sortie quasi confidentielle en salles en Angleterre – il sortit en double programme avec *Ne vous retournez pas* de Nicolas Roeg, considéré comme inexploitable, et, lui aussi, devenu culte par la suite ! –, l'acteur appela tous les journalistes de sa connaissance pour les persuader d'aller voir le film. Il leur promettait même de leur payer leur place ! Autre belle figure au casting : Britt Ekland, James Bond Girl la même année dans *L'Homme au pistolet d'or* (avec...

Christopher Lee dans le rôle du méchant Francisco Scaramanga) qui incarne la fille, très nature, du patron de la taverne. Trop dénudée dans le film, d'ailleurs, au goût du rockeur Rod Stewart, le compagnon de l'actrice, qui tentera de racheter toutes les copies du film !

À force d'être maltraité – montage initial charcuté, sorties à la sauvette en Grande-Bretagne et aux États-Unis, négatif original perdu –, ce film vraiment dérangeant mérite son statut de film culte. Il figure maintenant sur la liste des cent meilleurs films britanniques de tous les temps. Dans sa version director's cut, visible aujourd'hui, on peut entendre lord Summerisle-Christopher Lee citer un poème du recueil *Feuilles d'herbe* (*Leaves of grass*) du grand poète humaniste américain Walt Whitman. Il y célèbre ce « monde animal où les êtres sont indépendants et paisibles, ne restent pas éveillés la nuit à pleurer leurs péchés ou à se débattre de façon répugnante dans leur devoir à Dieu ». Quant à l'incroyable scène finale où le géant d'osier est incendié, elle évoque à la fois un symbole politique contestataire (le drapeau américain brûlé lors des manifestations contre la guerre du Viêtnam) et le meurtre symbolique du Père.

Ni Dieu ni maître : *The Wicker Man* ou le film... anti-culte.

Terres lointaines

*

La connaissance procède d'un long cheminement et c'est pourquoi, dans toutes les sociétés secrètes, l'initiation prend la forme de voyages symboliques.

C'est aussi l'espoir de découvrir la clef du bonheur, du savoir ou de la puissance

qui entraîne vers des terres lointaines les esprits insatisfaits, éprouvant, quant à eux, le besoin d'un voyage réel. Pèlerins, missionnaires ou simples amoureux de l'inconnu, ceux-là relèvent déjà

du prochain numéro de Folle Histoire, consacré aux aventuriers des îles : rendez-vous dans trois mois !

La loge

*

Folle Histoire apporte tous les trois mois la Lumière aux adeptes, sous l'inspiration du grand-maître Bruno Fuligni : sous ses dehors respectables de haut fonctionnaire et de maître de conférences à Sciences Po, ce dangereux personnage a publié vingt livres sur l'histoire politique et policière française, dont Dieu au Parlement (Omnibus), Le Musée secret de la police (Gründ) et Justiciers (Perrin/Sonatine). Les Grands Initiés de l'Ordre sont : Hélios Azoulay, compositeur, clarinettiste et directeur musical de l'Ensemble de Musique Incidentale. Essayiste, il a publié Scandales ! Scandales ! Scandales !

(Lattès) et Tout est musique (Vuibert). Avec Pierre-Emmanuel Dauzat, il vient de publier L'enfer aussi a son orchestre (Vuibert).

Jean-Yves Boriaud, professeur de langue et de littérature latines à l'université de Nantes, spécialiste de l'Antiquité et de la Renaissance, a publié Machiavel (Perrin), une biographie qui s'ajoute à ses nombreux travaux et traductions.

Philippe Charlier est médecin légiste et anthropologue. Né en 1977, ce maître de conférences des universités et praticien hospitalier (UVSQ/AP-HP) s'intéresse aux représentations du corps humain et à l'évolution des pratiques autopsiques et médico-légales. Il vient de publier une anthologie de son modèle le Dr Cabanès, Comment le roi guérit de sa fistule et autres indiscretions d'un médecin de l'histoire (Vuibert).

Frédéric Chef est né à Langres en 1967. Professeur de lettres, il est notamment le scénariste de la bande dessinée Villain, l'homme qui tua Jaurès (Altercomics). Il a participé à l'ouvrage collectif La Tortue d'Eschyle et autres morts stupides de l'Histoire (Les Arènes). Il est l'auteur de Les Ardennes en zigzags (Le Pythagore).

Philippe Di Folco, écrivain et scénariste, est l'auteur de la première biographie du financier cryptarque Jacques Lebaudy, L'Empereur du Sahara (Galaade).

Avec Yves Stavridès, il a publié Criminels (Perrin/Sonatine).

Matthieu Frachon, né en 1967, ex-grand reporter, est professeur à l'École supérieure de Journalisme de Paris. Auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire policière, il vient de publier avec Claude Cancès *La Police pour les nuls* (First).

Bruno Léandri, né en 1951 à Courbevoie, écrivain, chroniqueur et scénariste, longtemps collaborateur du mensuel *Fluide Glacial*, est l'auteur entre autres de *La Grande Encyclopédie du Dérisoire* (cinq tomes parus). Il vient de publier 101

Curiosités historiques cocasses et stupéfiantes (Vuibert).

Stéphane Mahieu, né en 1957 à Rouen, témoigne d'un goût certain pour la tératologie littéraire. Ses livres ont ainsi traité des langages excentriques, des écrits des spirites et des dictateurs. Son dernier ouvrage, *La Bibliothèque invisible* (Éditions du Sandre), se présente comme un catalogue des livres imaginaires cités par les écrivains dans leurs œuvres et qui ne se peuvent trouver ni en bibliothèque ni en librairie.

Nicolas Mietton, collaborateur de la revue *ENA Hors les murs*, a présenté et annoté plusieurs *Mémoires historiques* : *Souvenirs du comte de Saint-Priest* et *Journal de Maurice Paléologue* (au *Mercure de France*), ainsi que les *Souvenirs du comte Apponyi* (Tallandier). Il a publié *Destins de Diamants* (Pygmalion).

Pierre Mollier, directeur de la bibliothèque du Grand Orient de France et du Musée de la franc-maçonnerie, est rédacteur en chef de la revue *Renaissance traditionnelle*. Il est aussi l'auteur de *La Chevalerie maçonnique* (Dervy) et de *Curiosités maçonniques* (Jean-Cyrille Godefroy).

Guillemette Odicino est journaliste et critique de cinéma à *Télérama* depuis une quinzaine d'années ; elle a dirigé trois hors-séries sur Marilyn, Louis de Funès et les frères Lumière. Chroniqueuse pendant des années sur France 2 dans l'émission *Seriez-vous un bon expert ?* et sur Canal Plus dans *Le Crash Test*, elle a été productrice et présentatrice de l'hebdomadaire *Studio Chabrol*, pendant l'été 2015, sur France Inter, et participe aujourd'hui comme chroniqueuse à l'émission culturelle *Pop Fiction*.

Clémentine Portier-Kaltenbach, journaliste et historienne, est l'auteur d'*Histoires d'os* et autres illustres abattis (Lattès), des *Grands Z'héros* de l'Histoire de France (Lattès), des *Secrets de Paris* (Vuibert) et des *Embrouilles familiales* de l'Histoire de France (Lattès). Avec Lorraine

Kaltenbach, elle vient de publier

Championnes (Arthaud).

Claude Quétel, historien, directeur de recherche honoraire au CNRS, est l'auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels, en 2011, Le Canapé de Beria. Mémoires d'un chasseur d'objets (Lattès). Il vient de publier L'Effrayant Docteur Petiot.

Fou ou coupable ? (Perrin).

Mohamed Sadoun, enseignant dans le Var pendant une décennie, est actuellement haut fonctionnaire et maître de conférences en culture générale. Il est l'auteur de la biographie de Jules Magnaud, Le Bon Juge (Riveneuve).

Marieke Stein, maître de conférences en sciences de l'Information et de la communication à l'université de Lorraine, docteur ès lettres, spécialiste de l'œuvre politique de Victor Hugo, est passionnée par l'histoire du XIXe siècle.

Elle a publié Victor Hugo, L'Universel (La Documentation française) et Victor Hugo journaliste (Garnier-Flammarion).

Les dessins sont de Daniel Casanave.

Retrouvez tous nos ouvrages

sur www.editions-prisma.com

Illustration de couverture : © Supplément illustré du Petit Journal / © B. Fuligni Coordination éditoriale : Ambre Rouvière

Édition et correction : Nord Compo Multimédia

Mise en page : Nord Compo Multimédia

Graphisme de couverture : Nord Compo Multimédia

© 2016 Éditions Prisma

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Une copie ou une reproduction par quelque procédé que ce soit constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi sur la protection du droit d'auteur.

EAN : 978-2-8104-1698-1